





ALMANACH

DES MUSES

1796.

AVIS.

Ceux qui voudront faire insérer des po dans cet Ouvrage, sont priés de les faire parv avant le premier, Thermidor à l'Editeur de manach des Muses, rue de la Jussienne, n° Il prévient que, comme il reçoit une très-gr quantité de lettres à ce sujet, il lui est impos d'y répondre. Les lettres envoyées sans étr franchies restent à la poste.



Marechal del. 1796. E. Bovinet Sculp.

ALMANACH
DES MUSES,
POUR L'AN QUATRIÈME
DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇOISE.

1796 (vieux style.)

A PARIS,
Chez Louis, Libraire, rue Severin, n°. 29.
An IVe. (1796.)

De supplians le flux et le reflux ;
Et nul d'entr'eux n'a gémi d'un refus.
Le jour, la nuit, la déesse accessible
N'est jamais sourde, et jamais insensible.
Son culte est simple, ainsi que son autel.
Elle n'attend du malheureux mortel
Ni vain encens, ni pompeux sacrifices,
Ni moins encor le pur sang des génisses :
Il lui suffit de plaintives douleurs,
Et son autel n'est baigné que de pleurs.
Un bois paisible entoure sa demeure,
Bois de laurier, que parent à toute heure
Nouveaux festons, religieux présens ;
Et l'olivier, l'arbre des supplians,
Y joint encor son ombre bienfaisante.
Mais la déesse en ces lieux n'est présente
Que par ses dons ; nulles savantes mains
N'offrent son buste aux regards des humains.
Elle dédaigne un si frivole hommage,
Et dans les cœurs a gravé son image.
Tendre pitié, baume consolateur !
Autel chéri, bois propice au malheur !
Sous son ombrage, il ne voit, ne rassemble
Que l'indigent, l'infortuné qui tremble :
Les gens heureux ! que je les plains, hélas!
Les heureux seuls ne la connoissent pas.

Par le C. COLLIN-HARLEVILLE.

L'AVARE ÉBORGNÉ.

CONTE.

UN harpagon, d'un œil hypothéqué,
Gardoit la chambre, en mauvaise posture.
— Grave est le cas; le globe est attaqué,
Lui disoit-on, craiguez quelqu'aventure;
Voyez Grandjean. — Non, parbleu ! je vous jure :
Il est habile ; il doit être bien cher;
Pour me guérir, il suffit d'un frater.
Le frater vient, entreprend cette cure,
Le bistourise, et de son instrument
Lui crêve l'œil, mais très-parfaitement.
Harpagon crie; Esculape s'évade
A petit bruit, le long de l'escalier,
Très-inquiet de sa sotte algarade.
Vîte ! on accourt aux clameurs du malade.
— Un œil ! ô ciel ! ah ! quel aventurier !
Dans les deux cas, ignorance ou malice ;
Pourvoyez-vous en réparation;
Un bon procès doit vous faire justice,
Et contre lui, vous avez action.
— Le borgne alors, d'un ton tout débonnaire :
Laissez, dit-il, laissez ce pauvre hère ;
Je sais très-bien qu'il peut être plaidé:
Mais il en coûte à poursuivre une affaire;
Et puis d'ailleurs il n'a rien demandé.

Par feu CHAMFORT.

DIZAIN.

DANS un bosquet, les Muses, l'autre jour,
De nœuds de fleurs doucement enchaînèrent
Ce bel enfant que l'on appelle Amour,
Puis à Beauté pour captif le donnèrent :
Vénus accourt avec grosse rançon,
Pour racheter cet aimable enfançon :
Maman, dit-il, votre rançon est vaine;
J'aime mes fers plus que la liberté ;
Et croyez-moi : rien ne brise une chaîne
Où vous retient l'esprit et la beauté.

Par le C. LEBRUN.

SUR UNE PRUDE

Qui conseilloit à ma Maîtresse de me quitter.

QUOI! pour une infidélité
Corine se montre sévère ;
Et dans l'excès de sa colère
Veut qu'un pauvre amant soit quitté !
Cette extrême sévérité,
Par ma foi ! ne lui convient guère :
Car pour ce crime, en vérité !
Elle eût quitté toute la terre.

Par le C. P.

LES FÊTES DU GÉNIE.

DITHYRAMBE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Daime hũa furia grande, e sonorosa,
E nao de agreste avena, au frauta ruda,
Mas de tuba canora e bellicosa,
Que o pleito acende, e a cor ao gesto muda.
Os Lusiadas, canto primo.

L'heure de la gloire a sonné;
Il faut de nouveaux chants à mon nouveau délire.
Reprends, Anacréon, ton luth efféminé.
Viens, Pindare; remplis mon cœur désordonné;
Dans mes avides mains réveille encor ta lyre.

La Liberté, dans nos remparts,
Sourit aux fils de Polymnie,
Et par la fête du Génie
Consacre la ville des Arts.

Oui, de la Liberté le Génie est le guide:
C'est lui qui, l'éclairant dans sa course intrépide,
Lui remit ce contrat, monument de nos droits:
C'est lui qui, nous prêtant sa secourable égide,
Contre la révolte des rois,
Attache à nos drapeaux la victoire rapide;

A 3

Et quand de nos héros recueillant les lauriers,
La gloire ouvre la tombe à leurs mânes guerriers,
C'est lui dont la voix attendrie
Commandant d'utiles honneurs,
Par des tributs consolateurs
Charme le deuil de la Patrie.

Génie! ame de tout, quel est ton ascendant!
L'univers agrandi s'instruit par tes conquêtes;
L'homme eût courbé, sans toi, son front indépendant;
Tu prolonges ses jours, tu revis dans ses fêtes.
Tu conduis ces soleils qui roulent sur nos têtes:
Ton sceptre de Neptune asservit le trident:
Tu gouvernes la foudre et régis les tempêtes.
Quel peuple a méconnu ton pouvoir souverain?
Le commerce par toi fertilise les ondes;
L'avenir s'enrichit de tes sources fécondes:
Tes pas, sur le marbre et l'airain
Impriment des traces profondes;
Et le trait échappé de ta puissante main,
Vole au-delà des tems et traverse les mondes,

L'essaim folâtre des Beaux-Arts
T'apporte, en dansant, ses offrandes;
Ils te parent de leurs guirlandes,
Et s'enflamment de tes regards.

Par le ciseau de Praxitelle,
Toi seul fais descendre les dieux;
Toi seul, par le pinceau d'Apelle,
Nous a transportés dans les cieux.

Des chants belliqueux de Tyrtée,
Tu nourris encor la valeur ;
Et dans les mains de Timothée,
Ton luth triomphe du vainqueur.

Sous tes loix, le dieu de la guerre
Range ses bataillons armés ;
Et de ses bronzes enflammés,
Ta voix dirige le tonnerre.

La Paix, doux lien des mortels,
Te doit les trésors de nos villes ;
Et des moissons les plus fertiles,
Cybèle enrichit tes autels.

La Gloire, au vol infatigable,
Te suit avec la Liberté,
Et dans ta coupe inépuisable
S'abreuve d'immortalité.

La Gloire nous invite au temple du Génie ;
Courons..Ah! je succombe à mes transports nouveaux.
Guide mes pas, ô Polymnie!
Où le trouver?.. Quels lieux sont chers à ses travaux?
Quel asyle entretient son sublime délire?
Aux jardins de Glycère a-t-il monté sa lyre?
Dans le fracas des cours saisit-il ses pinceaux?
Qu'ai-je dit? ô blasphême! Est-ce au séjour du vice
Qu'il prit ce noble essor que l'on doit aux vertus?
Quel éclat ont pour lui tous les dons de Plutus,
Quand l'immortalité l'appelle dans la lice?

Jamais à la fortune a-t-il vendu sa voix?
Qui l'a vu des grandeurs caresser l'insolence?
Et n'est-il pas lui-même une puissance
Qui domine en tous tems la puissance des rois?
Où prit-il ces grands traits? c'est dans la solitude:
Là, veille auprès de lui l'opiniâtre étude.
Sur la cîme des monts l'aube a vu son lever,
Et l'aube à son retour le voit encor rêver.
De la création héritier légitime,
C'est là qu'il a placé son attelier sublime.
Là, s'armant pour l'humanité,
Et triomphant de l'imposture,
Il siége avec la vérité;
Il commerce avec la nature.
Noble émanation de la divinité,
Là, comme elle, il se fonde un empire immuable,
Et craint peu que l'envie et la haine implacable
Lui ravissent la place où son vol l'a porté.

Mais quel monstre, quelle furie
S'oppose à ses nobles travaux?
De ses glaives, de ses flambeaux,
Vient-il assiéger la Patrie?. . .
Sous ses funèbres étendards,
Marche l'infâme calomnie;
Pleurez, favoris des Beaux-Arts;
Pleurez, élèves d'Uranie!
Sous le nom de l'Egalité,
Il vient disputer au Génie
L'empire de la Liberté.

Peux-tu, Nymphe auguste et divine,
Prêter ton nom à ces forfaits?
Sous tes yeux, au sein de la paix,
Des Arts il hâte la ruine.
Vois leurs chef-d'œuvres altérés,
Tomber sous ses mains criminelles;
Vois leurs bronzes défigurés;
Vois la flamme, aux rapides aîles,
De leurs archives immortelles
Menacer les dépôts sacrés.

Non, non, tu n'es point la complice
De son triomphe passager;
Déjà, par son juste supplice,
Le Génie a su te venger.
Sous le voile qui le déguise,
Héritier des traits d'Apollon,
Sur les bords d'un autre Céphise,
Il frappe ce nouveau Python:
Dans la tombe du Fanatisme
Il replonge le Vandalisme;
C'en est fait! les Arts ont souri;
Et par ce coup sauvant la France,
Du dernier fils de l'ignorance,
Il étouffe le dernier cri.

Par le C. TH. DÉSORGUES.

IMITATION DE MARTIAL.

63e Ep. Liv. I.

UN jour une Dame romaine,
Voyant expirer le romain
A qui sa chasteté hautaine
Avoit enfin donné ses vertus et sa main,
Pleure, et part comme un trait ; court, sans reprendre
haleine,
S'enfermer... où?... dans un tombeau.
Là, notre veuve très-humaine,
Et très-sage, n'en doutez pas,
De pleurs inondant ses appas,
Arrive Pénélope, et s'en retourne... Hélène.

Par le C. DROBECQ.

LE CHOIX EMBARRASSANT.

PRENEZ une femme d'esprit :
Que de tours elle vous apprête !
Prenez une femme un peu bête :
Dieu sait comme on la dégourdit !
L'embarras n'est pas si petit ;
Et j'ai beau me creuser la tête :
Dois-je prendre une femme un peu bête?
Prendrai-je une femme d'esprit?

Par feu BERQUIN.

ADIEUX A MON MANTEAU,

En l'envoyant à la Société populaire de Rochefort-sur-mer, *pour les Défenseurs de la Patrie.*

DES dévots le parti bénin
Vante le trait, si mémorable,
Du bon *ci-devant* Saint Martin,
Qui fit, dit-on, l'aumône au diable,
En lui donnant, sur un chemin,
La moitié d'un manteau très-fin.
Mais c'est aussi faire œuvre pie,
Que d'offrir le sien tout entier
Aux Défenseurs de la Patrie.
Il peut être utile au guerrier
Contre la dure intempérie
De la saison, et la furie
Du fer ou du plomb meurtrier :
Non, qu'on l'évite ou qu'on la fuie ;
Non, qu'on ait peur de se mouiller ;
Quand on ne craint ni feu ni pluie,
On est toujours franç du collier.
Mais une arme peut se rouiller,
Et compromettre ainsi la vie
Du plus courageux cavalier,
Quand il va, d'une main hardie,
Le pied ferme sur l'étrier,

Secondé par son destrier,
Qui partage sa noble envie,
Attaquer, braver, défier,
Des brigands la horde ennemie.

Mon cher Manteau, séparons-nous;
De toi, pour un motif si doux,
Avec plaisir je me détache.
Si la main de l'honneur t'attache
Sur nos Gendarmes, nos Hussards,
Tu peux affronter les hazards,
Sans craindre que l'on t'en arrache:
Avec eux vole au rendez-vous.
Ah! j'en jure par leurs moustaches;
Si tu reviens criblé de trous,
Tu reviendras toujours sans taches.

Par le C. G. J. C. Croiszetière.

L'ÉPOUSE NAÏVE.

Un moribond, d'un ton plein d'amitié,
Interrogeoit sa dolente moitié:
Sincèrement, Marton, daigne me dire,
Si ta vertu n'a point fait de faux-pas;
Il t'aimoit bien, notre voisin Lucas!
Que risques-tu? dans un moment j'expire.
— Mais, cher époux, si vous ne mouriez pas?

Par le C. Le Gay.

ÉVACUATION DU TERRITOIRE FRANÇOIS,

OU

LE CHANT DES TRIOMPHES DE LA FRANCE,

Exécuté à la fête du décadi 30 Vendémiaire de l'an troisième.

QUAND des montagnes de Pyrène,
Par nos phalanges renversé,
Comme un rocher que l'onde entraîne,
Tomboit l'Espagnol courroucé;
Quand les deux aigles alliées,
D'un même coup humiliées,
S'enfuyoient loin de nos remparts,
Et que d'un effort héroïque,
Les conquérans de la Belgique
Écrasoient les fiers léopards :

Un cri de deuil et d'épouvante
Ébranla les mers et le ciel,
Et de la Tamise tremblante
Retentit jusques au Texel.
Alors la Muse de la Seine,
Sur les murs de Valencienne,
Monta, ceinte des trois couleurs;
Et touchant sa lyre savante,

Eleva sa voix éclatante,
Et chanta l'hymne des vainqueurs.

Quel pouvoir unit et rassemble
Cette foule de nations?
Quel dieu les fit marcher ensemble,
Oubliant leurs dissentions?
Vienne et Berlin, cités vénales,
Joignant leurs enseignes royales,
De rivales deviennent sœurs;
Et le Batave tributaire
Dément sa haine héréditaire
Pour ses antiques oppresseurs.

Je vois l'Anglois, je vois l'Ibère,
Rangés sous le même étendard.
Ont-ils en vain juré la guerre
Sur les rochers de Gibraltar?
Où donc est la vieille balance
Qui tenoit dans la défiance
Tant de rivaux, tant d'ennemis?
Qui donc a rompu l'équilibre?...
Un peuple a dit : « Je serai libre; »
Et tous les trônes sont amis.

Mais de ces hordes étrangères
Qu'ont produit les débordemens?
Elles ont franchi nos frontières
Pour y laisser leurs ossemens.
Tout ce colosse de puissance
N'est plus qu'une ruine immense,

Objet d'insulte et de mépris ;
Ce faisceau de sceptres sans gloire,
Frappé des mains de la victoire,
Se brise, et tombe en longs débris.

Vous fuyez, ô troupe superbe !
Vous fuyez, et votre fierté
Promettoit de cacher sous l'herbe
Le temple de la Liberté !
Ligue impuissante et mercénaire !
Une dépouille imaginaire
Trompa les vœux de votre orgueil ;
Et de ce char de la vengeance,
Qui devoit rouler sur la France,
Vous descendez dans le cercueil !

Vos espérances mensongères
Vous partageoient nos régions,
Et vos plus puissantes barrières
Sont en proie à nos légions !
Les monts qui bordent l'Ibérie,
Les boulevards de l'Hespérie
S'abbaissent devant nos destins ;
Leurs défenseurs demandent grace,
Et déjà la foudre menace
L'héritage des Palatins.

Le Rhin s'est troublé dans ses ondes
A l'aspect de nos armemens ;
Du sein de ses grottes profondes,
Il poussa des gémissemens.

Le bruit de sa voix éplorée
Vint frapper l'orgueilleuse Sprée (1),
Et le Danube usurpateur;
Racontant Cologne soumise,
Et Bruxelles deux fois conquise
Par un pouvoir libérateur.

Des François immortel Génie,
Songe, parmi tant de lauriers,
Que la hideuse Tyrannie
S'est assise dans tes foyers.
Elle eut pour mère l'Ignorance :
Ces deux monstres ont sur la France
Epanché leur plus noir poison;
Guéris ses maux, taris ses larmes,
Et joins au succès de nos armes
Le triomphe de la raison.

Que la Sagesse, protectrice
De la paisible Egalité,
Soit la seule dominatrice
Des enfans de la Liberté;
Que l'anarchique turbulence,
Et la sanguinaire démence
S'anéantissent à sa voix;
Que sa main ferme et vénérable
Elève un monument durable,
Qui n'ait pour base que les loix!

Par le C. LAHARPE.

(1) Rivière qui coule à Berlin.

LA DÉVOTION ITALIENNE.

CONTE.

JE me souviens qu'en la belle Italie,
Pour mon bonheur j'ai fait quelque séjour:
C'est là que l'ame est émue et ravie,
Et qu'avec l'air on respire l'amour;
Là, nuls soupirs et nul préliminaire,
Dès que l'on plaît, l'on est bientôt heureux;
Les femmes sont d'un si bon caractère!...
D'ailleurs pourquoi perdre un tems précieux?...
Un beau François, agréable, infidelle,
De Rome à Vienne, et de Naple à Paris,
Faisoit la guerre à messieurs les maris,
Et se plaisoit à troubler leur cervelle.
Après avoir, avec un cœur pieux,
Béni son cierge aux autels de Laurette,
Il rencontra félicité parfaite;
Est-on dévot? on a tout en ces lieux.
Ayant déjà dérobé les maîtresses
Des Monsignors, même des Cardinaux,
Sans se lasser, par des exploits nouveaux,
Il veut encor signaler ses prouesses.
Ambitieux, jusques au Vatican,
Il ose enfin élever son audace.
Le pape avoit une nièce, une Grace
Compatissante, et qui pour chaque amant
Est le bienfait de la grace efficace.

Elle-même contre elle aiguise le poignard,
Donne aux ombres un corps, un projet au hazard,
Charge un mot innocent d'un crime imaginaire,
Et s'effraie à plaisir de sa propre chimère :
Ainsi, dans leurs forêts, les crédules humains
Craignoient ces dieux affreux qu'avoient forgés leurs mains.
Quel besoin plus pressant nous donna la nature,
Que de communiquer les chagrins qu'on endure,
De faire partager sa joie et sa douleur,
Et dans un cœur ami de répandre son cœur?
Toi seul, triste martyr de ta sombre prudence,
Toi seul, ne connois pas la douce confidence.
En vain de ton secret tu te sens oppresser,
Au sein de quels amis l'oseras-tu verser?
Des amis! crains d'aimer; les plus pures délices
Dans ton cœur soupçonneux se changent en supplices:
Des plus mortels poisons l'abeille fait son miel :
Toi, du plus doux objet tu composes ton fiel;
Ton cœur, dans l'amitié, prévoit déjà la haine;
De soupçons en soupçons, l'amour jaloux te traîne;
Un génie ennemi brise tous tes liens;
Tu n'as plus de parens, ni de concitoyens :
Te voilà seul : vas, fuis loin des races vivantes;
Habite avec les rocs, les arbres et les plantes,
Dans quelque coin désert, dans quelque horrible lieu,
Où tu ne pourras plus calomnier que Dieu :
Mais à voir les humains tu ne dois plus prétendre;
Tu ne dois plus les voir, ne dois plus les entendre :
Ton ame morte à tout ne vit que par l'effroi;
Les morts sont aux vivans moins étrangers que toi;

Le regret les unit; et toi, tout t'en sépare.
Hélas! il le connut ce plaisir si bizarre,
L'écrivain qui nous fit entendre tour-à-tour
La voix de la raison et celle de l'amour.
Quel sublime talent! quelle haute sagesse!
Mais combien d'injustice, et combien de foiblesse!
La crainte le reçut au sortir du berceau,
La crainte le suivra jusqu'aux bords du tombeau.
Vous qui de ses écrits savez goûter les charmes,
Vous tous qui lui devez des leçons et des larmes,
Pour prix de ces leçons et de ces pleurs si doux,
Cœurs sensibles, venez, je le confie à vous.
Il n'est pas importun : plein de sa défiance,
Rarement des mortels il souffre la présence;
Ami des champs, ami des asiles secrets,
Sa triste indépendance habite les forêts :
Là-haut, sur la colline, il est assis peut-être,
Pour saisir le premier le rayon qui va naître;
Peut-être au bord des eaux, par ses rêves conduit,
De leur chûte écumante, il écoute le bruit;
Où, fier d'être ignoré, d'échapper à sa gloire,
Du pâtre qui raconte il écoute l'histoire;
Il écoute, et s'enfuit; et sans soins, sans desirs,
Cache aux hommes qu'il craint ses sauvages plaisirs.
Mais s'il se montre à vous, au nom de la nature,
Dont sa plume éloquente a tracé la peinture,
Ne l'effarouchez pas, respectez son malheur;
Par des mots caressans apprivoisez son cœur :
Hélas! ce cœur brûlant, fougueux dans ses caprices,
S'il a fait ses tourmens, il a fait vos délices.

Soignez donc son bonheur, et charmez son ennui ;
Consolez-le du sort, des hommes et de lui.
Vains discours ! rien ne peut adoucir sa blessure ;
Contre lui, ses soupçons ont armé la nature ;
L'étranger dont les yeux ne l'avoient vu jamais,
Qui chérit ses écrits, sans connoître ses traits ;
Le vieillard qui s'éteint, l'enfant simple et timide,
Qui ne sait pas encor ce que c'est qu'un perfide (1),
Son hôte, son parent, son ami lui font peur ;
Tout son cœur s'épouvante au nom de bienfaiteur.
Est-il quelque mortel, à son heure suprême,
Qui n'expire appuyé sur le mortel qu'il aime,
Qui ne trouve des pleurs dans les yeux attendris
D'un frère ou d'une sœur, d'une épouse ou d'un fils?
L'infortuné qu'il est ! à son heure dernière,
Souffre à peine une main qui ferme sa paupière ;
Pas un ancien ami qu'il cherche encore des yeux !
Et le soleil lui seul a reçu ses adieux.

Malheureux ! le trépas est donc ton seul asile !
Ah ! dans la tombe au moins repose enfin tranquille.
Ce beau lac (2), ces flots purs, ces fleurs, ces gasons frais,
Ces pâles peupliers, tout t'invite à la paix.

---

(1) Voyez dans ses confessions les inquiétudes que lui causèrent un vieil invalide et un jeune enfant qu'il ne retrouve plus dans la promenade où il avoit coutume de les rencontrer, et qu'il croyoit conspirer avec ses ennemis.

(2) Le lac d'Ermenonville.

Respire donc enfin de tes tristes chimères ;
Vois accourir vers toi les époux et les mères ;
Regarde ces amans, qui viennent chaque jour
Verser sur ton cercueil les larmes de l'amour ;
Vois ces groupes d'enfans se jouant sous l'ombrage,
Qui de leur liberté viennent te rendre hommage (1) ;
Et dis, en contemplant ce spectacle enchanteur :
« Je ne fus point heureux, mais j'ai fait leur bonheur. »

Par le C. DELILLE.

SUR LES TRADUCTIONS SERVILES.

GARDEZ-vous bien du mot-à-mot :
Horace et le goût le renie :
Tout pédant traduit comme un sot ;
C'est la grace, c'est l'harmonie,
Les images, la passion,
Non le mot, mais l'expression,
Que doit rendre un libre génie.
Le plus fidèle traducteur
Est celui qui semble moins l'être :
Qui suit pas à pas son auteur
N'est qu'un valet qui suit son maître.

Par le C. LEBRUN.

---

(1) Rousseau est le premier qui se soit élevé en France contre l'usage barbare du maillot.

LE PROCUREUR ZÉLÉ.

CHEZ un procureur de village,
Se présentèrent deux cliens,
L'un et l'autre fort opulens;
Pour procéder, suivant l'usage.
Notre homme, versé dans les loix,
Sachant ne pouvoir à la fois
Défendre deux partis contraires,
Ne garda qu'une des affaires,
Et renvoya l'autre plaideur
Chez un sien ami procureur,
Auquel en style laconique,
Il fit ce billet énergique :
« Très-cher confrère... un heureux cas
« M'a procuré deux chapons gras,
« Qu'en frère avec vous je partage.
« Celui qui pèse davantage,
« Comme de raison, m'est resté.
« A vos soins j'abandonne l'autre.
« Je plumerai de mon côté :
« C'est à vous de plumer du vôtre.

Par le C. LELONG.

A MON AMIE.

Vous m'appellez en vain à des combats nouveaux,
Je repousse la gloire, et renonce aux travaux ;
Mon cœur ne brûle plus du feu qui vous inspire,
Et parmi des cyprès j'ai suspendu ma lyre.
Quand votre jeune front, couronné chaque jour
Des palmes du génie et des myrthes d'amour,
Brille à nos yeux charmés de son double partage,
Le mien reste obscurci des crêpes du veuvage.
En un deuil éternel, mes beaux jours sont changés ;
Dans le fond des tombeaux mes amis sont plongés ;
Je vis par la douleur ! Mais, ô vous dont les charmes
N'ont pas été flêtris par les fers et les larmes,
Vous dont le tendre cœur s'ouvre à peine aux amours,
Connoissez à la fois la gloire et les beaux jours :
C'est à votre âge heureux que la douce chimère,
L'aimable illusion, l'espérance légère,
Embellissent, pour nous, les jours et l'univers ;
La saison des plaisirs est la saison des vers.
Aux charmes de l'amour c'est ajouter encore,
Que d'immortaliser un objet qu'on adore ;
C'est l'unir à son cœur, jusques dans l'avenir,
Éterniser ses nœuds par un long souvenir ;
Partager avec lui sa couronne et sa gloire,
C'est ajouter encore un charme à sa victoire ;
Lui-même s'applaudit de son choix glorieux :
Pétrarque chanta Laure ; et Laure en aima mieux.

B

Sans vous ravir les biens de cette aimable étude,
Qui, de rians objets, parent la solitude ;
Songez que le bonheur aime l'obscurité,
Craint le bruit, fuit l'éclat et la célébrité.

Par la C. BEAUFORT.

A M. J. C.

A l'occasion d'une Fête nationale.

BOUTADE.

TAISEZ-VOUS, babillarde Grèce ;
Vingt siècles ont mûri les fruits de la sagessé ;
Ne m'importunez plus de vos jeux trop vantés.
Vos athlètes, dans Pise, à travers la poussière,
Guidant vos chars fumans, au bout de la carrière,
Tournoient autour du but, de leur gloire enchantés.
Etoit-ce un mérite si rare ?
Je ne regrette rien de vos solemnités,
Que les cantiques de Pindare.

Par le C. A. XIMENEZ.

COUPLETS

A une jeune Religieuse, lors de la suppression des Couvents.

Air : *On compteroit les Diamans.*

La loi, pour vous, en jour serein,
Églé, change la nuit profonde :
Notre Sénat rend le larcin
Que le cloître avoit fait au monde ;
De la nature, à qui mieux mieux,
Osons célébrer les apôtres :
Ils viennent de combler nos vœux,
Puisqu'ils ont aboli les vôtres.

La chrysalide, avec transport,
Quitte sa tombe diaphane :
Telle on vous voit prendre l'essor
Vers un siècle jadis profane ;
De l'émail des plus belles fleurs
L'insecte a diapré ses aîles,
Et les plus brillantes couleurs
Brillent sur vos robes nouvelles.

Obéir fut votre destin :
Régner sera votre partage ;
Oui, le plus fier républicain,
Par vous, chérira l'esclavage.

Aux pieds d'un Derviche en courroux,
Vous redoutiez son anathême ;
L'oracle parle : à vos genoux,
Le confesseur tombe lui-même.

Qu'ils sont changés vos alentours !
Cypris y remplace Marie ;
Au lieu des anges, les amours
Logent dans votre galerie.
Les pompons chassent les *agnus* ;
L'art d'aimer succède à l'office,
Et la ceinture de Vénus
A pris la place du cilice.

Votre voix, d'un triste verset,
Traînoit la fade psalmodie :
Par elle, aujourd'hui, d'un couplet,
Comme la grace est embellie !
Toujours vos pas étoient notés,
Par l'impitoyable décence ;
Et dans nos jeux, quand vous sautez,
Guimard enviroit votre danse.

Vous riez des sombres romans
Dont s'épouvante une béguine ;
Du prisme des enchantemens
Un esprit sage s'illumine.
Aimez long-temps à visiter
Nos cercles plus que nos chapelles ;
La Grace pourra vous quitter,
Les Graces vous seront fidelles.

Par le C. Hyacinthe MOREL.

LA COLOMBE.

IDYLLE *imitée de Cavalcanti.*

Sous l'ombrage écarté d'un bosquet solitaire,
J'apperçus l'autre jour une jeune bergère :
Elle avoit de Vénus la fraicheur et l'éclat ;
Son teint s'embellissoit d'un modeste incarnat.
Elle fouloit aux pieds l'herbe tendre et fleurie,
Où l'humide rosée, en perles arrondie,
Brilloit pour rafraîchir la trace de ses pas.
Un jonc souple, ornement de ses doigts délicats,
Rassembloit ses troupeaux errans à l'aventure.
L'or de ses blonds cheveux lui servoit de parure.
Elle chantoit l'amour, la tendre volupté ;
Et l'attrait du plaisir animoit sa beauté.
« Bergère, êtes-vous seule ? Hélas ! répondit-elle,
« J'erre seule en ce bois... Quoi seule ? Oui, tous les jours,
J'y viens, lorsque l'aurore aux travaux nous rappelle ;
J'en sors, lorsque la nuit recommence son cours.

L'AMANT.

Hélas ! le sombre ennui doit vous suivre sans cesse :
Sont-ce là les plaisirs de l'aimable jeunesse ?

LA BERGÈRE.

Je voudrois ignorer qu'il en est de plus doux.

L'AMANT.

L'ignorer ! et pourquoi ? parlez, expliquez-vous.

LA BERGÈRE.

Tous les jours la colombe, en ce bois gémissante,
Prolonge, en sons plaintifs, sa voix attendrissante;
Elle appelle un oiseau qui soudain lui répond,
Et leur joie innocente aussi-tôt se confond.
Ce spectacle touchant que chaque jour répète,
Jette un trouble confus dans mon âme inquiète.
Quand la colombe chante, une douce langueur
M'avertit en secret des besoins de mon cœur.

L'AMANT.

A cette voix, Bergère, il est tems de te rendre;
Tes besoins sont remplis, si ton cœur veut m'entendre.
Dis un mot: à tes jours j'associerai les miens:
Le bien seul qui te manque est le plus grand des biens;
Et ton ame éprouvant tout ce qu'amour inspire,
N'envîra plus le sort de l'oiseau qui soupire...
Tu crains de t'expliquer; parle, timide enfant;
Ouvre-moi les replis de ton cœur innocent:
Souffre qu'à tes secrets je fasse violence.

Je la pressois en vain, et son jaloux silence
Retardoit un bonheur où j'étois destiné;
Mais du haut d'un feuillage, en ceintre couronné,
La colombe éleva sa voix plaintive et tendre;
La Bergère en rougit, et son cœur fut troublé:
« Hélas! je n'ai plus rien, me dit-elle, à t'apprendre;
« Je n'avois qu'un secret, l'oiseau l'a révélé.

Par feu CHABANON.

A UN DÉPUTÉ

Qui avoit demandé des nouvelles de l'Auteur, alors prisonnier au Luxembourg, depuis 316 *jours.*

27 Messidor, de l'an 2.

APRÈS dix grands mois et demi
De la plus cruelle agonie,
Est-il vrai? suis-je encore en vie
Dans la mémoire d'un ami?

On m'apprend, sur la rive sombre,
Où j'ai pu me croire perdu,
Que le langage de mon ombre
De ton cœur peut être entendu.

Quoi! malgré la terreur qu'inspire
La contagion du malheur,
L'air empesté que je respire
Ne m'auroit point fermé ton cœur!

Las! je craignois que dans son onde
Le Léthé ne m'eût su noyer,
Et je n'eusse osé t'envoyer
Des nouvelles de l'autre monde.

Apprends du moins que ton ami,
Digne de toi par son courage,
Oppose au destin qui l'outrage
Le calme d'un cœur affermi.

Sous les douleurs, mon cœur chancelle ;
Captif, exténué, souffrant,
J'ai, de mon génie expirant,
Gardé pourtant une étincelle.

Vos loix, vos travaux, vos succès,
Je les ignore, et j'en soupire ;
Des privations c'est la pire,
Pour un républicain françois.

Mais contre une patrie ingrate,
Mon cœur ne sait point murmurer :
Pour elle il faut tout endurer,
Jusqu'à la coupe de Socrate.

D'Ovide, aux bords du Pont-Euxin,
La Muse lamentoit sans cesse :
Mais l'ame qui bat dans mon sein
N'admettra point cette bassesse.

De nos jours, La Grange-Chancel,
Dont la Bastille aigrit la bile,
Sur Philippe versa le sel
D'une satyre indélébile.

Ce sel âcre est peu de mon goût :
Je déteste les libellistes,

Et j'éviterai jusqu'au bout
Les Philippiques et les Tristes.

Bien loin de quereller les dieux,
Je me résigne et sais me taire :
Ma devise est qu'il vaut bien mieux
Souffrir le mal que de le faire.

Et pourquoi se laisser dompter
Par l'infortune continue ?
Le poids d'un fardeau diminue
Pour quiconque sait le porter.

Jusqu'à me ravir l'existence,
On peut pousser l'iniquité ;
On ne peut de ma conscience
Me ravir la sérénité.

Amis, plaignons ceux qui gouvernent !
Hommes sujets à se tromper,
Il est bien rare qu'ils discernent
Ceux que leur glaive doit frapper.

Tel, pour eux donneroit sa vie,
Qui se voit opprimé par eux....
Grand Dieu ! veille sur ma patrie,
Et que je sois seul malheureux !

Tel est, ami, le vœu sincère
Qu'au ciel j'adresse, à chaque instant ;
Et s'il exauce ma prière,
Qu'on m'immole, je meurs content.

Mais tu veux encor que je vive
Pour les Muses, pour l'amitié ;
Tu veux même que je t'écrive :
Quel tems seroit mieux employé?

Du noir Tartare que j'habite
Le tableau pourroit t'effrayer ;
Mais j'aimerois mieux t'égayer
Des ridicules du Cocyte.

Oh ! qu'on feroit de ce séjour
Une bonne caricature !
Nous en rirons, je te le jure,
Si jamais je reviens au jour.

Tu me verras toujours le même,
Sans fiel contre mes ennemis,
Aimant avec un zèle extrême
Et les beaux arts et mon pays.

Tu me verras.... mais je me trompe ;
Oui, j'entends la cloche sonner :
Pardon, ami ! c'est le dîner ;
Il faut qu'ici je m'interrompe.

Tu ris.... mais quoi ! tu ne sais pas
Qu'on fait, en ces tristes demeures,
Un seul repas en vingt-quatre heures ;
Et Dieu sait encor quel repas !

La lugubre cloche m'invite
Moi neuf-centième, à ce festin :

Malgré moi, je finis bien vîte;
Adieu! je vais... mourir de faim.

Ce banquet, par trop laconique,
N'offre qu'un trait intéressant:
C'est qu'on y porte, en finissant,
La santé de la République.

Par le C. François *de Neuf-Château.*

LE PRÉDICATEUR EN DÉFAUT.

Certain prélat dont je tairai le nom,
Voulant prêcher, un jour d'anniversaire,
Au beau milieu de son sermon,
Demeura court, contre son ordinaire.
La honte alors, et la rougeur au front:
Je savois bien, dit-il en pleine chaire,
Que mon bênêt de grand-vicaire
Me le feroit beaucoup trop long.

Par le C. Mugnerot.

COUPLETS

A ÉGLÉ

Qui m'avoit dit qu'elle me détestoit.

Air : *Chacun avec moi l'avouera.*

Un amant triste et langoureux
Croit jouir du bonheur suprême,
Lorsque l'objet de tous ses vœux
Froidement lui dit : je vous aime.
Ces amans-là me font pitié ;
Moi, je goûte un plaisir céleste,
Quand Églé, d'un air d'amitié,
Me dit tout bas : je te déteste.

Pour mon cœur il étoit bien doux
D'avouer mon amour extrême ;
Mais ses yeux brilloient de courroux,
Quand je lui disois, je vous aime ;
Je veux, Églé, dorénavant
Changer de ton, je te proteste ;
Et pour te plaire, à chaque instant
Je te dirai : je te déteste.

Par le C. FAUCONPRET.

DU BONHEUR

D'HABITER LA CAMPAGNE;

FRAGMENT

Du Poëme de la Nature, *tiré du premier Chant fait avant* 1770.

LE Sage aime à rêver dans un réduit champêtre.
L'agneau qu'il voit bondir, la brebis qu'il voit paître,
Le taureau qu'il entend mugir dans les vallons,
Le fer cultivateur luisant sur les sillons,
Les forêts, les côteaux et leur fertile pente,
Un zéphir qui s'égaie, une onde qui serpente,
Flattent plus ses regards, mollement enchantés,
Que le faste indigent des profanes cités.

Eh! que dit à nos cœurs le luxe de nos villes?
Ces palais élevés par tant de mains serviles,
Ces rapides coursiers, ces chars tumultueux,
Ces dehors imposans d'un ennui fastueux,
Qu'offrent-ils aux regards? Des surfaces trompeuses,
Des plaisirs inquiets, des misères pompeuses,
Le mérite courbé sous le poids des tyrans,
Et de nos libertés les restes expirans.

Je sais trop que Voltaire, abusant du génie,
Aux champêtres vertus prodigua l'ironie,

Et du luxe étalant les utiles progrès,
A d'un vers dédaigneux insulté nos guérets : (1)
Jeu sanglant de l'esprit ! funeste badinage,
Plus cruel que le fer, instrument du carnage,
Qui, dépouillant le cœur de sa mâle fierté,
A la mollesse, à l'or, vendit sa liberté !
Malheureux, qui changeoit avec trop d'imprudence,
Aux festins des tyrans la sobre indépendance ;
Prodigieux mortel ! homme unique et divers,
Tantôt avec les dieux planant sur l'univers,
Tantôt jusqu'à Zoïle, abaissé dans la fange ;
De force et de foiblesse incroyable mélange ;
Homme au-dessus des rois, s'il les eût ignorés,
Et le dieu des talens, s'il les eût révérés.
Mais, du cygne françois (2) diffamant l'harmonie,
Il courut dans le Nord flatter la tyrannie.
Long-tems de rois en rois son orgueil a rampé,
Sous un joug éclatant que ses pleurs ont trempé.
Enfin il guide au port une orageuse vie ;
Il redemande aux champs sa liberté ravie ;
Les champs et la nature animent ses accens,
Et ce premier bonheur a son dernier encens.

---

(1) *Voltaire*, dans son MONDAIN, son ANTI-MONDAIN, etc. affecte de prêcher le luxe, la mollesse, et de semer le ridicule sur les vertus républicaines. Il s'y moque des Consuls en *us*, qui labouroient la terre eux-mêmes.

(2) J. B. Rousseau, contre lequel il s'acharna dans ses derniers écrits.

O maison d'Aristipe ! ô jardins d'Épicure !
C'est vous qu'il imploroit dans sa retraite obscure;
De ses destins errans il a fixé le cours,
Près d'un lac et des bois, loin des trompeuses cours.
Là, ce vieillard fameux jouit de sa mémoire;
Il rallume sa vie au flambeau de la gloire.
Cornélie (1) a volé dans ses bras généreux;
Il a tout expié, puisqu'il fait des heureux.

Ainsi quand de Vénus les flammes sont éteintes,
Quand de l'ambition il sent moins les atteintes,
Le cœur revole aux champs dont il fut séparé,
Et ramène au bonheur son hommage égaré.

Heureux qui, soulevant une chaîne importune,
Détache ses destins du char de la fortune,
Et, sans la fatiguer de soupirs éternels,
Cultive de ses mains les guérets paternels!
Moins envié peut-être et plus digne d'envie,
Aux mortels indiscrets il dérobe sa vie.
Loin des cris insensés d'un vulgaire odieux,
L'innocence des champs rend l'homme égal aux dieux.

Oui, la cour de Palès est l'asyle du sage:
C'est là que de son ame il fait l'apprentissage.
Seul avec la nature, errant parmi les bois,
Il contemple de loin la fortune et les rois.
Du songe des grandeurs l'image passagère
Disparoît devant lui, comme une ombre légère;

---

(1) C'est le nom que Voltaire donnoit lui-même à mademoiselle Corneille, que l'auteur de ce Fragment envoya à Voltaire, en 1760.

Et tous ces dieux mortels, ouvrages de nos mains,
Rentrent, à ses regards, au niveau des humains.

Tel, à des yeux divers, le même objet varie;
Tel, aux yeux du pasteur couché dans la prairie,
Le chêne, qui déploie un front démesuré,
Semble être un citoyen de l'empire azuré;
Mais aux regards perçants de l'aigle vigilante
Qui pénètre des airs la voute étincelante,
L'orgueil du chêne rentre au niveau des sillons,
Et se mêle aux tapis de nos humbles vallons:
Mais cette aigle si fière et planant sur la nue,
Des regards du soleil est à peine connue;
Et ce même soleil n'est, aux regards des dieux,
Qu'une étincelle, un point dans l'abîme des cieux.

Par le C. LE BRUN.

LE JOYEUX VIEILLARD.

TÊTE-à-tête avec un tendron,
Un jour le galant Fontenelle,
Quoiqu'il fût alors vieux garçon,
Lutinoit fort la jouvencelle.
Ou soyez moins impétueux,
Ou je vais m'écrier, dit-elle.
Bien, lui répond-il! Rien de mieux.
Criez.. plus haut!... vos cris, ma belle,
Nous feront honneur à tous deux.

Par le C. FAULCON.

PETITES IDÉES SUR LES PIÈCES DE CIRCONSTANCES,

A l'occasion du succès d'une petite comédie intitulée le Souper des Jacobins.

QUAND la faim nous fait mettre à table,
Le mets le plus simple suffit;
Mon souper étoit détestable :
Mais on avoit bon appétit.
Quelques gaîtés assez naïves
Ont fait passer mon ambigu,
Et j'ai vu rire mes convives :
C'est tout ce que j'avois voulu.

Nous avons tremblé sous l'empire
Des Jacobins et des méchans :
Mais aujourd'hui que l'on respire,
Il est toujours fort bon de rire,
Et de le faire à leurs dépens.

Je dédie à la circonstance,
Et non à la postérité,
Ma bluette sans conséquence.
Le Public est, en vérité,
Pour nous trop rempli d'indulgence.
Pas de si mince nouveauté
Qu'il n'accueille de préférence
Au chef-d'œuvre le plus vanté
Dont puisse s'honorer la France.

Plus d'un drame sans action
Est au mieux reçu sur la scène
En faveur de l'intention.....
Et l'auteur réussit sans peine,
Lorsque son intrigue se traîne
Sur les pas de l'opinion.

Mais... Ah! pardon, mes chers confrères,
Faiseurs de bluettes légères,
Qui, comme moi, dans un matin,
De vos muses irrégulières
Obtenez un drame anodin,
Ou quatre scènes éphémères!
Malgré nos petits succès fous,
Et la grande vogue où nous sommes,
Je doute encore, voyez-vous,
Que nous soyons de bien grands hommes.

Or ça, tenez! point de courroux,
Point d'amour-propre: en conscience!
Faisons notre confession;
Ne parlons pas de pénitence
Pour avoir l'absolution;
Le bon public nous en dispense
Quoiqu'en puisse dire Apollon.

Nos accords sont sans mélodie;
Nos voix grêles, sans harmonie:
Nous faisons de maigres couplets
Sans feu, sans sel, sans poésie,

Et qui n'en sont que plus mauvais,
Quoiqu'en l'honneur de la Patrie,
Qu'on ne devroit chanter jamais
Qu'avec la lyre du génie.

Par fois, en dépit de Thalie,
Nous sommes deux de compagnie
A brocher des versiculets
Que nous traitons de comédie,
Ou bien quelqu'opéra-folie
A l'ordre du jour, et niais.

Le théâtre est en miniature:
A ces magnifiques tableaux,
Où dans une vaste bordure
Etoit en traits originaux
Prise sur le fait la nature,
Ont succédé les jeux de mots,
Les calembours, les quiproquos,
Le bel-esprit, l'enluminure,
Et le caquet de *Marivaux*.
De tous les scéniques tripots
On a banni le grand Molière,
Pour *Cadet Roussel* et *Danière*,
Les *Jocrisses* et les *Jeannots*.

Ailleurs c'est un énergumène,
Mauvais *Corneille* de tréteaux,
Qui fait hurler à Melpomène
Le langage des Visigoths,

Et vient répéter sur la scène
Ce qu'il a lu dans les journaux;
Si que, dans l'esquisse tragique,
Sans nuances et sans détour,
On voit sous un costume antique
Un héros *à l'ordre du jour*,
Et que l'auteur dans sa manie,
Tout en immolant les tyrans,
Avec eux tue et sacrifie
Les mœurs, l'histoire, et le bon sens.

A cela que faire et que dire?
Ma foi! rien, si ce n'est d'en rire.
Après notre petit talent
On décoche un peu de satyre:
Mais le profit est consolant;
Puis il est bon de reproduire
Ce superbe raisonnement:
« *Danière vaut mieux que Zaïre*,
« *Puisqu'il rapporte plus d'argent*.

Par le C. ARMAND CHARLEMAGNE.

QUATRAIN *mis au bas d'un portrait*.

ELLE a de cet esprit toujours sûr de charmer;
Un accent aussi doux que son ame est sensible;
Elle a tout ce qui plait, tout ce qui fait aimer:
Autant de grace est rare, et plus est impossible.

Par le C. GUICHARD.

ÉPITRE D'UN PRISONNIER.

Vous dont les jours sereins du bonheur sont l'histoire,
Vous qui seriez heureux, si vous vouliez le croire !
Vous avez évité ce spectacle d'horreur,
Qui glaçoit l'ame, et déchiroit le cœur :
Mais vous voulez, ami, qu'on vous rappelle
De nos tourmens le tableau trop fidèle,
Et cette longue mort que l'on nous préparoit.
Frémissez ; j'y consens, jugez ce qu'on souffroit.
Je ne parlerai point de l'enceinte fatale,
Où, d'une dure loi la rigueur infernale,
Avoit jetté tant d'êtres innocens :
Que font des guichetiers, des verroux et des grilles,
Quand un jour, un instant voit périr des familles,
Sans qu'un seul homme échappe, et que leurs corps sanglans
Sont les derniers témoins qu'ils furent existans ?
Je ne veux présenter à votre ame sensible,
Que le vrai, dépouillé d'images, de couleur :
Dans ces simples détails, il n'est que trop horrible ;
Un seul de nos dangers inspire la terreur.
A peine notre perte eût-elle été jurée,
Qu'il fallut nous trouver des crimes apparens :
La justice est encor forcément révérée
Dans les profonds replis de l'ame des tyrans.
Ceux de nous dont l'active et constante prudence,
De tout soupçon avoit sauvé leur innocence,

Ne goûtoient pas non plus cette tranquillité
Qui fait voir l'avenir avec sécurité.

De nos bourreaux l'exécrable industrie
Inventa, contre nous, ce que la barbarie
A produit de plus vil en ses sombres fureurs.
Un comité secret de dénonciateurs,
Jusqu'au fond des prisons, préparoit nos supplices;
Unir le crime à tous les vices,
Suffisoit pour s'y voir admis.
A ces hommes de sang notre sort fut soumis.
Murmures innocens, craintes, jusqu'aux pensées,
Tout étoit épié pour nous faire périr,
Et les proscriptions, avec ordre classées,
Mesuroient les instans qui restoient à souffrir.
J'ai vu plus d'une fois et la sœur et le frère,
L'époux près de sa femme, un fils près de son père;
Goûter le seul plaisir connu dans les cachots,
La douceur de pleurer, qui soulage les maux:
Je les ai vus, cherchant de foibles espérances,
Dérober au malheur ces tristes jouissances:
Je partageois de loin tous leurs empressemens;
Je croyois me mêler à leurs embrassemens:
Souffrir ensemble attache, et dans la même peine,
Nul n'est indifférent, s'il porte notre chaîne.
Tout-à-coup, ces brigands attachés à nos pas,
Ces hideux précurseurs du plus honteux trépas,
Paroissoient.. à l'instant, ils glaçoient jusqu'aux larmes;
L'une prête à couler retomboit sur le cœur;
Celle qui s'échappoit, fixe par la terreur,
Se gravoit sur les traits et sur les plus doux charmes.

La nature, un instant, avoit repris ses droits :
Elle étoit étouffée ; et, trop sourds à sa voix,
Père, fils, frère, sœur, époux, femme tremblante,
Sans croire se revoir, tous fuyoient d'épouvante,
Et dispersés, dans l'ombre on se précipitoit,
Sans un dernier regard que même on redoutoit.

J'ai toujours repoussé l'idée humiliante
Que l'homme pouvoit naître atroce et scélérat :
Mais tous ces délateurs par calcul, par état,
Prouvent de ce malheur la vérité constante.
L'un d'eux, un soir, dormoit dans la prison :
J'approche avec horreur de ce monstre sauvage ;
On remarquoit sur son visage,
Même au sein du sommeil, cette altération
Qui rappelle, à la fois, le crime de la veille,
Celui qu'il méditoit, l'autre à l'instant commis,
Dont le calcul horrible affaissoit ses esprits.
Quand l'honnête-homme dort, avec lui tout sommeille,
Qualités ou défauts : mais l'être vicieux
N'a qu'un demi repos ; c'est un arrêt des cieux.
Ce tourment de la nuit, en fermant sa paupière,
Peint les remords du jour qu'apporte la lumière.
En vain son corps est dans l'accablement,
Les vices, près de lui, restent en mouvement.

Écartons ce tableau d'images affligeantes !
Il en est de plus consolantes.
Ah ! du moins, si le ciel a permis nos malheurs,
De sublimes vertus entouroient tant d'horreurs !

Que de traits attachans de grandeur, de tendresse,
De dévoûment profond, de touchante noblesse !
Si nos maux ont causé tant d'indignation,
Quelle source d'estime et d'admiration !

Oublira-t-on jamais cette parfaite amie,
Qui, contre elle n'ayant ni délit ni soupçon,
Force les murs de la prison,
Demande, obtient des fers, et méprisant sa vie,
Dans les plus forts dangers de nos proscriptions,
Au milieu des bourreaux et des délations,
Vient soigner un ami, si tendre, si fidèle,
Mourant, non de ses maux, mais d'être éloigné d'elle?

Modèle de courage et de grand dévoûment,
D'éternelles douleurs en ce fatal moment,
O toi, jeune Sombreuil, toi qui n'eus point d'égale
En héroïsme, amour, piété filiale,
Parois!... ton deuil et tes pleurs impuissans
Peindront mieux que mes vers nos féroces tyrans.
L'ame des assassins par toi fut attendrie :
On les vit un instant suspendre leur furie;
On vit le bronze s'amollir;
Mêlant du sang aux pleurs qu'ils vouloient retenir,
Ils te rendoient un père ! .. Et des loix sanguinaires,
Commandant une horrible inflexibilité,
Par les féroces voix de juges mercenaires,
De crêpes éternels couvrent ta pureté !
Que dis-je? on te refuse.... ah ! quelle barbarie !
Le lit d'un père arraché de tes bras !
Est-ce pour le repos que ton cœur le mendie ?
Non, c'est pour l'arroser de pleurs jusqu'au trépas.

Je ne tarirois pas, si je cherchois à peindre
Des détails ... qui jamais ne seront bien décrits :
L'ensemble suffira, sans que je puisse craindre,
En vous intéressant, de lasser vos esprits.

Les plus cruels instans de nos tristes journées
Étoient ceux où notre œil pouvoit voir arriver
Ces ministres de mort, qui venoient enlever
Les victimes du jour à périr condamnées.
Sans nul moment réglé, ce tourment renaissoit;
Et l'âme, du repos jamais ne jouissoit.
Un de nous s'écrioit : « j'apperçois des gendarmes! »
Ce seul cri devenoit le signal de nos larmes.
« Est-ce vous? Est-ce moi, dit un être isolé?
« Sauve ma femme, ô Dieu, dit l'époux désolé!
« O mon frère! ô mon fils! objets de ma tendresse!
« Ciel, dit tout bas l'amant! conserve ma maîtresse! »
Tantôt l'air retentit de ces cris douloureux;
Tantôt la prison reste en un silence affreux.
De ce greffe effrayant, qui peut percer l'enceinte?
Pour vouloir s'éclairer, le cœur a trop de crainte;
L'incertitude tue : on veut la prolonger.
Quelle position!.. Dieux! pour se soulager,
Il faut être barbare, et désirer qu'un autre....
Ce seul penser déchire.... ô comble de tourment!
On répand un faux bruit, — C'est lui! — Quel nom?
— Le vôtre....

On en nomme encor six. — Ciel! qui donc? On attend...
Quand tout à-coup des voix de cannibales
Chantant dans les guichets leurs hymnes infernales,

Mêlent le bruit des clefs, des verres, des verroux,
Aux soupirs étouffés qui nous suffoquent tous.
La vérité funeste enfin se fait entendre :
Aux larmes que l'on voit répandre,
On devine déja tous les noms des proscrits ;
Alors les uns poussent des cris ;
D'autres frappent leur sein en des transports de rage ;
Ceux qu'on traîne au trépas... eux seuls ont du courage.
A les voir, des deux parts, à deviner leur sort,
On pourroit croire absous ceux qu'on mène à la mort.
Gendarmes, guichetiers, à l'entour d'eux s'agitent ;
Des plus touchans regrets il semble qu'ils s'irritent ;
L'un transcrit un arrêt d'un air froid et serein ;
L'autre, s'il est possible, encor plus inhumain,
Presse, en l'injuriant, l'innocente victime,
A qui d'un seul retard il ose faire un crime :
A leur affreux devoir ils sont tous assidus ;
Une fois appellés, ils ne vous quittent plus ;
Et des derniers instans qu'on donne à la tendresse,
Leur présence corrompt la douloureuse ivresse ;
Des pleurs sont profanés en tombant sur leur sein ;
De bras en vain unis, ils arrachent leur proie :
De ce triomphe horrible, ils témoignent leur joie.
On marche.... La victime apperçoit en chemin
Les lits des malheureux qu'on égorgea la veille,
Leurs meubles, leurs habits qu'on va vendre à l'encan,
De leur fatal destin triste avertissement.
S'ils chassent la terreur, en eux tout la réveille.
D'autres moins malheureux, épargnés pour l'instant,
Auprès de leurs amis, respirent un moment.

Comme les mêmes coups ensemble les menacent,
Involontairement ils s'approchent, s'embrassent;
Mais voyant arriver ceux qu'attend l'échaffaud,
Par une humanité touchante et délicate,
Ils disent : évitons que par un geste, un mot,
Notre contentement devant leurs yeux éclate;
Séparons-nous plutôt, et privons notre cœur
De ce qui peut paroître insulter au malheur.
Cependant des guichets on s'approche, on s'avance :
Par de honteux liens on attache en silence
Deux à deux les proscrits indignés, courageux,
Se soutenant l'un l'autre, et s'estimant entr'eux.
Nos fenêtres donnoient sur cette cour horrible
Qu'il falloit traverser, et dont l'aspect terrible
Disoit au prisonnier : tes vœux sont superflus;
Hors de ces murs, tu n'existeras plus.
Eh bien! nous remplissions ces places effrayantes;
Nous nous les disputions; des larmes consolantes
Arrêtoient les regards des êtres malheureux,
Qui de loin, sans frémir, nous faisoient leurs adieux.
Eux calmes, nous en pleurs, ah! quel spectacle étrange!
De force et de tendresse on faisoit un échange;
Admirant leur courage, on les voyoit partir;
Nous nous répétions tous : apprenons à mourir.
Les condamnés sont près de la fatale porte;
Pour revenir, jamais on n'a vu qu'on en sorte;
Le geolier, la fermant avec tranquillité,
Entr'eux et les vivans a mis l'éternité.

Par le C. SÉGUR, PUINÉ.

LE CURIEUX OBSTINÉ.

Du cabaret où chopinoit un prêtre,
Le vieux plancher s'en alloit par lambeaux :
Malgré cela, filles et pastoureaux
Y répétoient une danse champêtre.
On en fit tant que le plâtre tomba.
Sur une poutre, on vit mainte pucelle,
Comme à cheval, jambe ci, jambe là,
Montrer à tous ce que cache une belle.
Mais le Curé, parlant aux curieux,
Crioit : « Mes fils ! baissez, fermez les yeux :
« Celui de vous qui verra fille nue,
« Sera privé pour jamais de la vue. »
Lors clignotant : « Pour moi, j'en fais mon deuil,
« Répond Lucas ; j'y sacrifie un œil.

Par le C. M.

ÉPIGRAMME.

Sinval, auteur d'un jour, Narcisse littéraire,
Des petits vers qu'il fait a tort de s'enticher.
Pour écrire avec art, éblouir ou toucher,
Il faut connoître au moins les loix de la grammaire :
Mais Sinval veut courir, et ne sait pas marcher.

Par le C. Joseph Despaze.

A VIRGINIE,

Fille de l'Auteur, au moment de sa naissance.

AIMABLE enfant, que nous amène
L'Automne environné de fruits;
Que vous avez coûté de peine!
Que maman a jetté de cris!

Mais vous charmez votre famille,
Qui préféroit avec raison
Le plaisir d'avoir une fille,
A l'honneur d'avoir un garçon.

Vous serez donc du sexe aimable;
Car l'homme est du sexe estimé:
L'honneur de paroître estimable
Vaut-il le plaisir d'être aimé?

Femmes! sans vous, dessus la terre,
Que fait donc l'homme vain et fier?
Il fait les loix; il fait la guerre;
Il est savant; il va sur mer.

Partout la douleur ou l'envie
Présente à cet être parfait
La coupe amère de la vie:
Vous y versez un peu de lait.

De son esprit, de sa sagesse,
Oseroit-il s'énorgueillir ?
De sa raison vient sa tristesse ;
Et vous lui donnez du plaisir.

Vos jeux badins, vos doux caprices
Valent mieux que sa gravité.
Que d'erreurs et que d'injustices
Naissent de sa triste équité !

Tout lui convient pour tout détruire ;
Il prend la plume, il prend le fer :
Et ces armes, sous votre empire,
Ne vous servent qu'à vous parer.

VIRGINIE ! ah ! vivez pour plaire ;
Il n'est pas de plus beau destin :
Un jour, de votre aimable mère,
Vous apprendrez cet art divin.

Dans quinze ans, vous aurez, comme elle,
Et j'en ferois bien le pari,
Avec grace toujours nouvelle,
Dans un amant un bon mari.

Par le C. J. H. BERNARDIN DE S.-PIERRE.

L'ALERTE.

Et vîte! et vîte! arrêtez! arrêtez,
Crioit-on d'un troisième étage!
Et vîte au champ les gens du voisinage,
Sont accourus de tous côtés.
De ma fenêtre, et les sens agités,
J'examinois chaque visage,
Pour savoir le sujet de ces cris répétés.
On court, on court: j'avance, je regarde;
Chaque instant double mon effroi;
Déjà je m'étonne, à part moi,
Qu'on ne fait pas venir la garde.
On crie enfin: le voilà! le voilà!
Je ne vois rien de tout cela.
Est-ce un voleur, ou quelque aristocrate?
Est-ce un agent de Pitt et de Cobourg,
Un jacobin de secte scélérate,
Qui vient peut-être agiter ce faubourg?
Il est entré dans cette allée!
Fermez la cave, et barrez l'escalier,
Crie une femme échevelée!
Et l'on s'y jette par millier.
Un grand quart d'heure a duré ce vacarme.
Au beau milieu de ce monde attroupé,

Et dans les mains d'un gros gendarme,
Je vois, je vois enfin, le coupable attrappé,
Qui me causoit si vive allarme;
C'est un serin qui s'étoit échappé.

Par le C. GUYÉTAND.

A UN ARTISTE

Dont la femme n'a que des talens agréables.

MON ami Roch, si j'en crois l'univers,
Ta Chloé coud fort bien la rime au bout d'un vers:
Mais elle coud fort mal ta chemise et sa juppe.
Chante-t-elle les airs d'un opéra nouveau,
Elle file des sons qui font crier *bravo!*
Mais à filer son lin, crois-tu qu'elle s'occupe?
Bref! de dresser ta soupe et de remplir ton broc,
A l'heure de midi, Chloé paroît confuse.
Tu fis bien d'épouser cette dixième Muse:
Mais quant à moi, mon ami Roch,
La femme que je veux sera d'un autre moule;
Et dans ma basse-cour, j'étranglerois la poule,
Si la poule vouloit chanter comme le coq.

Par le C. PIIS.

A ÉLÉONORE,

A l'occasion du grand *scandale qu'excita*, *dans une* petite *Société de femmes, la lecture de mes* vers à l'Acacia. (1)

QUE des prudes et des caillettes
Prennent le change sur mes vers,
Et les jugent tout de travers;
De leurs arrêts de femmelettes
Je bénis l'absurde rigueur :
Je suis trop vengé de l'offense,
Puisque je trouve en votre cœur
Et mon excuse et ma défense.

Mais qui jamais l'eût soupçonné,
Qu'un très-innocent badinage
Exciteroit tant de tapage
Au tribunal embéguiné,
Qui d'une voix a condamné
Le bon sens, l'auteur et l'ouvrage?

Ainsi l'imagination
Doit se défier de ses songes;
Ainsi l'aimable fiction
Doit voiler ses brillans mensonges;

(1) Pièce imprimée dans l'*Almanach des Muses* de l'année dernière.

Et tout Poëte en se livrant
A sa féconde rêverie,
Calculera bien froidement
Jusqu'à quel point le sentiment
Peut plaire à la cagoterie.
Il faudra même, par égard,
Pour mainte grave douairière,
Transfuge ingrate de Cythère,
Prostituer le plus bel art;
Ne parler du tendre mystère,
Des plaisirs, des ris ingénus,
Et de l'Amour et de Vénus,
Que dans un style de bréviaire;
Mener les Muses au sermon,
Et du bonnet de la Sorbonne,
Pour peu que lui-même il raisonne,
Coëffer le dieu de l'Hélicon.

Éléonore, quand j'y pense,
Je ris vraiment de l'importance
Qu'ici l'on attache à des riens,
Et de la béate ignorance
Qui, prenant d'abord pour soutiens,
Le faux goût et l'intolérance,
Eût voulu, pour l'amour de Dieu,
Qu'un édifiant consistoire
Adoptant son réquisitoire,
M'accordât les honneurs du feu.

Eh! que seroit-ce, je vous prie,
Si par malice ou par humeur,

J'eusse au grand jour livré la vie
De la Sulamite vieillie,
Qui, pour récrépir son honneur,
Dans le rôle de mon censeur
A montré le plus de furie?
Le tableau n'eût pas été vain,
Et je l'aurois tracé sans peine;
Il suffisoit que sous ma main
Je rassemblasse, un beau matin,
La palette de *Lafontaine*
Et les pinceaux de *l'Arétin*.

C'est pour le coup que l'œil timide
Modestement se fût baissé,
Lorsqu'en revue il eût passé
Tous les *Renauds* de mon *Armide*,
Et qu'à bon droit embarrassé
De ma poétique licence,
On eût dit que j'avois blessé
Et la pudeur et la décence.

Mais qu'importe le jugement,
D'une bégueule acariâtre,
Qui, pour étouffer l'enjoûment,
A bien assez très-sûrement
De sa laideur opiniâtre?
Est-ce pour elle que j'écris?
Est-ce pour le cercle futile,
De nos modernes beaux esprits,
Ou pour cette horde inutile
De journalistes aguéris,

Qui de blâme levant boutique,
De leur ennui périodique
Se débarassent à tout prix ?
Est-ce pour la foule intraitable
De ces lecteurs demi-lettrés,
De ces Midas invétérés
Décidant tout d'un air capable,
Trouvant que tout est détestable.
En dépit de leur nullité,
Ayant la sotte confiance
De forcer l'esprit au silence,
Le talent à l'oisiveté,
Et le génie à l'impuissance ?
Non, non, je ne veux point briguer
La honte de pareils suffrages.
Je ne sais point me fatiguer
A polir cent fois mes ouvrages.
On n'y voit point le dur effort
D'une lime laborieuse;
De ma muse capricieuse,
A tout hazard, je suis l'essor;
Et je suis trop heureux sans doute,
Lorsqu'ayant achevé la route,
Où son seul instinct m'a guidé,
Sans projet, sans vœu décidé,
Tout en causant, je vous confie
L'amusement de mes loisirs,
Et me ménage des plaisirs
Que ne sauroit troubler l'envie.

D'une vaine immortalité
Rien ne m'assure le partage ;
On n'entendra point d'âge en âge
Mon nom par la gloire cité,
J'y consens ; la postérité
Peut me refuser un hommage
Qui flatte peu ma vanité.
De l'esprit, de l'aménité,
Grace à vous, j'obtiens le suffrage :
J'aurois bien tort, en vérité,
D'oser prétendre davantage.

Par le C. VIGÉE.

ÉPIGRAMME.

HÉLAS! les gens d'esprit quelquefois sont des bêtes,
A dit certain rimeur, dans un certain écrit.
-Vous le prouvez d'exemple, imprudent que vous êtes...
Mais vous, Messieurs les sots, ne vous faites point fêtes :
Car les bêtes jamais ne sont des gens d'esprit.

Par le C. S.

LA CURIOSITÉ INDISCRÈTE.

QUEL sort dans l'autre monde a mon pauvre Lucas,
Disoit sa veuve, au devin d'un village?
En paradis est-il, ou n'est-il pas?
Le sauriez-vous? — Si je le sais, hélas!
Que trop, répond le grave personnage.
— Comment? seroit-il en enfer?
— Non, grace au Ciel! plus ne craint Lucifer,
Ni son brazier, ni sa chaudière noire.
— Oh! je le disois bien; il n'est qu'en purgatoire.
— Point. — Quoi! Tout droit en paradis?
C'est grand bonheur, et tout franc je le dis,
Vous savez qu'il aimoit à boire.
— Fort bien! mais apprenez le vrai de son histoire:
Vous le croyez dans le saint lieu;
Détrompez-vous: de bout, devant la porte,
Il est là planté comme un pieu,
Sans y pouvoir entrer d'aucune sorte.
— Qui l'en empêche? — Eh! de par Dieu!
C'est... Vous le savez bien. — Quoi donc, Monsieur Mathieu?
— La hauteur des cornes qu'il porte.

Par le C. MUGNEROT.

LE TOMBEAU DE FLORIAN.

ROMANCE.

PLEUREZ Graces, pleurez Amours ;
Fuyez vos bois, Bergers sensibles ;
Du Chantre de vos mœurs paisibles
La lyre se tait pour toujours.

Dans la plus belle des saisons,
Vous verrez verdir vos boccages ;
Mais de Florian, sous leurs ombrages,
Vous n'entendrez plus les chansons.

Vous gémirez, encore épris
Des traits d'une insensible amante ;
Mais quelle voix tendre et savante,
Plaindra vos feux et ses mépris ?

Fière en secret de vos desirs,
Si la beauté vous rend les armes,
Qui chantera les douces larmes
Que lui coûteront vos plaisirs ?

Dans vos champs, sous vos yeux émus,
S'il naît encore des Estelles,
Qui pourra les rendre immortelles ?
Florian, hélas ! n'existe plus.

Pleurez Graces, pleurez Amours;
Fuyez vos bois, Bergers sensibles;
Du Chantre de vos mœurs paisibles
La lyre se tait pour toujours.

Par la C. DUFRENOY.

LA BONNE PRÉCAUTION.

VOYEZ combien dévotement
Sait se conduire, en toute chose,
Dorante, garçon fort prudent!
Soins et regrets où nous expose
Notre or, vers le dernier moment;
Embarras d'un long testament;
A chaque legs qu'on y réserve,
Cris de neveux dont l'œil observe
Les meubles de l'appartement;
Chacun larmoyant à la file,
Au chevet d'un riche mourant:
Tout l'attache à ce monde, et rend
Son salut bien plus difficile.
A ce péril ayant songé,
Dorante, qu'un saint zèle enflamme,
Afin que ce jour là son ame
L'occupât seule, a tout mangé.

Par le C. F.

LA VERTU.

ODE RÉPUBLICAINE.

Un peuple brise en vain les chaînes qu'il abhorre,
S'il n'est point épuré par ses propres revers.
S'il n'est point vertueux, il n'est point libre encore;
Et ses vices bientôt le rendroient à ses fers.

Amis, ah! si jamais nous foulons avec gloire,
D'un pied libre et vainqueur, les trônes abattus;
Songez qu'il faut encore absoudre la victoire,
Par le bonheur du peuple et d'austères vertus.

Il n'est point, sans vertu, de juste indépendance.
De notre liberté généreux conquérans,
Sauvons-la des forfaits de l'aveugle licence:
Est-ce aux vainqueurs des rois d'imiter les tyrans?

Que leur ame perfide apprenne à nous connoître,
Et que de nous corrompre ils s'épargnent le soin;
Si Tarquin renaissoit, un Brutus va renaître:
Qu'il vienne un Porsenna, Scévola n'est pas loin.

Albion. dans son cœur, fait en vain le partage
Des villes que son or espère nous ravir:
Albion subira le destin de Carthage;
Une autre Rome encor jure de l'asservir.

Mais ce dont Rome antique eût envié la gloire,
Ce qu'admire, en pleurant, la France et l'Univers,
Dès qu'ils ont par leur sang acheté la victoire,
Vainqueurs, soumis aux loix, ils reprennent leurs fers.

Par le C. LE BRUN.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN Docteur, non de ceux qu'on renomme,
Pour émousser les ciseaux d'Atropos,
Mais bien de ceux qui ne manquent leur homme;
Du noir Pluton l'un des premiers suppôts,
Dans un débat, confondu sans réplique,
Crioit de loin : je t'assassinerai.
Chacun rioit du frater colérique :
Lui plus terrible et plus désespéré,
Crioit, crioit : je t'assassinerai.
Lors on lui dit : pour Dieu ! mon camarade,
Reprends tes sens ; d'un œil moins égaré,
Regarde à qui s'adresse ta bravade.
Que peux-tu faire? Il n'est point ton malade.

TABLEAU DE PARIS.

FRAGMENT

D'un Poëme (1) *sur la Musique.* (1780.)

De ce Paris que l'image nous trompe !
Comme on exalte et son faste et sa pompe !
Comme on s'en fait un magique tableau !
Dans le lointain on y voit tout en beau.
Point de tristesse, encor moins d'indigence ;
Luxe et plaisirs, jeux et fêtes par-tout,
L'or à foison ; les arts d'intelligence,
Tous occupés à flatter le bon goût ;
Les doctes Sœurs y vivant en amies :
Point de brouillons dans les académies ;
Le bel-esprit amoureux des talens ;
La scène riche en acteurs excellens ;
Par-tout des mœurs élégamment polies ;
Tous gens instruits, toutes femmes jolies ;
Des soupers fins, pétillans de bons mots ;
Jamais d'ennui, nul accès pour les sots :
Bien entendu qu'un bon édit du Prince
Les aura tous relégués en province.

(1) Les quatre premiers chants de ce poëme ont été imprimés dans les œuvres du C. Marmontel. Les six autres ne s'y trouvent point. Les deux morceaux recueillis dans ce volume sont tirés des derniers chants.

Mais on arrive, et l'on voit que l'édit
Est suspendu par des gens en crédit;
Qu'il reste encor des sots dans le beau monde;
Qu'il reste encor des sots même à la Cour;
Que, pour raisons qu'on dira quelque jour,
On veut par-tout que l'espèce en abonde;
Qu'ils ont ailleurs plus d'ingénuité,
Mais à Paris plus d'intrépidité;
Qu'au lieu d'une humble et timide ignorance,
C'est une noble et tranquille assurance;
Jugeant de tout, sans avoir rien appris:
Au vrai mérite escamotant le prix,
Et l'accordant au premier imbécile,
Qui devant eux abaisse un front docile.
On voit aussi que ce Paris bruyant
N'est guère moins ennuyé qu'ennuyant;
Que la tristesse habite un palais vaste;
Que l'avarice y loge avec le faste;
Que la misère est souvent à côté;
Que tout n'est pas élégance et beauté.
Que dans les arts, dans le monde, au théâtre,
Ce peuple enfant joue avec des hochets;
Que tout son luxe est en colifichets;
Qu'on aime enfin jusqu'à l'Abbé de plâtre (1).

Par le C. MARMONTEL.

---

(1) Mauvaise petite Pièce qui réussissoit beaucoup alors.

IPHIS ET ANAXARÈTE.

FABLE

Tirée du XIVe *Livre des Métamorphoses d'*Ovide.

(C'est Vertumne, déguisé en vieille, qui parle à Pomone.)

QUAND on a beaucoup d'âge, on a beaucoup appris;
Et je veux vous citer, pour vaincre vos mépris,
Un exemple frappant connu de Chypre entière,
Et qui doit vous fléchir et vous rendre moins fière.
Par-tout d'Anaxarète on vantoit la beauté.
Iphis la vit, Iphis né dans l'obscurité,
Et malgré les ayeux qui la rendoient si vaine,
Ne put voir, sans l'aimer, cette belle inhumaine.
Il combattit sa flamme, et voulut l'étouffer :
Mais hélas! sa raison ne put en triompher.
Il va chercher l'objet qui captive son ame:
D'abord à sa nourrice, il déclare sa flamme,
Auprès d'Anaxarète espère son secours,
L'implore au nom des soins qu'elle a pris de ses jours,
Flatte le moindre esclave admis à son service,
Et tâche à ses desirs de le rendre propice.
Interprète timide, un amoureux billet,
Souvent est de ses feux le messager discret.
Quelquefois à la porte il suspend des guirlandes,
De pleurs et de baisers humecte ses offrandes;

Et la nuit, sur le seuil, couché jusqu'au matin,
Il se plaint aux verroux qu'il injurie en vain.

Plus sourde que la mer qui se gonfle et qui gronde,
Quand l'astre des chevreaux s'abbaisse dans son onde,
Plus dure que le fer dompté sous les marteaux,
Plus dure que le marbre aux rochers de Paros,
Son amante, insensible aux tourmens qu'il endure,
Joint l'injure aux refus, et l'outrage à l'injure,
Le condamne à souffrir, et lui défend l'espoir.
C'en est trop: pour Iphis mourir est un devoir;
Et sur le seuil barbare, à sa maîtresse altière
Il adresse, en ces mots, une plainte dernière.

Je cède, objet ingrat! Je cède, et ne veux plus
T'importuner encor de mes vœux superflus.
Réjouis-toi, cruelle! et prépare une fête:
Triomphe, et de lauriers vas couronner ta tête.
Tu le veux: je renonce à la clarté du jour.
Si ton orgueil long-temps s'est plaint de mon amour,
Redevable à ma main, qui va finir ma vie,
Tu me loueras du moins de t'avoir bien servie.
Mais à ma dernière heure, épris de ta beauté,
Crois qu'avant mon amour, je perdrai la clarté.
Et ne présumes point que, par la renommée,
Des apprêts de ma mort, tu seras informée.
Je serai devant toi: témoin de mon malheur,
Tu pourras en repaître et tes yeux, et ton cœur.
O vous, dieux immortels! si vous daignez m'entendre,
Vengez au moins le nom de l'amant le plus tendre;
Qu'il vive, quand je meurs: et qu'un long souvenir
Transmette ma mémoire aux siècles à venir.

Il dit; et sur la porte encor de fleurs ornée,
De fleurs dont tant de fois ses mains l'ont couronnée,
Attache, l'œil en pleurs, et les deux bras tendus,
D'homicides liens, aux barreaux suspendus.
Les voilà ces festons dignes de toi, cruelle!
Dit-il; et quand il meurt, encor tourné vers elle,
Dans le cordeau fatal qu'il serre par son poids,
Demeure suspendu sans haleine et sans voix.

De ses pieds tremblotans la douleur convulsive,
Ébranle les verroux de la porte plaintive.
On l'ouvre, on voit les nœuds, instrumens du trépas.
On veut les détacher : chacun s'empresse. . . hélas!
Il n'est plus tems : Iphis a vu sa dernière heure.
On le porte à sa mère, en sa triste demeure.
Elle serre en ses bras son malheureux Iphis,
Et cent fois, à la mort, redemandant son fils,
Elle dit, elle fait tout ce qu'en sa misère,
Une mère est capable et de dire et de faire.

Elle accompagne enfin la pompe de son deuil,
Et suit, en sanglotant, le funèbre cercueil.
La marche du convoi, lugubre et gémissante,
Passe devant le seuil d'une insensible amante,
Qu'un Dieu punit déjà par des remords vengeurs.
Anaxarète entend les sanglots et les pleurs :
Voyons, dit-elle, au moins la pompe funéraire.
A peine, d'un balcon elle la considère,
Tournés vers le cercueil, ses yeux sont obscurcis;
Elle veut reculer, ses pieds sont endurcis.
Elle s'efforce en vain de détourner la tête;
Ses muscles sont roidis : son sang glacé s'arrête.

Tout son corps, autrefois si fier de sa beauté,
De son cœur insensible a pris la dureté.

Ce n'est point une fable : et Vénus, dans son temple,
A Salamine, encore offre ce grand exemple.
On y voit la statue : elle instruit les ingrats.
Profitez de l'exemple, et ne l'imitez pas.

Par le C. SAINT-ANGE.

ÉPIGRAMME

Contre un Homme qui parloit mal des Femmes.

CE sexe, que pour plaire a formé la nature,
N'obtient donc de ta bouche impure,
Que des sarcasmes libertins !
Beautés, graces, vertus, il a tout en partage :
Tous les cœurs malheureux lui portent leur hommage :
Toi seul lui lances tes venins.
Que peuvent ces pointes mordantes?
Ce ne sont pas les femmes que tu peins :
Ce sont celles que tu fréquentes.

Par Louis DUBOIS.

COUPLETS

D'un Condamné à sa femme, après son jugement (1).

Air : *De la Soirée orageuse,*
Ou : *On compterait les diamans.*

L'HEURE avance où je vais mourir;
L'heure sonne, et la mort m'appelle.
Je n'ai point un lâche desir,
Je ne fuirai pas devant elle :
Je meurs plein de foi, plein d'honneur;
Mais je laisse ma douce amie
Dans le veuvage et dans les pleurs!
Ah! je dois regretter la vie.

Demain mes yeux inanimés
Ne s'ouvriront plus sur tes charmes;
Tes beaux yeux, à l'amour fermés,
Demain seront noyés de larmes;

(1) Ces couplets sont très-connus ; mais ils font anecdote, et on a cru qu'ils ne devoient pas être omis dans un recueil où l'on a toujours soin de consigner ce qui caractérise les différentes époques.

Le froid glacera cette main
Qui m'unit à ma douce amie ;
Je ne vivrai plus sur ton sein !
Ah ! je dois regretter la vie.

Si j'ai dix ans fait ton bonheur,
Garde de briser mon ouvrage ;
Donne un moment à la douleur,
Donne à la raison ton bel âge ;
Qu'un aimable époux, à son tour,
Vienne rendre à ma douce amie,
Des jours de paix, des nuits d'amour !
Je ne regrette plus la vie.

Je revolerai près de toi,
Des lieux où la vertu sommeille ;
Je ferai marcher avec moi,
Un songe heureux qui me réveille ;
Je reverrai la volupté,
Ranimer encor mon amie ;
L'amour aux bras de la beauté !
Je ne regrette plus la vie.

Si le coup qu'on frappe demain,
N'écrase pas mon triste père ;
Si l'âge, l'ennui, le chagrin,
Te conserve ma tendre mère ;
Ne les fuis point dans ta douleur,
Reste à leur sort toujours unie ;
Qu'ils me retrouvent dans ton cœur !
Ils aimeront encor la vie.

Je vous ai quittés pour jamais ;
Adieu plaisirs, joyeuse vie,
Propos libertins et vin frais
Qu'avec quelque peine j'oublie;
Mais j'ai mon passe-port demain,
Je prends la voiture publique,
Et vais partir, le front serein,
Sous la faulx de la République.

Mes chers et tristes compagnons,
Ne pleurez point mon infortune ;
C'est, dans le tems où nous vivons,
Une misère à tous commune ;
Dans vos gaîtés, dans vos ébats,
Buvant, criant, fesant tempête ;
Mes amis, ne m'avez-vous pas
Fait quelquefois perdre la tête?

Quand au milieu de tout Paris,
Par un ordre de la Patrie,
On me roule à travers les ris
D'une multitude étourdie,
Qui croit que de la liberté,
Ma mort assûre la conquête ;
Qu'est-ce autre chose en vérité,
Qu'une foule qui perd la tête?

Par Montjourdain.

LE MAGOT CHINOIS.

L'ÉPAIS Mondor, l'un de ces Partisans,
Vampires engraissés du sang de la Patrie,
Voulut un jour employer les talens
D'un Sculpteur, homme de génie :
C'étoit Coustou, cet Artiste fameux,
Digne émule des Praxitèles,
Et dont les superbes modèles
De la Rome moderne ont enchanté les yeux.
Ça ! déployez, mon cher, tout votre savoir faire,
Dit le Mondor, je veux du neuf et de l'exquis ;
L'argent est prêt ; c'est le point nécessaire.
Mais quel est votre goût, reprend le Statuaire ?
Je puis vous copier la Vénus-Médicis,
Ou l'Apollon du Belvédère.
-- Fi donc ! vous vous moquez ! Je ne veux point du tout
De ces antiquités qu'on rencontre par-tout.
Ce que notre siècle imagine
Est bien, ma foi ! de meilleur goût.
Là ! faites-moi des Magots de la Chine.
— Très-volontiers ! mettez-vous là.
Fort bien ! tendez le cou. Bon ! roulez la prunelle :
A merveille ! — A quoi bon, s'il vous plaît, tout cela ?
— N'ai-je pas besoin d'un modèle ?

LES VIOLETTES.

IDYLLE.

O fille du printems, douce et touchante image
D'un cœur modeste, vertueux,
Du sein de ce gazon, tu remplis ce bocage
De tes parfums délicieux.
Que j'aime à te chercher sous l'épaisse verdure,
Où tu crois fuir mes regards et le jour!
Au pied d'un chêne verd qu'arrose une oude pure,
L'air embaumé m'annonce ton séjour.
Mais ne crains rien de ma main généreuse:
Sans te cueillir, j'admire ta fraîcheur;
Je ne voudrois pas être heureuse,
Aux dépens même d'une fleur.
Reste sur ta tige flexible;
Jouis des beaux jours du printems;
Que les zéphirs rafraîchissans
Que ces rameaux et ce lierre sensible
Te défendent l'été des rayons dévorans!
Que l'automne aussi fasse éclore,
Autour de toi, des rejettons nombreux!
Que de l'hiver le souffle rigoureux
S'adoucisse et t'épargne encore!
Ah! comme ton parfum dont la suave odeur
S'exhale dans les airs, sans dévoiler tes charmes,
Que ne puis-je, du pauvre en essuyant les larmes,
Lui dérober l'aspect du bienfaiteur!

Timide comme toi, je veux dans la retraite
Et dans l'oubli passer mes jours :
Un peu d'encens vaut-il ce trouble qui toujours
Poursuit notre gloire inquiète ?
Simple en mes goûts, de paisibles loisirs
Rendent mon ame satisfaite :
Mon nom contente mes desirs,
Puisque l'amitié le répète.
L'avenir m'oublira : mais chère à mon époux,
Dans mon enfant trouvant mon bien suprême,
Bornant le monde à ce que j'aime,
Je n'étonnerai point le vulgaire jaloux ;
Oui, comme toi cherchant la solitude,
Ne me plaisant qu'en ces climats déserts,
J'y viens rêver et soupirer des vers
Qui ne doivent rien à l'étude.

Par la C. BEAUFORT.

LA GASCONNADE.

CADÉDIS ! je voudrois être dans l'opulence.
Si comme vous voyez je ne possède rien,
La raison, la voici : quand Dieu, par sa puissance,
Tira tout du néant, il y laissa mon bien.

ÉPITRE A SILVAIN.

AIMABLE et fidèle gardien
De la plus belle des maîtresses,
Mon cher Silvain, par tes caresses,
Dans la douleur sois son soutien.
Le jour, par ton doux badinage,
D'un avenir moins rigoureux
Offre-lui la riante image;
Peins-lui le bonheur, dans tes jeux.
La nuit, rends son sommeil paisible;
Chasse les pensers douloureux
De son cœur qui dut être heureux
Autant qu'il est noble et sensible.
Faut-il que l'aveugle destin
Egale ses maux à ses charmes?
Puissé-je avec toi, cher Silvain,
Calmer ses pénibles alarmes!
Ah! laisse à ma timide main
Essuyer ses dernières larmes.
Mais, qu'ai-je dit? Le seuil jaloux
Repousse un soupir idolâtre,
Et sur sa porte opiniâtre
Veillent d'inflexibles verroux.
Porte inhumaine, en son courroux,
Que l'ouragan puisse t'abattre!

Que la foudre, en brisant tes gonds,
Disperse ton battant rebelle !
Ah ! plutôt par un cri fidèle,
Et par mille folâtres bonds,
Silvain, avertis la cruelle ;
Dis-lui, pour fléchir sa rigueur,
Que jamais d'un vain séducteur
Je ne briguai la renommée ;
Près d'elle sois mon protecteur :
Que sa porte, à l'amant fermée,
S'ouvre à l'ami consolateur.
Souviens-toi que de l'inhumaine
J'implorai pour toi le pardon,
Quand tu brisas la porcelaine
Où tu savourois sa boisson ;
Et lorsque sa vue inquiète
Cherchoit ce fragile cristal,
Que dans un caprice fatal
Tu renversas de sa toilette,
Alors, Silvain, d'un doux regard,
Je calmai sa juste furie,
Et comme un effet du hazard,
Fis passer ton espiéglerie.
Pour prix de mes soins complaisans
Embrasse à ton tour ma défense ;
Songe par combien de présens,
Je forçai ta reconnoissance.
La rosette, qui, de ses nœuds,
Presse ta belle chevelure ;
Ce tissu, flottante parure

Qui semble provoquer tes jeux,
Ce fut un don qu'à la parjure
J'offris pour gage de mes feux.
N'est-ce pas moi qui, pour lui plaire,
Et pour t'embellir à ses yeux,
De cette guirlande légère
Ornai ton front voluptueux?
Combien de fois à ta prière
Je cédai le plus doux festin!
Combien de fois plus familière,
Ta langue a goûté sur ma main
Les trésors de ma bombonnière!
L'ingratitude, cher Silvain,
Ne forme point ton caractère.
Peux-tu sourire à ma douleur?
Du sort redoute le caprice;
Lorsqu'on jouit de la faveur,
Qu'il est doux de rendre service
Et d'acquitter son bienfaiteur!
Glisse au moins ta queue à la porte;
Que j'y noue avec un lacet
Cet écrit, confident discret
Du feu brûlant qui me transporte.
Vas, porte ce tendre poulet;
Et puisse, pour ta complaisance,
Le Dieu qui préside aux amours,
Loin des revers de l'inconstance,
Dans une longue jouissance
User le flambeau de tes jours!

Par le C. DÉSORGUES.

LE PRÉDICATEUR EMBARASSÉ.

DU grand Saint Luc un bon prêtre devoit
Faire l'éloge et le panégyrique.
Il monte en chaire, et chacun attendoit
De son savoir une preuve authentique.
Notre Orateur commence, un peu confus,
Et d'abord fait une courte prière ;
Ensuite il dit son texte à l'ordinaire ;
C'est : *Salutat vos Lucas Medicus.*
Mais par malheur le reste de l'éloge
De sa mémoire au même instant déloge ;
Il a beau faire, il ne s'en souvient plus.
Deux ou trois fois son texte il recommence.
Lors un rieur, dont ce maudit retard
Depuis longtems lasse la patience,
Se lève et crie : Un peu de complaisance !
Puisque pour nous le Saint a tant d'égard,
Allez, mon père, en grande diligence,
Le saluer aussi de notre part.

Par le C. LE MAZURIER.

LA GUERRE.

1777.

Quels sourds gémissemens s'élèvent des vallons?
Quels cris sont répétés par la voix des montagnes?
La vengeance et la mort planent sur les campagnes;
Une moisson de fer hérisse nos sillons.
Fuyez, innocentes Bergères!
Voyez de tous côtes ces escadrons épars,
S'ébranler, déployer leurs sanglans etendards
Et s'élancer vers vos chaumières.
Semblable au Caucase orgueilleux,
Mars a levé sa tête redoutable:
Son front est menaçant; le meurtre infatigable
Semble respirer dans ses yeux.
Il vient, lance un regard; et les hameaux s'embrâsent,
Et le feu dans l'épi court dévorer le grain.
Il marche, et ses talons d'airain
Font rejaillir le sang des guerriers qu'ils écrasent.
La Discorde accourt à ses cris.
Furieuse, elle agite une torche enflammée;
Et de l'affreuse ardeur dont elle est consumée,
Déjà tous les cœurs sont épris.
L'un à l'autre opposés les bataillons s'étendent,
Et mesurent de l'œil leur immense tombeau.
Tambours, battez! que sous chaque drapeau,
Les plus vaillans rangés meurent ou le défendent!

Mais quel est ce jeune guerrier?
Un casque étincelant couvre son front superbe,
D'un pied tumultueux, son rebelle coursier
Autour de lui fait voler l'herbe.
Il écume; il bondit. Le signal du combat
Semble tarder à son humeur altière.
Il soufle, et soulevant les flots de sa crinière,
Contre le frein qu'il ronge en vain il se débat.
O toi! qui de l'amour as méprisé les charmes; (1)
Toi qui t'égarant dans tes vœux,
Fatigué du repos as cessé d'être heureux,
Et poursuis des honneurs à travers tant d'alarmes;
Ingrat amant, barbare ami,
Si l'enfer déchaîné n'a rien que tu redoutes,
Contre les larmes que tu coûtes
Ton cœur également est-il bien affermi?
Et toi, qui l'enlevas aux filles de mémoire,
Dieu des combats, daigne épargner ses jours.
Conserve leur Poëte aux Grâces, aux Amours,
Et ménage un chantre à ta gloire.

Mais déjà le bruit des clairons,
Les timballes et les trompettes
Précipitent vingt escadrons
Sur des milliers de bayonnettes.

---

(1) Ce morceau faisant partie d'un Recueil d'Élégies, quelques-unes de celles qui l'y précèdent annoncent l'objet et le motif de cette apostrophe.

Le fer tranchant frappe le fer,
La foudre part d'une étincelle,
Et du canon qui le recèle
Le plomb chassé siffle et fend l'air.
L'airain s'embrâse ; un feu rapide
Court sur le front des bataillons.
La fumée en noirs tourbillons
S'élève. Un nuage perfide
Dérobe aux yeux du combattant
Le carnage qui l'environne ;
Il cherche et, même en l'affrontant,
Ne voit plus le bronze qui tonne.
La mort porte de rang en rang
Le désespoir et l'épouvante.
Elle frappe, des flots de sang
Coulent sur la terre glissante.
Le coursier s'abat, le guerrier
Tombe au milieu de sa carrière,
Se relève, ose défier
Les efforts d'une armée entière,
Et de la balle meurtrière
Atteint sous son frêle cimier,
Il retombe sur la poussière.

O combien de héros se livrent à l'espoir
De la plus haute destinée,
Qui, trompés dans leurs vœux, ne verront pas le soir
De cette funeste journée !

Quel tableau ! Quels désastres offrent à mes regards
De l'orgueil offensé les excès homicides !

Et qu'enfin dételant le char de la victoire,
Auprès de la beauté nos héros de retour,
De leurs exploits nouveaux confiant la mémoire
A l'ivoire du peintre, aux chants du troubadour,
Ornent, au sein des ris, l'écharpe de la gloire
Des légers rubans de l'amour.

Par le C. DUAULT.

LA CONSOLATION.

CERTAIN bourgeois d'une sottise amère,
La larme à l'œil, disoit à son Curé :
Tu sais, Pasteur, que l'automne dernière,
Mon grand étang, je l'ai fait mettre en pré;
Eh bien! connois mon infortune extrême,
Il faut que Dieu l'aît frappé d'anathême :
Car on n'y voit par-tout que du chardon.
Bénignement son Curé lui répond :
« Tu parles mal, mon fils! l'Être suprême
« T'aime toujours : allons, console-toi,
« Et rends-lui grace : il sait, il sait, crois-moi,
« Ce qu'il te faut beaucoup mieux que toi-même. »

Par le C. B. P.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

ROMANCE.

Vous me plaindrez, vous qui connoissez bien
Tout le besoin d'être aimé comme on aime :
J'adore Elvire, et d'elle je n'obtien
Qu'amitié froide, au lieu d'amour extrême.
Si d'un amant j'ose exprimer les vœux,
Un mot, un geste, un regard m'en impose.
Ah ! de l'amour quand on sent tous les feux,
Que l'amitié nous semble peu de chose !

Mon cœur pourtant garde un rayon d'espoir ;
Pour mes rivaux, je la crois plus sévère :
Mais qui pourroit ou l'entendre ou la voir
Sans l'adorer, sans brûler de lui plaire ?
Dieux ! si quelqu'autre obtenoit ce bonheur !
Ce coup affreux de ma mort seroit cause.
Lorsqu'à l'amour femme a livré son cœur,
Pour l'amitié, reste si peu de chose !

Par fois, mon bras sur sa taille arrondi,
Contre mon cœur doucement je la serre ;
Mon œil par fois devenu plus hardi
Ose plonger sous la gaze légère.
Furtivement je ravis quelquefois
Baiser brûlant sur ses lèvres de rose.
Lorsque l'amour laisse dormir ses droits,
Simple amitié vaut toujours quelque chose.

Ah! si jamais un plus doux sentiment
A mes transports livroit ce que j'adore,
En recevant le nom chéri d'amant,
D'ami voudrois garder le titre encore ;
Je me plairois à remplir chaque jour
Tous les devoirs que l'un et l'autre impose.
Quand l'amitié serre les nœuds d'amour,
Amour lui-même y gagne quelque chose.

Par le C. CHARLES LONGCHAMP.

ÉPITAPHE DE ROBESPIERRE.

LOIN du glorieux cénotaphe
Qu'au Panthéon sembloit lui dresser le destin,
Robespierre en deux parts ici repose enfin :
Il falloit sans tarder faire son épitaphe,
Ou bien celle du genre-humain.

Par le C. ORELL, *Bailly de Fravenfeld en Suisse.*

LA

LA MATERNITÉ.

STANCES.

FRUIT d'un hymen qu'amour forma,
A qui l'amour donna naissance,
O toi, cher enfant qui déjà
Me fais sentir ton existence!
Mes bras pourront donc te presser!
Tu vas enfin voir la lumière!
Tu vas enfin venir sucer
Le sein nourricier de ta mère!

Un Dieu veille à notre destin;
Les mères ont un Dieu pour elles:
Déjà quel courage divin
Passe en mes veines maternelles?
Entends ma voix, ô Dieu puissant;
De ce courage accrois la somme;
Je t'implore pour un enfant:
Mais cet enfant doit être un homme.

Loin de moi ces soins étrangers,
Que l'égoïsme seul ordonne!
Quels soins ne semblent pas légers,
Quand c'est à son fils qu'on les donne?
Fuyez, fausse maternité,
Où l'art cherche en vain la nature!

La source d'un lait acheté
Pour mon fils n'est pas assez pure.

C'est sur mon sein qu'il va sentir
Les premiers feux de l'existence ;
C'est moi qui pourrai recueillir
Les premiers mots de son enfance ;
C'est moi seule qu'il cherchera
En ouvrant l'œil à la lumière ;
C'est moi seule qu'il nommera,
En bégayant le nom de mère.

Et toi, son père, tendre époux,
Tu suivras aussi son enfance :
Il va s'élever entre nous,
Aux rayons de la bienfaisance.
Déjà j'entends sa foible voix ;
Déjà je le vois nous sourire ;
Mais il a tressailli deux fois :
O bonheur ! c'est assez m'en dire.

Par la C. PIPELET.

QUATRAIN *fait pendant la tyrannie de Robespierre.*

DES cieux et de la terre indétronable roi,
Nous as-tu retiré ta faveur paternelle ?
L'homme n'aura-t-il plus que la rage pour loi ?
Ne doit-il plus mourir de sa mort naturelle ?

Par le C. GUICHARD.

PRÉSAGES
DE LA MORT DE CÉSAR.

ÉPISODE *du premier livre des Géorgiques.*

LE soleil, de nos cœurs éclairant les abîmes,
Est l'oracle souvent des malheurs et des crimes;
Lui-même, quand César descendit au cercueil,
De Rome consternée il a porté le deuil;
Il obscurcit l'éclat dont son front étincelle,
Et fit craindre aux humains une nuit éternelle;
Les chiens hurlans, les cris de sinistres oiseaux,
Le ciel, la terre, l'onde annoncèrent nos maux.
Combien de fois, brisant ses fournaises bruyantes,
L'Etna vomit des rocs, des flammes ondoyantes!
Un bruit de guerre emplit l'immensité du ciel;
Ce bruit est entendu d'un peuple criminel:
L'immobile Apenin, aussi vieux que le monde,
S'étonne de trembler sur sa bâse profonde.
Tout-à-coup, au milieu du silence des bois,
En éclats redoublés se prolonge une voix
Épouvantable.... Au sein de l'horreur des ténèbres,
Se trainent tristement des fantômes funèbres.
L'airain même pleura. Jusques sur les autels,
Une sueur de sang rougit les immortels.
O prodige d'horreur! les fleuves reculèrent,
La terre se brisa, les animaux parlèrent.

L'Éridan sur ses bords gronde, roule en fureur;
Roi des fleuves, par-tout promène la terreur,
Déracine les bois, inonde les campagnes,
Emporte avec fracas bergers, troupeaux, montagnes.
Le sacrificateur teint du sang des taureaux,
Dans leur flanc prophétique, a lu de plus grands maux;
Et jusque sous nos toîts, couverts de la nuit sombre,
On entendit souvent des loups hurlant dans l'ombre.
En noirs ruisseaux de sang l'onde lentement fuit;
D'un ciel serein, tomba le tonnerre à grand bruit,
Et jamais dans les airs la comète sanglante
N'arma de plus de feux sa queue étincelante.
Hélas! le monde vit dans ces jours inhumains
Une seconde fois Romains contre Romains,
Et les dieux ont voulu qu'une terre barbare
De notre sang deux fois nourrît son sein avare.
Un jour le laboureur, dans nos coupables champs,
De son soc heurtera les casques résonnans,
Et foulant nos guerriers, leurs dards rongés de rouille,
Contemplera longtems leur immense dépouille.

Par le C. DOIGNY.

ÉPIGRAMME.

EGLÉ de son époux préconise la gloire,
Le vante en rougissant, et pour bonne raison:
Nul n'est égal à lui, du moins s'il faut l'en croire.
Or Eglé s'y connoît: elle a dans sa mémoire
Plus d'un point de comparaison.

Par le C. Joseph DESPAZE.

LE VAISSEAU LE VENGEUR.

ODE RÉPUBLICAINE.

AU sommet glacé du Rhodope,
Qu'il soumit tant de fois à ses accords touchans,
Par de timides sons, le fils de Calliope
Ne préludoit point à ses chants.

Plein d'une audace pindarique,
Il faut que des hauteurs du sublime Hélicon,
Le premier trait que lance un poëte lyrique
Soit une flèche d'Apollon.

L'Etna, géant incendiaire,
Qui d'un front embrâsé fend la voûte des airs,
Dédaigne ces volcans dont la froide colère
S'épuise en stériles éclairs.

A peine sa fureur commence :
C'est un vaste incendie et des fleuves brûlans.
Qu'il est beau de courroux, lorsque sa bouche immense
Vomit leurs flots étincelans !

Tel éclate un libre génie,
Quand il lance aux tyrans les foudres de sa voix.
Telle à flots indomptés sa brûlante harmonie
Entraîne les sceptres des rois.

Toi que je chante et que j'adore,
Dirige, ô Liberté! mon vaisseau dans son cours.
Moins de vents orageux tourmentent ce Bosphore
Que la mer terrible où je cours.

Argo, la nef à voix humaine,
Qui mérita l'Olympe et luit au front des cieux,
Quelque fût le succès de sa course lointaine,
Prit un vol moins audacieux.

Vainqueur d'Eole et des Pléïades,
Je sens d'un souffle heureux mon navire emporté;
Il échappe aux écueils des trompeuses Cyclades,
Et vogue à l'immortalité.

Mais des flots fût-il la victime,
Ainsi que le VENGEUR il est beau de périr:
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paroître le conquérir.

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul au milieu de tous; sa fureur étincelle;
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre;
Le fer, l'onde, la flamme entourent ses héros.
Sans doute ils triomphoient! mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre dans les flots.

Captifs, la vie est un outrage:
Ils préfèrent le goufre à ce bienfait honteux.
L'Anglois, en frémissant, admire leur courage:
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats;
De ces Républicains l'ame n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglans.
Voyez-les défier et la vague et la foudre,
Sous des mâts rompus et brûlans.

Voyez ce drapeau tricolore,
Qu'élève en périssant leur courage indompté :
Sous le flot qui les couvre, entendez-vous encore
Ce cri, vive la liberté !

Ce cri, ... c'est en vain qu'il expire :
Étouffé par la mort et par les flots jaloux,
Sans cesse il revivra répété par ma lyre;
Vils despotes, frémissez tous.

Et vous, héros de Salamine
Dont Thétis vante encor les exploits glorieux,
Non, vous n'égalez point cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux.

Par le C. LEBRUN.

CONSEIL D'AMI.

1760.

D'UNE belle et grande Duchesse
Corville étoit le favori.
Il plaisoit fort à sa Maîtresse :
Raison de plus pour déplaire au mari.
Le Duc, un jour, dit à mons de Corville :
Si vous rentrez dans ma maison,
Je vous ferai donner mille coups de bâton.
La Duchesse en amante habile :
Et moi, si tu n'y rentres pas,
Je t'en ferai donner deux mille.
L'Amant, à ce discours, répond par un hélas!
Trop effrayé de la menace,
Il va trouver son confident.
Que feriez-vous, lui dit-il, à ma place?
— Pauvre nigaud! double innocent!
Je suis surpris que le choix t'embarrasse,
Si tu sais le calcul. Pourquoi tant barguigner,
Quand on voit clairement cent pour cent à gagner?

LE RETOUR DE LA PUDEUR.

VAUDEVILLE RÉPUBLICAIN.

CETTE pudeur naïve et pure,
Que vont esquisser mes pinceaux,
N'est point un don de la nature
Commun à tous les animaux.
Le sauvage qu'elle délaisse
Ignore son utilité ;
C'est chez l'homme en société
Qu'elle est l'instinct de la sagesse.

Tendres mères, dans vos familles,
Prenez soin de la propager.
C'est sur le front des jeunes filles,
Que la pudeur aime à siéger ;
C'est vainement qu'elles sont belles,
Si la pudeur n'est à leur teint,
Ce que l'aurore est au matin,
Et le printems aux fleurs nouvelles.

Et vous, pères, soyez modestes !
Craignez d'offenser, en tout tems,
Par vos propos et par vos gestes,
L'oreille et l'œil de vos enfans.
La nuit, aux époux favorable,
Est comme la pudeur du jour,
Et doit aux secrets de l'amour,
Prêter un voile impénétrable.

A tes cheveux joins une rose,
Pudeur, et mets tes habits blancs:
Pour plaider toi-même ta cause,
Parcours tous nos départemens;
Tu n'y trouveras plus, ma chère,
Ni ces abbés, ni ces prieurs,
Ni ces traitans, ni ces seigneurs,
Qui te faisoient, en paix, la guerre.

Les citoyens, sur ton passage,
Joncheront la terre de fleurs,
Et te rendront un juste hommage
Dans le temple des bonnes mœurs.
Tu maintiendras, entre tes chaînes,
Nos Phidias et nos Zeuxis;
Et nos poëtes, plus rassis,
Déchireront leurs vers obscènes.

Et l'on verra jusqu'à ces femmes....
Qui conspiroient pour t'immoler,
Du fonds de leurs antres infâmes,
Avec respect te contempler....
Puissent alors, puissent tes charmes,
Sur leurs cœurs tellement agir,
Qu'elles rapprennent à rougir....
Et baignent tes pieds de leurs larmes!

Par le C. PIIS.

PHILOSOPHIE DE PYTAGORE.

FRAGMENT.

Tiré du liv. XVe. *des* Métamorphoses d'Ovide.

D'UN cadavre échauffé par l'haleine des vents,
Ne voit-on pas sortir des insectes vivans?
Couvrez de terre un bœuf: vous verrez ces merveilles:
Vous verrez dans ses flancs bourdonner des abeilles.
Leur butin sur les fleurs, leur amour pour les champs,
Leurs soins pour la récolte, et leurs travaux constans,
Tout peint de leur instinct l'origine première.
Du cheval belliqueux naît la guèpe guerrière.

Otez sa double serre au cancre ami des eaux:
Qu'on enterre le reste; et de ce germe éclos,
Dardant sa triple queue, un scorpion va naître.
La chenille, en rampant sur la feuille champêtre,
D'un tissu cotoneux a filé sa prison:
Elle y meurt, et renaît en léger papillon.

Des étangs limoneux la semence féconde
Engendre la grenouille, habitante de l'onde.
D'abord fœtus informe, elle n'a point de piés;
Ils s'allongent bientôt sur les eaux déployés,
Et pour sauter au loin, la savante nature
Régla de leurs ressorts l'inégale mesure.

Voyez le faon de l'ourse, en naissant ébauché.
Ce bloc demi-vivant, par sa mère léché,

De traits pareils aux siens, par dégrés se compose.
Ouvrière du miel, l'abeille à peine éclose,
Dans sa cire exagone, a la forme d'un ver ;
Par le secours du tems, c'est la fille de l'air.

Qui croiroit que le paon, dont la queue étalée
Offre du firmament une image étoilée,
L'aigle armé de la foudre, environné d'éclairs,
La colombe amoureuse, et les oiseaux divers,
D'un germe éclos dans l'œuf ont pu sortir et naître,
Si nos yeux, témoins sûrs, n'avoient pu le connoître?
La moëlle dans le dos allongée en rempant,
Dans la tombe, dit-on, se change en long serpent.

Un oiseau merveilleux, unique dans le monde,
Ressuscite et renaît de sa cendre féconde.
On le nomme Phénix. Dans des bois odorans,
Il se nourrit d'amome et des pleurs de l'encens,
Et dédaigne du grain la pâture grossière.
Après cinq cents étés, terme de sa carrière,
Au sommet d'un palmier, à l'aide de son bec,
Il se bâtit un nid, ramasse du bois sec,
Y joint l'épi du nard, la myrrhe, la canelle,
Et lui-même couché sur ce bûcher fidèle,
Il meurt dans les parfums. Sa tombe est son berceau.
Du phénix qui n'est plus, naît un phénix nouveau,
Qui vivra cinq cents ans, et mourra pour revivre.
Quand l'âge à son essor a permis qu'il se livre,
Il enlève son nid, l'emporte dans les cieux,
Et chargé dans les airs de ce fardeau pieux,
Au temple où du soleil on adore l'image,
Des cendres de son père il apporte l'hommage.

Si j'admire l'oiseau des rives de Memphis,
Qui seul est de lui-même et le père et le fils;
Qui ne s'étonnera que l'Hyenne cruelle
Soit mâle tour-à-tour, et tour-à-tour femelle?

Par le C. SAINT-ANGE.

N. B. Ceux qui veulent se procurer les six premiers livres de cette traduction déjà publiés, sont prévenus que depuis le décès de Valleyre aîné, on doit s'adresser à Cailleau, Imp.-Lib., rue Galande, et à Moutard, Imp.-Lib., rue des Mathurins.

LAÏS
CONSACRANT SON MIROIR A VÉNUS.

IMITATION D'AUSONE.

Épig. 44.

DE Laïs voilà le miroir:
Qu'il répète, ô Vénus! tes graces éternelles!
Le tems que la beauté ne sauroit émouvoir
    Emporta bientôt sur ses aîles
Les charmes que Laïs aimoit trop à revoir.
Indulgente Vénus! ôte-lui son miroir:
    Cette glace pure et fidelle,
Flatteuse hier encor pour Laïs encor belle,
Aujourd'hui lui feroit une injure cruelle,
Et peut-être demain feroit son désespoir.

Par le C. DROBECQ.

LA CONDITION ONÉREUSE.

1788.

A Chaque fois que l'argent lui manquoit,
Monrose, au financier Géronte,
Depuis long-tems, sans scrupule empruntoit:
Il étoit fils, dit-on, d'un Marquis ou d'un Comte.
Or empruntant toujours, jamais il ne rendoit.
Un soir enfin que maudissant la belle (1),
Triste et confus, notre jeune étourdi
De ce jeu trop funeste à sec étoit sorti,
Tout de nouveau, le besoin le rappelle
Près de son généreux ami.
Mais, lui dit le traitant, souriant à demi,
Votre dette déjà me paroît un peu forte;
Vous aviez dessein, je le croi,
De l'acquitter; à votre bonne foi
La mienne là-dessus volontiers s'en rapporte.
Terminons cependant. Voici tous vos billets;
Qu'ils ne troublent plus votre somme;
Je les brûle; acceptez en outre cette somme:
Elle est de cent louis complets,
Et je vous en fais don: mais j'y mets une clause:
Appréciez-la bien, et bien la retenez:
Plus de prêt de ma part. Plus de prêt, dit Monrose!
Ah! Monsieur, vous me ruinez.

Par le C. MUGNEROT.

(1) jeu défendu.

LE HÉROS ÉCONOME.

CONTE.

POURQUOI faut-il que l'humaine foiblesse,
Chez les mortels que nous nommons héros,
Souvent se montre, et par de tels défauts
Qu'en les voyant, on se dit : « Pauvre espèce !
« Livrons le monde et la gazette aux sots. »
Pourquoi de l'or l'avidité cupide
A-t-elle, hélas ! souillé plus d'un grand nom ;
Flétri, perdu Démosthènes, Bacon,
Et qui pis est, de sa rouille sordide,
Atteint Brutus et le premier Caton ?
La vanité me gâte Cicéron.
Annibal fourbe, Agésilas perfide,
Luxembourg fat, et Villars fanfaron,
C'est grand' pitié ! Catinat..... je ménage
Et ma pudeur, et les mânes d'un sage.
Sur Malborough je serai moins discret ;
Car son péché n'étoit pas un secret.
Dans l'Angleterre éprise de sa gloire,
Sur sa lésine on faisoit mainte histoire,
En affublant d'épigramme ou chanson
Ce grand rival de Mars et d'Harpagon.
Chez les guerriers, ce mélange est très-rare,
Et tout héros est plus voleur qu'avare.
Mais je finis, mon prologue est trop long.

Pour regagner sur la narration
Le tems perdu, courons de compagnie
Vîte en Hollande, aux États-généraux,
Où l'on reçoit en grand' cérémonie
Des alliés le support, le héros,
Ce Malborough qui repassant les flots,
S'en va revoir sa brillante patrie.
Le général à Windsor est mandé;
De ses emplois il est dépossédé,
Vu que soudain Milédi son épouse
Brusque et hautaine, imprudente et jalouse,
Près la Reine Anne a perdu sa faveur.
Sur une robe une aiguière versée,
Même la jatte avec dépit cassée,
Au cœur royal ont donné de l'humeur.
Tout va changer, la Hollande, l'Empire,
Baissent le ton, et la France respire.
La paix naîtra de ce grave incident,
Qui dans l'Europe est encore un mystère;
Mais Malborough, qui le sait cependant,
Fait son paquet, et maudit en partant
Anne et sa femme, et la jatte, et l'aiguière.
Ce grand méchef, ces débats féminins
Ferment pour lui le champ de la victoire.
Il se console à l'aspect de sa gloire,
Sur-tout de l'or qu'elle verse en ses mains.
Le Hollandois, moins par reconnoissance,
Que pour matter le vieux roi dit le Grand,
Va cette fois écorner sa finance.
Faire dépit à cette cour de France,

Est, comme on sait, pour messieurs d'Amsterdam,
Le seul plaisir qui vaille leur argent.
La fête s'ouvre, et le vainqueur s'avance;
Dieux! quel accueil, quelle munificence!
On lui prodigue, on étale à ses yeux
Cent raretés de l'un et l'autre monde :
Mais tout s'efface à l'éclat radieux
D'un diamant, le plus beau que Golconde,
Depuis long-tems aît vu sortir du sein
De son argile opulente et féconde.
Il est trop cher pour plus d'un souverain;
Il est sans prix, nul Juif ne l'évalue.
Déjà placé par une adroite main
Sur un chapeau qu'au sien l'on substitue,
Sous un panache, il brille au front du lord.
On applaudit sa noble contenance,
Son air, son geste, et l'on pouvoit encor,
Comme on va voir, louer sa prévoyance.
Vers un des siens, qui, du riche joyau,
Grands yeux ouverts, contemploit la merveille,
Milord s'approche; et tout bas à l'oreille :
Songe à r'avoir, dit-il, mon vieux chapeau.

Par *feu* CHAMFORT.

LE CHAT.

FABLE.

Un chat par la faim tourmenté,
Restant en embuscade et ne pouvant rien prendre,
Maudissoit du soleil la fatale clarté.
« O nuit, s'écrioit-il, dans ton obscurité,
« Les Rats ne sauroient se défendre :
« Combien je te préfère aux plus beaux jours d'été ! »

Notre chat avec vous a quelque ressemblance,
Messieurs les Jacobins ; vous me comprenez bien ;
Vous prolongiez la nuit pour mieux piller la France :
Mais voici le grand jour, vous ne prendrez plus rien.

Par la C. Pillet.

LE GRAND PROFESSEUR.

Oh ! Lycandre est vraiment un professeur unique !
Il nous parle si bien de vers, de poétique,
Qu'en sortant de l'entendre on ne peut désormais
Lire un seul des vers qu'il a faits.

Par le C. Lebrun.

LE CŒUR,

A CHLOÉ.

LE jour se lève : Amour m'inspire,
J'ai vu Chloé dans mon sommeil,
Je l'ai vue, et je prends ma lyre
Pour la chanter à mon réveil ;
D'un sentiment qui l'effarouche
Je veux lui vanter la douceur :
Je veux, Chloé, jusqu'à ton cœur
Porter un accent qui te touche.

Tes yeux, tes traits, ta voix sonore
De mes sens ont troublé la paix.
Prométhée, en formant Pandore,
Ne lui donna pas plus d'attraits :
Il sut, pour comble de prestige,
L'animer d'un feu créateur :
Heureux ! qui pourroit sur ton cœur
Opérer le même prodige !

Un cœur qui n'aime pas encore
Est une rose en son bouton :
Elle ne brille au sein de Flore
Qu'en s'échappant de sa prison :
Beauté ! ton règne ne commence
Que quand l'amour, heureux vainqueur,
Fait sortir ton timide cœur
Du sommeil de l'indifférence.

Le calme où languit ta jeunesse
Ne peut, Chloé, durer toujours :
Éveille-toi : qu'un peu d'ivresse
Marque l'emploi de tes beaux jours !
Dans ta paisible adolescence,
Tu ne connois pas le bonheur :
Mais à l'amour ouvre ton cœur,
Et tu perdras ton ignorance.

Par le C. LEFÈVRE.

LA FAMILLE LABORIEUSE.

1788.

Un vieil auteur pour compiler veilloit ;
De son côté sa fille travailloit.
L'un démontroit, par plus d'un bon ouvrage,
Que des défunts fort bien il se trouva :
L'autre à son tour par son œuvre prouva
Que les vivans lui plaisoient davantage.
Cette œuvre-là, sans approbation,
Sans prévenir la chambre syndicale,
Après neuf mois depuis l'impression
Parut au jour : ce fut un beau scandale.
O malheureuse ! ô maudit séducteur,
Crie en jurant notre compilateur !
La fille alors pleure et se désespère ;
Et lui répond : « l'exemple nous séduit ;
« Quand mon cher père enfante jour et nuit,
« Puis-je rester ma vie à ne rien faire ?

Par le C. F.

HERMANN et THUSNELDA

Après la défaite des légions romaines commandées par Varus.

ODE

Traduite de Klopstock.

Thusnelda.

Couvert de sang romain, de sueur, de poussière,
    Il revient des combats sanglans.
Jamais les traits d'Hermann ne furent si brillans;
    Et jamais si vive lumière
    Ne jaillit de ses yeux brûlans.

Viens, donne cette épée; elle est encor fumante:
    Varus a reçu le trépas.
Respire, et viens goûter le repos dans mes bras,
    Sur la bouche de ton amante,
    Loin du tonnerre des combats.

Hermann, repose-toi; que sur ton front j'essuie
    Ton sang et ta noble sueur.
Comme il brûle, ton front! de Rome heureux vainqueur,
    Non, jamais Thusnelda ravie
    Ne sentit pour toi cette ardeur;

Non, pas même le jour où, sous un chêne antique,
Hermann par l'amour emporté,
Fuyante, me saisit de son bras indompté :
J'observai son œil héroïque,
Et j'y vis l'immortalité.

C'est ton bien désormais. O Germains ! plus d'alarmes,
Germains dont Hermann est l'appui.
Honte au divin Auguste ! il s'abreuve aujourd'hui
D'un nectar mêlé de ses larmes ;
Hermann est plus divin que lui.

HERMANN.

Laisse-là mes cheveux. Vois, pâle et sans lumière,
Le père étendu devant nous.
César, s'il eût osé s'offrir à mon courroux,
Seroit ici dans la poussière,
Plus pâle et plus couvert de coups.

THUSNELDA.

Que tes cheveux, Hermann, en boucles menaçantes,
Ombragent ton front glorieux.
Ce corps n'est plus Sigmar ; ton père est dans les cieux ;
Sèche tes larmes impuissantes :
Tu le reverras chez les Dieux.

Par le C. CHÉNIER.

BILLET

A une jolie femme en lui envoyant une perdrix.

PLUS d'un amant à sa belle
Offre l'oiseau de Cypris,
Le pigeon, la tourterelle,
Ou bien ces moineaux chéris
Qu'à son amante fidelle
Catulle donnoit jadis,
Et qui servent de modèle
Aux amoureux bien épris.
A charmante Pastourelle,
Moi, j'adresse une perdrix,
A qui le chasseur a mis
Grain de plomb dans la cervelle :
En la mangeant avec elle,
J'en connoîtrai mieux le prix ;
Car si bien qu'on l'assaisonne,
Le meilleur mets ou ragoût,
Qu'avec plaisir on nous donne,
Mangé seul, a peu de goût,
Pour un malade sur-tout.
Mais près de gente personne,
Et lorsqu'une main mignonne,
Nous en présente un petit,
La chère est toujours fort bonne.
Ah! quel contre-tems maudit!

Hélas! voyez mon dépit:
Lorsque la faim me talonne,
Mon docteur, d'humeur gloutonne,
Qui vient d'entrer et qui lit
Ce billet que je griffonne;
Me tâtant le poulx, me dit:
Tout beau, Monsieur! je l'ordonne;
Restez sur votre appétit.

Par le C. G. J. C. CROIZETIÈRE.

INSCRIPTION

Placée sur la porte des CHARMETTES (1).

RÉDUIT par Jean-Jacque habité,
Tu me rappelles son génie,
Sa solitude, sa fierté,
Et ses malheurs, et sa folie.
A la gloire, à la vérité,
Il osa consacrer sa vie;
Il fut toujours persécuté
Ou par lui-même, ou par l'envie.

Par *feu* HÉRAULT SÉCHELLES.

---

(1) Rousseau a daté des Charmettes sa pièce intitulée : *L'allée de Sylvie*.

PROSCRIPTIONS

PROSCRIPTIONS

DE MARIUS ET DE SYLLA.

FRAGMENT d'une traduction libre et abrégée de la Pharsale.

Nec non, bella viri diversaque castra petentes, etc.
Pharsal. Lib. 2.

Sous des drapeaux divers les Romains entraînés
Disoient en gémissant : « Guerriers infortunés !
« Que n'avons-nous vécu loin de ce temps impie,
« Dans les jours moins affreux de Canne et de Trébie !
« Dieux, nous n'aspirons pas aux douceurs de la paix :
« Menez-nous aux combats, et non point aux forfaits.
« Que le Sarmate altier, et le Scythe et le Maure,
« Les peuples du Midi, du Nord et de l'Aurore
« S'élancent contre nous de leurs climats divers ;
« Accablez Rome enfin du poids de l'univers.
« Mais loin de nous l'horreur d'une guerre intestine !
« Ou, si du nom Romain vous jurez la ruine,
« Qu'une brulante pluie, en torrens enflammés,
« Tombe sur les deux camps à-la-fois consumés.
« Que Pompée et César, dont les vœux vous irritent,
« Expirent sous vos coups, avant qu'ils les méritent.

« Ah ! de tant de forfaits faut-il souiller nos mains,
« Pour qu'un d'eux ait le droit d'opprimer les humains?
« Pour s'affranchir des deux ce seroit trop peut-être !
La jeunesse, tremblante de servir sous un maître,
Exhaloit en ces mots ses stériles douleurs.
Mais les vieillards, déjà témoins de ces malheurs,
Maudissoient, en pleurant leur sort et leur patrie,
Le funeste présent d'une trop longue vie.
« Je les revois, dit l'un à ses fils éperdus,
« Ces jours de deuil, ces tems où le fier Marius,
« Ce vainqueur des Teutons, chassé de l'Italie,
« Cacha dans les marais sa tête ensevelie ;
« Et, bientôt découvert sous leurs impurs roseaux,
« De cet abri fangeux passa dans les cachots.
« D'avance il subissoit la peine de ses crimes.
« Né pour finir ses jours sur un tas de victimes,
« Dans Rome, que ses mains oseront embrasser,
« Le trépas qu'il attend semble le refuser.
« Un Cimbre en sa prison, pour l'immoler, s'avance :
« Il recule à l'aspect du héros sans défense ;
« Il fuit : il a cru voir, sous ces murs ténébreux,
« Des éclairs redoublés jettant un jour affreux ;
« Des esprits infernaux toute la troupe impure,
« Et Marius déjà dans sa grandeur future.
« Une voix l'a frappé : respecte Marius,
« Cimbre ; à ton bras obscur ses jours ne son pas dûs.
« Avant de pénétrer dans le royaume sombre,
« Il faut que d'autres morts y précèdent son ombre.
« Respecte Marius ; tes peuples égorgés,
« En lui laissant le jour, seront bien mieux vengés.

« Son sort change en effet. Affranchi de ses chaines,
« Il erre quelque tems sur des plages lointaines.
« Il parcourt la Lybie, et ces bords habités
« Par ces peuples sans frein, qu'il a jadis domptés.
« Il foule aux pieds Carthage et sa cendre immortelle,
« Et, comme elle abattu, se console avec elle.
« C'est-là qu'enfin les Dieux relèvent son destin.
« Le bruit de ses revers enflamme l'Africain ;
« Son grand nom, sa valeur, à vaincre accoutumée,
« D'esclaves, de brigands lui donnent une armée.
« Il ne veut que des cœurs dans les forfaits vieillis ;
« Et les plus criminels sont les mieux accueillis.
« Quel fut ce jour, marqué par tant de funérailles,
« Où Marius vainqueur entra dans nos murailles ?
« La mort voloit par-tout : l'un sur l'autre étendus,
« La noblesse et le peuple expirent confondus.
« Sur leurs têtes au loin le glaive se promène.
« Plus de respect pour l'âge : une foule inhumaine
« Égorge le vieillard qui descend au tombeau,
« Et l'enfant malheureux, couché dans son berceau.
« L'enfant! du jour à peine il voyoit la lumière ;
« Qu'a-t-il fait pour mourir en ouvrant la paupière ?
« Il vit ; c'en est assez : du soldat menaçant
« La fureur le rencontre, et l'immole en passant.
« Elle frappe au hazard, elle entasse les crimes,
« Dans le barbare effroi de manquer de victimes.
« De morts et de mourans les temples sont jonchés ;
« Sous des ruisseaux de sang les chemins sont cachés ;
« Et, grossi par leurs eaux, sur sa rive fumante,
« Le Tybre épouvanté roule une onde sanglante.

« Sur qui pleurer, au sein des publiques douleurs?
« Ah? recevez du moins nos regrets et nos pleurs,
« Proscrits, qu'a distingués une grande infortune;
« Licinius, traîné mourant dans la tribune;
« Bœbius, dont leurs bras de carnage enivrés,
« Partagèrent entre eux les membres déchirés;
« Toi sur-tout, qui prédis ces maux à l'Italie,
« O vieillard éloquent, dont la tête blanchie,
« Portée à Marius par tes vils assassins,
« Orna, sanglante encor, ses horribles festins.
« Rome a récompensé Marius qu'elle abhorre.
« Pour la septième fois il est Consul encore;
« Il meurt, ayant atteint dans ses jours agités
« Le comble des revers et des prospérités,
« Porté par les destins contraires et propices,
« Au faîte des grandeurs, du fond des précipices.
« Sylla vint venger Rome, et lui r'ouvrant le flanc,
« Épuisa sans pitié les restes de son sang.
« Victimes et bourreaux, tous étoient des coupables.
« C'est alors qu'ont paru ces odieuses tables
« Où l'airain criminel, des têtes des proscrits
« Offroit en traits de sang et les noms et le prix.
« A ce signal de mort, les haines personnelles
« Remplissent sans danger leurs vengeances cruelles;
« Et le soldat armé, qui se croit tout permis,
« Frappe, au nom de Sylla, ses propres ennemis.
« L'esclave, las du joug, assassine son maître;
« Le père ouvre le flanc du fils qu'il a fait naître;
« Le frère meurtrier vend le sang fraternel;
« Les fils, tout dégoûtans du meurtre paternel,

« Pour l'offrir à Sylla, dans leur fureur avide,
« Se disputent entre eux une tête livide.
« La barrierre est ouverte à tous les attentats.
« Les uns, dans le tombeau croyant fuir le trépas,
« Le retrouvent bientôt sous ces marbres funèbres,
« Dans l'air empoisonné de leurs mornes ténèbres.
« Les autres, se cachant dans des antres secrets,
« Vont servir de pature aux monstres des forêts.
« Quelques-uns, dans l'orgueil d'un désespoir extrême,
« Pour dérober leur mort, se poignardent eux-même;
« Mais leurs restes sanglans sont encore frappés
« Par des bras, furieux qu'ils leur soient échappés.
« Les vainqueurs, échauffés par leurs forfaits rapides,
« Volent sur mille morts à d'autres homicides;
« Femmes, enfans, vieillards sous leurs coups ont péri.
« Et le peuple tremblant voit, d'un œil attendri,
« Sur des piques, de sang et de pleurs arrosées,
« Des plus grands citoyens les têtes exposées;
« Et ne peut, quand sa main veut dresser leurs tombeaux,
« De leurs membres épars rassembler les lambeaux.
« A ce spectacle affreux, Sylla, fier, immobile,
« Du haut du Capitole, avec un front tranquille,
« Dans nos murs désolés envoyoit le trépas;
« Du geste et de la voix animoit ses soldats;
« Et hâtoit, sans pâlir des crimes qu'il consomme,
« Dans les derniers Romains, la ruine de Rome.
« C'est par tous ces forfaits que d'un lache Sénat,
« Il mérita le nom de père de l'État.
« Mais enfin, las du soin d'égorger ses victimes,
« Il abdiqua ce rang, payé par tant de crimes,

« Et dans Tibur, au sein d'un repos fastueux,
« Il mourut de la mort des hommes vertueux.
« Voilà ce qu'il faut craindre ; et les mêmes tempêtes,
« Dans ces nouveaux débats, vont fondre sur nos têtes.
« Que dis-je ? heureux encor, trop heureux, si nos pleurs
« Ne devoient point couler sur de plus grands malheurs !
« Mais il y va pour nous bien plus que de la vie.
« Marius, par Sylla chassé de sa patrie,
« Y voulut par le sang cimenter son retour ;
« Sylla, que Marius crut chasser à son tour,
« Voulut, en triomphant, des factions puissantes
« Eteindre pour jamais les fureurs renaissantes.
« Mais César et Pompée ont formé d'autres vœux.
« La grandeur de Sylla seroit trop peu pour eux ;
« Et, leur choc de nos loix détruisant l'équilibre,
« Quelque soit le vainqueur, l'univers n'est plus libre.
C'est ainsi que, frappé d'un triste souvenir,
Chacun dans le passé lit déjà l'avenir.

Par le C. LEGOUVÉ.

Un débiteur à son créancier.

CLÉON devoit un assez forte somme
A Dorilas qui presse en vain son homme ;
Tout débiteur à rendre est peu sujet.
Le créancier insiste, il murmure, il s'emporte.
Eh ! dit l'autre, pourquoi se fâcher de la sorte :
N'avez-vous donc pas mon billet ?

Par le C. GUICHARD.

CHANT DU NEUF THERMIDOR.

Musique de Lesueur.

LEVONS-nous: un Tribun perfide
De son orgueil foule nos droits;
Pour subir son joug homicide,
Avons-nous triomphé des rois?
Parlez, favoris de Bellonne?
Aux champs de Fleurus et d'Argone,
Pour lui lanciez-vous le trépas?
Et vous, enfans de Polymnie,
Pour consacrer sa tyrannie,
Chantiez-vous l'hymne des combats?

Réveillons-nous: de sa furie
Arrêtons le coupable essor:
Entre un rebelle et la patrie,
Pouvons-nous balancer encor?
Réveillons-nous: etc. *en chœur.*

Comme au tronc d'un chêne robuste,
Enlaçant ses bras tortueux,
S'élève en rampant un arbuste
Qui l'enveloppe de ses nœuds;
Ce lâche et ténébreux reptile,
Attachant son orgueil servile

Au chêne de la Liberté,
Surmonte ses rameaux sublimes,
Et du luxe affreux de nos villes
Menace leur fécondité.

Réveillons-nous: etc.

Quel monstre avec plus d'artifice
Cacha ses obliques projets?
O nuit! de ses fureurs complice,
Que tu révèles de forfaits!
Fille puissante des ténèbres,
La terreur, à ses cris funèbres
Mêle les accens de l'airain;
Et dictant ses décrets sinistres,
Elle déchaine ses ministres
Contre le peuple souverain.

Réveillons-nous: etc.

Pour des crimes imaginaires,
Ainsi la hache de Thémis
Frappa la vieillesse des pères
Sur les corps épars de leurs fils;
Ainsi l'épouse infortunée,
Avec le fruit de l'hyménée,
Périt en pleurant son époux;
Et de sa dépouille opulente
Grossit la fortune sanglante
D'un tyran avare et jaloux.

Réveillons-nous: etc.

Accourez, ombres éplorées,
Triomphez de ses attentats,
Et de vos mains désespérées
Signez l'arrêt de son trépas :
Frappez sur ses lâches complices;
Dans l'image de vos supplices,
Qu'il trouve des tourmens nouveaux :
Némésis, pour punir ses crimes,
Le traîne au char de ses victimes,
Et vous rappelle des tombeaux.

Réveillons-nous : etc.

C'en est fait! d'un Tribun farouche,
Le glaive a puni la fureur :
La liberté fut dans sa bouche,
Le despotisme dans son cœur.
Des loix, ô suprême puissance!
Il croyoit asservir la France :
De ses complots quel est le fruit?
Ils viennent à peine de naître ;
L'aurore les voit disparoître
Avec les ombres de la nuit.

Triomphe, humanité chérie!
Dans nos murs ramène la paix,
Et que l'autel de la Patrie
Soit raffermi par tes bienfaits!

Par le C. Th. Désorgues.

LE RÉVEIL.

Songe charmant, songe trompeur!
Eloigne-toi de ma pensée;
Pourquoi dans mon ame abusée
Verser la joie et le bonheur?
Sophie, hélas! est infidelle,
Et tu m'offres encor ses traits!
Ignores-tu que désormais
Je ne dois plus m'occuper d'elle.
Lorsque ses yeux cherchoient les miens,
Lorsque sur sa bouche timide,
Pour cueillir un baiser perfide,
J'enlaçois mes bras dans les siens,
J'aurois voulu que son image
Fût toujours présente à mes sens;
De mes sens eût toujours l'hommage:
Mais aujourd'hui que mes sermens,
Et mon amour et mes tourmens
N'ont pu fixer son goût volage,
Epargne-moi son souvenir,
Ne m'énivre point de ses charmes;
Pour elle je n'ai plus de larmes;
De mon cœur je veux la bannir.
D'une illusion trop aimable
M'environner, c'est me punir,
Et Sophie est seule coupable!

Par le C. VIGÉE.

L'ÉLOGE DU MARAIS.

COUPLETS POUR UNE FÊTE.

1780.

Air de Calpigy.

CHAULIEU, les filles de mémoire
T'ont vu souvent chanter et boire
Au milieu du sacré vallon;
Sois à jamais mon Apollon:
Inspire-moi; que ton exemple,
Rappellant les soupers du Temple,
Nous rende ces plaisirs si vrais,
Que tu fis goûter au Marais.

De tous les soupers d'importance,
On a banni chansons et danse;
Aussi c'est à qui bâillera
En dissertant sur l'Opéra.
Ou, si ces Messieurs font orgie,
Là quelqu'ignorante Aspasie
Boit sans gaîté, rit par accès:
J'aime mieux souper au Marais.

Mais au faubourg de l'opulence
Je pardonne son élégance,
Et ses grands airs et son ennui,
Quand je m'amuse loin de lui.

Je permets qu'on y magnétise,
Qu'on politique et moralise,
Qu'on fasse et lise des pamphlets,
Pourvu que je chante au Marais.

Oui, Mesdames, sans vous déplaire,
C'est de Ninon l'anniversaire
Que nous célébrons dans ce jour,
En fêtant l'amitié, l'amour.
Ninon fut bienfaisante et belle;
Tous les cœurs voloient autour d'elle;
Par ses faveurs, par ses succès,
Elle illustra notre Marais.

Que Ninon soit votre patrone;
Elle fut si douce, si bonne!
Son cœur, des cœurs le plus humain,
Aimoit tendrement son prochain.
Jamais son ame charitable
Ne permit qu'un mortel aimable
En la quittant eût des regrets:
C'est la patrone du Marais.

Je sais que moins compatissantes
Vous n'êtes pas si complaisantes;
Vous ne comptez pas jusqu'à deux;
Un seul avec vous est heureux.
Mais vous sentez qu'une patrone
N'a pu mériter la couronne
Sans être fervente à l'excès;
Quel modèle pour le Marais!

Par le C. ANSON.

A UNE AMIE.

Vous à qui l'amitié m'attacha dès long-tems,
Du hameau vous fuyez l'asile,
Pour chercher aux jours du printems,
Le luxe pompeux de la ville,
Dont le bruit ne vaut pas le doux calme des champs.
Quel caprice vous en exile?
J'y consens, oubliez ces bois
Dont avec moi souvent vous cherchiez l'ombre obscure;
Oubliez ces oiseaux dont vous aimiez la voix,
Et cette onde qui tant de fois
Vous enchanta par son murmure;
Quittez tout ce qu'enfin vous offroit la nature.
Mais pouvez-vous aussi quitter nos entretiens?
Vous abandonnez tout, tout, jusqu'à votre amie!
Je le sais trop: une ame à l'amour asservie
Ne trouve en d'autres nœuds que de foibles liens.
Des biens que le sort nous dispense,
Loin de l'objet aimé nous ne jouïssons pas;
Nous n'attachons de prix qu'à sa présence,
Nous ne vivons que dans ses bras.
Dès long-tems comme vous je l'éprouve moi-même,
Mais m'inspirant du moins un nouvel intérêt,
Votre aspect a calmé mon désespoir extrême;
Dans le charme heureux du secret,
Je pouvois vous dire que j'aime.

Ah ! pourquoi donc m'abandonner
Au sombre ennui qui me dévore ?
Je saurois vous le pardonner,
Si c'étoit pour l'époux que votre cœur adore.
Mais pour nos droits vainement disputés,
Dans nos camps il combat encore,
Et ne doit reparoître à vos yeux enchantés
Qu'au jour où confondant leur fière politique,
Nous aurons contraint les Césars
A plier leur orgueil antique,
Devant nos nouveaux étendarts,
Et fait, par nos soldats, flotter sur leurs remparts
Le drapeau de la République.
Ah ! de quelque plaisir jusqu'à ce jour si doux,
Espérez-vous la jouïssance ?
Paris, pour votre cœur, trompe-t-il son absence ?
A Paris, votre amant est-il plus près de vous ?
Fuyez, fuyez ses murs : d'autres soins affranchie,
Revenez de nos champs habiter le séjour.
De ce tems perdu pour l'amour
Que l'amitié soit enrichie.
Revenez : Pétrarque à la main,
Nous pourrons, quelquefois encore,
Sous l'ombre, et dans la paix du bois le plus prochain,
Lire ensemble les vers qu'il soupira pour Laure :
D'un amour malheureux ce récit enchanteur
Trompera les chagrins et du mien, et du vôtre ;
En nous redisant l'une à l'autre
L'histoire de ce tendre auteur,
Nous croirons entendre la nôtre ;

Et si son aimable douleur
Loin de les dissiper entretient nos allarmes,
Nous aurons au moins un bonheur,
Celui de confondre nos larmes.

Par la C. Dufrenoy.

LE FAT PUNI.

Lindor, jeune provincial,
Ayant ce ton simple et timide,
Qui sied bien, qui réussit mal,
Prit à Paris Damis pour guide.
De ses graces celui-ci fier,
Arrivé chez une élégante,
Dit : « L'ami que je vous présente
« N'est pas si sot qu'il en a l'air. »
Lors Lindor, dont la contenance
Marquoit l'intéressant émoi,
Répondit : « De Damis à moi,
« Madame, c'est la différence. »

Par le C. M.

LA DOULEUR CONJUGALE.

O regrets superflus ! ô perte irréparable !
- Qu'est-ce, Monsieur Dumont ? que vient-il d'arriver ?
— Madame.... ah ! je n'ose achever....
— Elle est morte !... — Hélas ! oui. — C'est bien dé-
sagréable.

Par le C. Marandon.

COUPLETS

A la C. CHATELAIN, de Sarguemines, qui a pris l'intérêt le plus vif au sort d'un persécuté.

Air du pauvre Jacques.

INFORTUNÉ, souvent auprès de vous,
J'allois oublier ma misère,
Et quand du sort j'éprouvois le courroux,
J'y trouvois une tendre mère.

Contre mes jours la haine des méchans
Avoit armé la calomnie :
Mais, près de vous, je bravois ses serpens,
Et mon sort leur faisoit envie.
Infortuné, etc.

De l'amitié les soins consolateurs
Avoient doublé mon énergie ;
Si mon destin vous a coûté des pleurs,
Ces pleurs m'ont fait chérir la vie.

Infortuné, souvent auprès de vous,
J'allois oublier ma misère ;
Et quand du sort j'éprouvois le courroux,
J'y trouvois une tendre mère.

Par le C. GILBERT DUCLOS.

AUX RÉDACTEURS D'UN JOURNAL.

Amis, émules et rivaux,
Vous avez de Plutus assiégé le portique;
N'aguère on vous voyoit, sous les mêmes drapeaux,
Combattre pour la République;
Et vous voilà tous deux rédacteurs de journaux!
J'ai peine à concevoir cette métamorphose.
Quoi! vous osez prétendre au lourd, au froid bon sens;
Vous redoublez d'efforts; et vos doigts complaisans
Tracent tous les deux jours quatre pages de prose.
Vous bravez les poignards des tribuns et des rois.
Echappés par miracle aux horreurs de la guerre,
Vous combattez encore; et, d'un indigne poids
Vous voulez concourir à délivrer la terre.
Non : l'amour de la gloire et de la liberté
N'exigent pas de vous tant de témérité.
D'ailleurs la politique est sœur de la sagesse:
En discutant les loix, redoutez les écarts.
Les talens peuvent bien seconder la jeunesse;
Mais l'art de gouverner n'appartient qu'aux vieillards.
Quand même le savoir, à vos destins propice,
Affermiroit vos pas aux bords du précipice,
Vous seriez encor loin du terme de vos vœux.
Il est d'autres écueils, hélas! bien dangereux.
A votre âge un enfant règle nos destinées :
En dépit de Minerve, il reçoit nos sermens,

Prolonge nos loisirs, abrège nos journées,
Et convertit pour nous les travaux en tourmens.
Aussi vous lisez peu nos graves publicistes.
Je vous ai vus quitter Tacite le penseur
Pour les vers de Chaulieu, pour le traité du cœur;
Et vous êtes amans bien plus que journalistes.
Lorsqu'à votre bureau j'arrive le matin,
Pourvu de vingt récits que le public ignore:
« Vous cherchez nos auteurs, me dit un vieux Frontin;
« L'un d'eux est chez Clotilde, et l'autre chez Aglaure. »
Moins surpris qu'indigné d'un contre-tems fatal,
Quand je reviens le soir au sein du même asile,
Le portier, toujours seul, m'apprend d'un air tranquille
Que les Rédacteurs sont au bal.
Ah! si des avis salutaires
Avoient sur vous quelque pouvoir,
Vos destins, plus obscurs, en seroient plus prospères:
Fuyant avec dédain des honneurs éphémères,
Sur d'utiles travaux fondant tout votre espoir,
L'un de vous rentreroit gaîment dans son comptoir;
L'autre iroit, sans rougir, ensemencer ses terres.

Par le C. Joseph DESPAZE.

LA VERTU DU DRAME.

Du pathétique et sombre Vole-à-terre
Je viens de voir un drame larmoyant;
C'est une pièce, et je ne puis m'en taire,
Où j'ai bien pleuré... mon argent.

ENTREVUE

DE CÉSAR ET DE CLÉOPATRE.

DESCRIPTION DE LEURS FESTINS.

Pharsale, Chant X.

Seule et sans ornemens, Cléopatre s'avance,
Belle de sa tristesse et de sa négligence;
Dans un désordre heureux qui sied à la douleur,
Conservant la fierté du rang et du malheur,
Elle baisse les yeux, sans répandre de larmes,
Et sa voix et sa plainte ajoutent à ses charmes.
« La fille des Lagus, l'héritière des rois,
« Dit-elle, et si César reconnoît tous mes droits,
« Une reine à ses pieds vient demander justice.
« César à nos climats est un astre propice:
« Qu'il console mes jours d'un long deuil obscurcis.
« Mon trône est usurpé, mes biens sont envahis.
« De Ptolomée en vain la volonté dernière
« M'appelle au trône, au lit d'un époux et d'un frère:
« Mon frère, mon époux lui-même est asservi,
« Et tyran de son roi, Photin m'a tout ravi.
« Ce prince enfant redoute un maître qu'il se donne,
« Et son ame est esclave ainsi que sa couronne.
« Qu'il soit libre: au devoir prompt à se conformer,
« Il aimera bientôt celle qu'il doit aimer.

« Mes mains de son empire affermiront les rênes,
« Et l'on a vu l'Egypte obéir à des reines.
« Délivrez-la, Seigneur, d'un monstre ensanglanté,
« Enorgueilli du crime et de l'impunité.
« Fière d'avoir signé le trépas de Pompée,
« A tramer des forfaits sa main est occupée.
« Que n'osera-t-il pas après son attentat?
« Que les dieux, protégeant César et cet état,
« Détournent les horreurs que ma crainte présage!
« Pour le monde et pour vous ce fut assez d'outrage,
« Lorsque des nations décidant le destin,
« La tête d'un héros fut le don de Photin.
Peut-être sa prière eût eu moins de puissance;
Mais sa beauté plaidoit mieux que son éloquence.
Ses yeux parloient pour elle, et leur pouvoir charmant
D'un juge subjugé fit bientôt un amant.
Cléopatre, étalant l'orgueil de sa conquête,
Fit dresser l'appareil d'une superbe fête,
Prodigua les trésors entassés par ses mains,
Et son luxe étonna le luxe des Romains.
A ces pompeux banquets l'enceinte préparée,
Pour les fêtes des dieux paroissoit décorée.
Leurs temples sont moins beaux que ce vaste pourpris;
Par-tout un or épais en couvre les lambris;
On y voit resplendir l'opulence africaine;
L'émeraude briller sur les portes d'ébène;
Et le marbre, et l'ivoire épars abondamment,
Y servir de matière et non pas d'ornement.
On marche sur l'onyx, et l'œil surpris admire
Des colonnes de marbre, et des murs de porphire,

Et les vases de jaspe, et les lits somptueux,
Mollement recouverts de tissus précieux,
Et la pourpre qu'aux rois Tyr donne pour parure,
Empruntant son éclat d'une triple teinture,
Où l'art en dessinant les nuances des fleurs,
A des sucs tyriens relevé les couleurs.
Autour, un peuple esclave en troupes se partage,
Différent et d'habit, et de couleur, et d'âge :
Les uns, aux cheveux blonds, et César étonné
Sur les rives du Rhin croit être retourné ;
D'autres, le teint noirci du soleil de Nubie,
Leur chevelure épaisse en boucles se replie.
Là, ces rebuts du monde et de l'humanité
Que le glaive priva de la virilité ;
Plus loin, une jeunesse en sa fleur profanée,
A de honteux plaisirs en naissant destinée.
Ptolomée et sa sœur ont pris place tous deux ;
Et plus grand que les rois, César s'assied entr'eux,
Arbitre de la paix, juge unique et suprême.
Mais le cœur d'un époux, avec son diadème,
De Cléopâtre alors ne borne plus les vœux :
Elle s'est tout promis du pouvoir de ses yeux.
D'un luxe sans pudeur la criminelle adresse,
Des plus rians atours la pompe enchanteresse
Relèvent ses attraits : l'art et la volupté
Jamais plus savamment n'ont paré la beauté.
Les perles, de ces mers éclatantes richesses,
R'attachent ses cheveux, en couronnent les tresses.
D'un voile de Sidon le tissu séducteur
Laisse voir de son sein la forme et la blancheur.

En séparant les fils, une main complaisante
Eclaircit à dessein la trame transparente :
L'amour même inventa ce voile ingénieux ;
Il ajoute au desir, sans rien ôter aux yeux.
Près d'elle du plaisir tout respire l'ivresse,
Et sa gaîté folâtre inspire l'allégresse.

Là, dans des vases d'or on entasse à grands frais,
Les tributs des deux mers, des airs et des forêts,
Tout ce que le travail prodigue à la richesse,
Tout ce qui peut des sens caresser la mollesse,
Ces mets rares, exquis, que l'avarice au loin
Va chercher pour le faste, et non pour le besoin.
Le Nil, dans le cristal, voit épancher ses ondes;
Et l'agathe reçoit dans des coupes profondes
Le vin que Méroé, sur ses côteaux brûlans,
Vieillit sous le soleil, sans le secours des ans.
Les roses, de l'Egypte éternelles délices,
Exhalant les odeurs de leurs brillans calices,
Ornent des conviés le front voluptueux :
Le nard et le cinname embaument leurs cheveux,
De ces parfums si purs, nés aux rives prochaines,
Et non tels qu'apportés des régions lointaines,
Ils viennent jusqu'à nous, quand des cieux différens
En ont évaporé les esprits odorans.

Par le C. LA HARPE.

STANCES MORALES
A MON FILS,
Faites pendant ma détention à la Conciergerie (1).

Le jour que, du sein de ta mère,
Tu sortis, ô mon cher enfant!
Tes cris annonçoient que ton père
Dans les prisons étoit souffrant.
Pour ma tendresse paternelle
Ce jour pouvoit être si beau!....
Mais non, l'infortune cruelle
Avoit préparé ton berceau.
Depuis cinq mois, dans ma tristesse,
Je me soulageois tous les jours,
En espérant, avec ivresse,
Cueillir le fruit de mes amours.
Ce bonheur fut une chimère;
Aussi mon absence et tes pleurs
Aggravèrent-ils de ta mère,
O mon fils! les vives douleurs.
Te nourrir étoit son envie;
Mais vainement elle en brûloit;
Elle dut, pour sauver ta vie,
Hélas! te priver de son lait.

(1) L'auteur a été détenu successivement dans quatre prisons, conduit deux fois garoté, à pied, au tribunal de *Robespierre*, à la place de *Volland*.

Heureusement une parente
S'offrit à te donner son sein ;
Et tes jours, chers à cette tante,
S'éloignèrent de leur déclin.
De combien de reconnoissance
Pour elle je suis pénétré !
Que déjà la tienne commence
En lui souriant à son gré.
Avant de connoître ton père,
Si tu le perds, ô mon cher fils !
Ne pleure point avec ta mère ;
Mais retiens un jour ces avis :
« Aux intérêts de la Patrie
« Tu dois sacrifier les tiens ;
« Ne crains point de perdre la vie,
« Pour sauver tes concitoyens.
« Dans la région helvétique,
« Tell ne fut vainqueur de Guesler,
« Qu'en bravant, pour la République,
« Les poignards, la flamme et le fer.
« De la vertu républicaine
« Pour t'élever à la hauteur,
« Que jamais l'implacable haine,
« O mon fils ! n'entre dans ton cœur.
« Aux infortunés sois utile ;
« Cède à ton cœur officieux ;
« Que ta maison soit leur asile,
« Tu seras le rival des Dieux.

Par le C. VALANT.

LES INSPIRATIONS DE LA GRACE.

FABLE OU CONTE.

1770.

Un prélat timoré, tel qu'on n'en voit plus guère,
Dont la pieuse anxiété
Soupçonne ou voit par-tout l'iniquité,
Chrétien fervent, mais trop sévère,
Qui croit, en faisant bien, ne pas assez bien faire,
Avoit à conférer certaine dignité,
Et sur le choix d'un titulaire,
De scrupules dévots il étoit tourmenté.
Celui qu'au bénéfice en secret il désigne,
Par ses vertus en étoit digne :
Mais le pauvre homme ! il avoit contre lui
Un tort grave. — Lequel ? — L'iniquité d'autrui.
Sa sœur, abbesse un peu galante,
D'un jeune amant avoit fait choix ;
Et l'on eut, par malheur, juste au bout de neuf mois,
De ce furtif amour, une preuve parlante.
Tencin (1), sans y penser, jadis en fit autant,
Et cette inadvertence a produit un savant.

(1) Madame *Tencin*, ex-Religieuse, mère de d'Alembert.

Vous concevez, sans qu'on le dise,
Qu'à ce degré de parenté,
Tout est commun, vice et sottise.
Tort de la sœur au frère est imputé :
Ainsi le veut l'esprit du monde et de l'église.
Bonnes gens ! vous n'aviez pas lu
Le bel écrit, de nos jours apparu,
Qui prouve qu'en morale on n'est point solidaire :
Chacun pêche pour soi ; la honte des délits
Est pour ceux qui les ont commis.
Cette doctrine alors n'étoit pas révélée.
Notre béat sent sa tête troublée ;
Il craint qu'un mauvais choix n'entache ses vertus :
La grace y pourvoira ; c'est là qu'il se confie.
Il fait chanter un *veni spiritus*,
Veille, jeûne et se mortifie,
Promet à Dieu de nuire à la philosophie.
Ce vœu lui réussit. La Grace l'inspirant,
Le saint illuminé préfère,
Non plus l'oncle susdit de l'anonyme enfant,
Mais bien celui qu'amour en a rendu le père.

A la place de ce Prélat,
Un mari juge et débonnaire,
Même avec sa grace d'état,
Auroit eu, selon moi, de la peine à mieux faire.

Par *feu* CHABANON (1).

---

(1) Cet auteur a laissé deux livres de fables manuscrites qui seront publiées incessamment par l'homme de lettres auquel il a légué ses papiers littéraires.

HYMNE A LA LUNE (1).

ASTRE charmant, ami des belles,
Tu sembles fait pour les plaisirs ;
Et dans le cœur des plus cruelles,
Tu viens éveiller les desirs.
Tu sers de voile à la décence
Et de fard à la volupté ;
Tu fais soupirer l'innocence,
Tu sais attendrir la beauté.

Phébé fuit un amant habile,
Et laisse échapper un soupir :
Le chemin est si difficile,
Quand la beauté fuit le plaisir !
Vers la nuit, Phébé, moins sévère,
Reçut et fit un tendre aveu ;
La Déesse devint Bergère,
Et le Berger devint un Dieu.

Sur la bouche de sa maîtresse,
Alors il expiroit d'amour,
Et par lui renaissoit sans cesse
A l'abri des rayons du jour :

(1) Cet hymne a été mis en musique avec accompagnement de forté-piano, par le citoyen *B. Viguerie*, et se trouve chez lui, rue Grange-Batelière, nº 30, ainsi que beaucoup d'autres Romances de sa composition.

Ah ! dit-il, cédez à l'ivresse
Qui naît d'un amoureux desir ;
Laissez les jours à la sagesse,
Mais donnez les nuits au plaisir.

Fuis, cher Amant, voici l'Aurore. . . .
Paix, dit l'Amour ! prends mon bandeau ;
D'un rève heureux, l'heureux phosphore
Vient de rallumer mon flambeau.
O sommeil ! tes brillans mensonges
Sont les hochets du tendre Amour ;
Ses plaisirs sont à ceux des songes,
Comme à Phébé les feux du jour.

Par le C. CHARLES POUGENS.

LA DISTINCTION.

Qu'on ne me parle plus de flammes ;
Qu'on ne me parle plus d'amour :
C'en est fait ! je renonce aux femmes,
Et jure de les fuir toujours.
— C'est fort bien vu, mon cher Valère !
En ce cas, de certain tendron
Qui rode là dans ta maison,
Je vais me charger pour te plaire.
— Te charger ? — Oui, tu t'en défais ;
Ton serment.... — Cela me regarde.
— Mais elle est femme, et tu disois....
— Point ! elle est fille, et je la garde.

Par le C. DETHEIL.

LA CONQUÊTE DE LA HOLLANDE,

PAR L'ARMÉE DU GÉNÉRAL PICHEGRU.

EPITRE A BOILEAU,

Par un Poëte requis pour composer des Pièces patriotiques.

Toi! « qui mal-à-propos, engagé dans Arnheim,
» Ne sus pour en sortir, de porte qu'Hildeseim, »
Boileau! que dirois-tu, si, nouveau Pythagore,
De ton ancien métier, te souvenant encore,
Apportant parmi nous ta réputation,
Tu pouvois être mis en réquisition?
Par quel coup de ton art, revoyant ces contrées,
Que du joug espagnol Guillaume a délivrées,
Pourrois-tu sans pâlir les aborder encor,
Et chanter un soldat plus valeureux qu'Hector,
Qui court depuis six mois, de merveille en merveille,
Et dont le nom rebelle épouvante l'oreille?
Mais un obstacle à vaincre est un attrait de plus
Pour quiconque au Parnasse est au rang des élus.
C'est ainsi qu'autrefois, des vapeurs du Permesse,
Enyvrant le Monarque, au sortir de sa messe,
Tu trouvas, non sans rire, un vers Alexandrin,
Qui disoit que Louis ne passa point le Rhin.
Je crois déjà te voir le long des Tuileries,
Admirant quel pouvoir brisa les armoiries,
Honteux d'avoir parlé le langage des Cours,
Transmettre aux Nations, dans tes mâles discours,

D'un Peuple triomphant les mœurs régénérées ;
Et de la Seine au Var les vertus honorées.
Je ne te cache point qu'un docteur scrupuleux,
Chassé de son pays par un maître orgueilleux,
Pourra te reprocher, avec quelqu'amertume,
Les éloges menteurs dont tu souillas ta plume.
Des vers au Mont Adulle on peut-être blessé ;
L'homme de goût t'excuse, et le siècle passé,
Fameux par tes leçons, dont il se glorifie,
Mit des bâillons sans nombre à la Philosophie.
Sur le Tybre asservi, le second des Césars,
Pour adoucir les mœurs récompensa les arts ;
Horace, après Virgile, aida sa politique :
Il est tems que les Arts servent la République.
Puisse, en te relisant, le Génie excité,
De toute leur splendeur ceindre la Liberté !

Par le C. XIMENEZ.

CHANSON.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

SI je mène joyeuse vie,
Chers amis, savez-vous pourquoi ?
Les drogues de la pharmacie,
N'ont jamais pénétré chez moi.
J'aime, en dépit du sort contraire,
Et le beau sexe et le bon vin.
J'ai Bacchus pour apothicaire,
Et j'ai Vénus pour médecin.

DEO OPTIMO, MAXIMO.

AU DIEU TOUT PUISSANT, INFINIMENT BON.

TRADUCTION

De la PRIÈRE UNIVERSELLE de POPE (1).

PÈRE de tout, ô toi qu'en tout tems, en tout lieu,
Ont adoré les saints, les barbares, les sages!
Sous mille noms divers, objet de leurs hommages!
Jéhovah, Jupiter ou Dieu!

Être caché, source de l'Être,
Impénétrable Majesté!
A ma foible raison toi qui n'as fait connoître
Que sa foiblesse et ta bonté!

Tu m'as donné du moins, dans cette nuit obscure,
De voir le bien, le mal, la défense et la loi:
Tandis que tes décrets enchaînent la nature,
Tu m'as fait libre comme toi.

Que mon cœur, dans lui-même et dans sa propre estime,
Trouvant un juge austère et jamais corrompu,
Redoute moins l'enfer qu'il n'abhorre le crime;
Desire moins le Ciel qu'il n'aime la vertu.

(1) Cette pièce a été aussi traduite par *Lefranc de Pompignan*.

Loin de moi cette erreur impie
Qui méconnoît tes dons, qui tremble d'en jouir!
Goûter, chérir les biens dont tu sèmes la vie,
C'est payer tes présens, te plaire et t'obéir.

Mais je ne croirai point que ta munificence
A ce globe où je rampe ait borné ses effets;
Qu'errant autour de moi dans l'étendue immense,
Mille mondes en vain appellent tes bienfaits.

Que jamais mon orgueil, usurpant ton tonnerre,
Ne s'arroge le droit d'en diriger les coups;
De lancer l'anathème et de juger la terre,
Interprète ignorant de ton secret courroux.

Si je marche dans la justice,
Jusqu'au terme affermis mes pas;
Si mon cœur s'égara dans les sentiers du vice,
Montre-moi le chemin que je ne connois pas.

Quelques biens qu'à tes vœux refuse ta sagesse,
Ou que verse sur moi ta libéralité,
Du murmure insolent préserve ma foiblesse,
Et défends ma raison contre la vanité.

Si tu m'as vu sensible aux malheurs de mes frères,
Prêter à leurs défauts un voile officieux,
Adoucis à ton tour tes jugemens sévères;
Sois indulgent pour moi, si je le fus pour eux.

Je connois mon néant ; mais je suis ton ouvrage.
Quelque soit aujourd'hui mon sort,
Sois mon appui, mon guide, et soutiens mon courage,
Ou dans la vie ou dans la mort.

Donne-moi le nécessaire,
La subsistance et la paix :
Si de tant d'autres biens quelqu'un m'est salutaire,
Tu le sais, tu peux tout : j'adore et je me tais.

Ton temple est l'immensité même :
Tes autels sont le Ciel, et la Terre et les Mers.
Chœur des êtres ! chantez votre maître suprême !
Éclate, hymne éternel, ordre de l'univers !

Par *feu* TURGOT.

LE SATYRIQUE ACCOMMODANT.

POURQUOI, me dit Iris, cette misanthropie ?
Pourquoi, contre le genre-humain
Sans cesse exhaler le venin
Qu'a distillé votre mélancolie ?
Les hommes ne sont point dignes de ce courroux ;
Non, ce sont d'agréables fous,
Et dont à notre gré nous manions les ames :
Ils font tout ce qui plaît aux Dames.
— Vous le voulez : je les oublirai tous.
Soit, Iris ! je consens pour bien vivre avec vous,
A ne parler mal que des femmes.

LA DÉCLARATION.

DIS-MOI ce que j'éprouve en approchant de toi ?
Dis-moi quel est le trouble où ton aspect me jette ?
Je tremble, je rougis, je sens un doux effroi,
Je voudrois te parler, et ma langue est muette.

A peine de ta bouche un mot est échappé,
Pour te répondre, hélas ! en vain je me tourmente ;
D'un invisible trait je demeure frappé ;
Sur mes lèvres soudain flotte mon ame errante.

Assis à tes côtés, je n'ai plus de maintien ;
Je cherche ton regard, le rencontre et l'évite.
Que mon pied par hasard se place auprès du tien ;
Un feu secret me brûle, et tout mon corps palpite.

Loin de toi, c'est à toi que je pense toujours.
C'est ton nom qu'en tous lieux je me plais à redire ;
Ton nom, dans la longueur et des nuits et des jours,
Qu'à toute heure j'écris, que par-tout je crois lire.

Agité par la crainte ou bercé par l'espoir,
Tour-à-tour je déteste et j'adore tes charmes.
En jurant de te fuir, j'aspire à te revoir ;
Je te revois, mes yeux se remplissent de larmes.

C'en est trop ! si ton cœur reste fermé pour moi,
Sous le poids de mes maux il faut que je succombe :
J'en mourrai ! j'y consens : je n'exige de toi
Que de venir rêver un instant sur ma tombe.

Par le C. VIGÉE.

LE BAISER.

Sur le gazon, dans la prairie,
Lycas, au déclin d'un beau jour,
Demandoit à sa douce amie
Le salaire de son amour.
Elle se taît: c'est faire entendre
Que son ami peut tout oser.
Lycas aimoit d'amour bien tendre,
Il se contenta d'un baiser.

O volupté! bonheur suprême!
Combien leurs cœurs furent émus!
Baiser vaut mieux, lorsque l'on aime,
Que tout, lorsque l'on n'aime plus.
Couple charmant! dans ton délire,
Garde-toi bien de tout oser.
Ce doux moment doit te suffire;
On est heureux par un baiser.

Mais plein du feu qui le dévore,
Lycas, heureux et non content,
Se plaint, demande et veut encore....
Hélas! nous en ferions autant.
De Cloris l'œil humide et tendre
Lui dit qu'il peut encore oser:
Mais cette fois ce qu'il sut prendre,
Ne se nomme pas un baiser.

Depuis ce jour, j'entends la belle
Dire par-tout avec douleur,
Que son Lycas est infidèle,
Qu'il l'abandonne à son malheur.
Je plains l'ennui qui te dévore :
Mais, hélas ! pourquoi tout oser ?
Ton Lycas t'aimeroit encore,
S'il n'avoit reçu qu'un baiser.

Et vous, si, près d'une maîtresse,
Vous sentez croître le desir,
Ah ! prolongez sa douce ivresse ;
Sachez qu'attendre, c'est jouir.
Malgré le feu qui vous dévore,
Gardez-vous bien de tout oser.
Vous aimerez demain encore,
Si vous n'obtenez qu'un baiser.

Par le C. HOFFMAN.

ÉPIGRAMME.

QUELLE perte j'ai fait en perdant les chanoines,
Disoit un gros marchand de vin !
Je perds encor bien plus, reprit une Catin,
Puisqu'on va marier les Prêtres et les Moines.

Par le C. LEBLONG.

COMPLAINTE DE MARIE STUART (1).

EN VAIN mon cœur gémit toujours :
Ces murs m'ont renvoyé ma plainte ;
Mon mal redouble en cette enceinte,
Quand je pense à mes premiers jours.
D'être libres goûtant les charmes,
Les oiseaux volent dans les airs ;
Je les vois, je sens plus mes fers,
Et mes yeux se couvrent de larmes.

Mais du sort bravant la rigueur,
Mon revers n'a rien qui m'étonne ;
Il a pu me ravir un trône :
Il ne peut abattre mon cœur.
O femme perfide et cruelle !
On détestera tes fureurs,
Et l'on viendra verser des pleurs
Sur cette tombe qui m'appelle.

Dans le séjour du désespoir,
Où seule je veille sans cesse,
Qu'à mon oreille avec tristesse
Retentit la cloche du soir !

---

(1) Cette complainte est traduite mot à mot de l'anglois, et beaucoup plus littéralement que celle qu'a composée *Florian* sur le même sujet. (*Note de l'Auteur.*)

L'oiseau qui présage les peines
Sur ces tours aux vents vient s'unir ;
Il dit : Marie, il faut mourir ;
Et mon sang se glace en mes veines.

Par le C. DOIGNY.

LA MOUCHE ÉPHÉMÈRE ET LA FOURMI.

FABLE.

HÉLAS ! que je te plains, ma chère,
Disoit un jour une fourmi
A certaine mouche éphémère !
Née avec l'astre qui t'éclaire,
Tu vas disparoître avec lui.
Mon enfant, réplique la mouche,
Ce n'est pas la longueur du tems,
Mais c'est son emploi qui me touche.
Mourir après deux jours, mourir après cent ans,
Dès-là que rien n'échappe à cette loi fatale,
A mon avis est chose égale.
Mais le bien qu'on a fait survit à son auteur ;
C'est lui, dans ce moment, qui verse sur mon cœur
Cette tranquillité, fille de l'innocence.
J'ai chéri mes devoirs, j'ai respecté les Dieux ;
A grand nombre d'enfans j'ai donné la naissance ;
J'ai soutenu mon père infirme, triste et vieux :
Qu'aurois je fait de plus, qu'aurois-je fait de mieux
Dans une plus longue existence ?

Par le C. DETHEIL.

LOISEROLLES.

OU

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR PATERNEL.

ROMANCE (1).

DES cris de mort retentissent dans l'ombre....
A la lueur des funèbres flambeaux,
On vient saisir des victimes sans nombre :
Le sang jaillit sous le fer des bourreaux,
Et les prisons sont de vastes tombeaux.

Qu'ai-je entendu ?... Je frémis... on m'appelle...
C'en est donc fait ! j'ai vu mon dernier jour,
Mon fils ! et toi, ma compagne fidelle,
Qui gémissez aussi dans ce séjour,
Hélas ! il faut vous quitter sans retour.

De nos tyrans un farouche émissaire,
L'œil égaré, vers moi porte ses pas.
Donne à l'instant cet ordre sanguinaire ;
Tu viens, cruel, m'annoncer le trépas...
J'ai soixante ans, et je ne le crains pas.

---

(1) On sait que le fait qui a fourni le sujet de cette Romance est véritable.

Dieu! c'est mon fils que le glaive menace!...
Si jeune encore, ils veulent l'immoler!
Pour le sauver, ah! mourons à sa place...
Hélas! il vient... osons dissimuler :
S'il faut du sang, c'est au mien à couler.

Adieu, mon fils! j'ai fini ma carrière;
Mon cœur est pur, je souris au destin.
Sois le soutien, sois l'appui de ta mère;
Je te prédis un avenir serein :
Bientôt les cieux ne seront plus d'airain.

Vivez heureux.... qu'à ce prix je périsse!...
C'est-là mon vœu... je vole l'accomplir.
Ils pourront bien me traîner au supplice,
M'assassiner, mais jamais m'avilir...
L'innocent voit l'échafaud, sans pâlir.

Ainsi parloit ce vieillard vénérable;
Son fils gémit; il accuse le sort.....
Le héros part... il est jugé coupable...
J'ai réussi, dit-il avec transport,
Et sans regret il a reçu la mort.

Mais à l'aspect d'une telle victime,
Le Ciel s'émeut et se déclare enfin.
Le même jour, il tonne sur le crime;
Et les tyrans, ivres de sang humain,
A l'échafaud montent le lendemain.

Par le C. JAUFFRET.

LE DIVORCE.

AU mépris de l'hymen sacré,
Dont rien ne dut rompre la chaîne,
De mon sein long-temps adoré,
Mon époux s'arrache sans peine.
Ah! si mon amour et mes soins,
Ingrat! ont cessé de te plaire,
Ton cœur devroit te dire au moins
Que de ton fils je suis la mère.

Hélas! je vais donc voir mon lit
Profané par une étrangère,
Et veuve d'un époux qui vit,
Rester sans soutien sur la terre!
L'époux qui dut m'enorgueillir,
Souillant des nœuds que je révère,
Est celui qui me fait rougir
Des titres d'épouse, et de mère.

Mais en vain ton manque de foi
Par la loi devient légitime:
Plus puissante encor que la loi,
La nature t'en fait un crime.
Vois cet oiseau; prompt à changer,
L'inconstance est son caractère:
Mais il cesse d'être léger,
Quand sa compagne devient mère.

De ton épouse éloigne-toi ;
Suis de tes feux la folle ivresse ;
Tu restes maître de ma foi,
Peut-être hélas ! de ma tendresse !
Nos nœuds ne seront pas trahis,
Quoiqu'à d'autres je pourrois plaire :
Tu ravis un père à ton fils ;
A ton fils je garde sa mère.

Par la C. DUFRENOY.

ROBESPIERRE AUX BORDS DU STYX.

QUAND Robespierre, encor souillé de sang,
Voulut passer l'onde infernale,
Il appela deux fois d'un ton dur, menaçant,
Le nautonier de la barque fatale.
Ah ! c'est donc toi, cria le vieux patron !
Ambitieux, couvert de crimes,
Plus fourbe que Cromwel, plus tigre que Néron,
Tu passeras, mais après tes victimes.
Cet inflexible arrêt fit frémir le tyran.
Cent fois depuis la nuit a fait place à l'aurore :
Le tour du scélérat n'arrive point encore :
Sur les rives du Styx il est toujours errant.

Par le C. VERNY.

LE BONHEUR DE L'ÉTUDE.

Amour sacré de la science !
Descends ! viens embrâser mon cœur ;
Chère et paisible jouissance,
Viens me prouver que l'existence
Pour les mortels est un bonheur.
Je vois les jours de ma jeunesse ;
Je vois ceux qui me sont offerts :
Tout rit encore à mon ivresse ;
Pourtant vers la froide vieillesse,
Je m'avance avec l'univers.
Le tems que l'avenir appelle
Pour moi ne s'arrêtera pas ;
Il suivra sa course éternelle,
Et l'âge enchaînera mes pas.
De moi-même trompeuse image,
Alors sans pouvoir, sans desir,
Vivre sera mon seul ouvrage ;
Vivre sera mon seul plaisir.
Mes yeux recevront la lumière ;
Mon esprit la refusera ;
Mon corps poursuivra sa carrière :
Celle de mon cœur finira.

Science ! que ta clarté sainte
Brille au moins à mes foibles yeux ;

Daigne sur moi laisser l'empreinte
De quelques rayons lumineux;
Et puisqu'un décret immuable
Me force enfin à succomber,
Puisque ma chûte est immanquable,
Que je plane avant de tomber.

Cependant ici je m'arrête...
Planer, pour l'homme c'est jouir;
Peu m'importe, avant de mourir,
De quel laurier j'orne ma tête,
S'il est cueilli par le plaisir?

Mais au dédale de l'étude,
Peut-être je vais m'égarer;
Du cachos de l'incertitude
Peut-être je vais m'entourer:
Tandis que l'ignorant, tranquille,
Fier de ne jamais hésiter,
Jouira du bonheur facile
De ne point apprendre à douter.
O riche et superbe indigence!
Il sait tout ce qu'il croit savoir;
Il ne conçoit point la science,
Alors qu'il ne la peut avoir.
Son existence, c'est son livre;
Il ne desire point de vivre;
Il vit; c'en est assez pour lui.
Que lui serviroit de connoître
Que demain il peut cesser d'être!
Il sent qu'il existe aujourd'hui.

Si la fortune souveraine
Le fait naître dans les hameaux,
Par une espérance certaine
Il se console de ses maux :
Il sait que ses sueurs, sa peine
Finiront avec ses travaux,
Et que le cours de la semaine
Le conduit au jour du repos.

Et moi, par moi-même emportée,
Je sais que trop souvent, hélas!
Le feu dont je suis agitée
Me brûle et ne m'éclaire pas;
Et si la nature s'affaisse,
Après un long et vain effort,
Dans le repos de ma foiblesse,
Je vois le néant de la mort.

Mais quoi? suivons ma destinée.
Fuyez, écarts de ma raison;
L'ignorance est empoisonnée,
Dès qu'on a prononcé son nom.
Ce n'est plus cet être superbe,
Souriant à sa nullité;
C'est Eve se cachant sous l'herbe,
Honteuse de sa nudité.
C'en est donc fait! de l'ignorance
Je ne peux plus suivre la loi;
J'ai vu le jour de la science :
La nuit n'existe plus pour moi.

Si sa trop brillante lumière
Éblouit mon œil incertain ;
Si, dans les sentiers qu'elle éclaire,
Je prétends me guider en vain :
Nature ! c'est toi qûe j'accuse ;
C'est-toi qui cause mon erreur ;
Toi-même gravas mon excuse
En traits de flamme dans mon cœur.
Oui : dans l'ardeur qui me pénètre,
Si j'en crois mon brillant espoir,
Pour apprendre tu me fis naître ;
Tu me fais vivre pour savoir ;
Et m'enseigner à me connoître,
C'est m'enseigner à tout pouvoir.

Triomphe, ô nature ! je cède ;
J'abjure des combats honteux ;
Alors que la gloire précède,
Qu'importe un chemin dangereux ?
Elle m'ordonne d'entreprendre,
Si tu refuses d'achever ;
Si tu me contrains à descendre,
Au moins j'aurai su m'élever.

Par la C. PIPELET.

HYMNE

POUR LA FÊTE DU MALHEUR,

Célébrée à Péronne, le 20 Ventose, an 3.

Quelle simple et touchante fête
Aujourd'hui frappe nos regards !
Quelle solemnité s'apprête ?
Pourquoi ces enfans, ces vieillards ?
Un peuple libre, un peuple juste,
Que n'éblouit point sa grandeur,
Vient remplir un devoir auguste :
La France honore le malheur.

Culte sacré que la nature
Grava dans le cœur des mortels !
Oui, la morale la plus pure
Servit de bâse à tes autels.
Trop souvent la vertu sommeille
Au sein de la prospérité :
Quel est l'ami qui la réveille ?
C'est la voix de l'adversité.

Que je te plains, froid égoïste,
Qui te vois seul dans l'univers !
A tes yeux la nature est triste ;
Les champs sont pour toi des déserts ;

Le plaisir de la bienfaisance
Ne fait point palpiter ton cœur :
Veux-tu retrouver l'existence ?
Vas, cours soulager le malheur.

Long-temps l'horison politique,
Couvert de nuages sanglans,
A versé sur la République
Les maux, les crimes par torrens.
On put douter avec l'impie,
S'il existoit un Dieu vengeur :
Mais en frappant la tyrannie,
Le Ciel console le malheur.

Quittez vos retraites paisibles,
Sortez de la nuit des tombeaux;
Volez vers nous, ombres sensibles
De Camille et de Phelippeaux;
Victimes de la dictature,
La France a pleuré vos malheurs;
Et l'humanité vous assure
Un Panthéon dans tous les cœurs.

Non, nous ne verrons plus les pères
Arrachés des bras des enfans,
Pour des complots imaginaires
Tombés sous le fer des tyrans :
Quand le retour de la justice
Fait luire un jour consolateur,
Qu'un lien plus fort nous unisse :
Nous avons connu le malheur.

Des

Des forfaits dont l'horrible histoire
Effraîra la postérité,
Conservons toujours la mémoire
Au profit de la liberté.
Si quelque pouvoir parricide
Vouloit ramener la terreur,
Les François auront pour égide
Des cœurs trempés par le malheur.

LE DÉPIT.

1788.

Promettez-moi que vous m'épouserez,
Disoit un jour la pudibonde Claire
A jeune gars tout-à-fait téméraire ;
Puis nous ferons tout ce que vous voudrez,
Autrement rien. L'autre répond en somme :
J'ai cru, mon cœur, que c'étoit d'amitié ;
S'il n'est ainsi, je suis trop galant homme,
Pour te cacher que je suis marié.
Claire, à ce mot, de ne plus rien permettre;
Mais de lui dire : un grand sot, le voilà !
Et qui, Monsieur, vous demandoit cela?
On vous disoit seulement de promettre.

Par le C. B.

A UN AMI.

1760.

JE serai quitte dans huitaine
De mon dramatique démon,
Et je prétends l'autre semaine,
Congédier ma Melpomène,
Et voir ta petite maison.
De ta charmante Madelaine,
La fête approche, me dit-on :
Embrasse pour moi sans façon
Cette aimable et tendre chrétienne;
Fais-lui, de grace, un beau sermon
Sur son goût pour la pénitence ;
Détourne-la de l'abstinence ;
De la table, cours dans ses bras,
Et mets-lui sur la conscience
Tous les péchés que tu pourras.
De ma morale un peu friponne
Peut-être tu t'étonneras :
J'en rougis : mais il est des cas
Où ma gravité m'abandonne.
Quelquefois même je soupçonne
Qu'Aristipe vaut bien Zénon,
Et qu'après tout, le vieux Caton
Eut moins de plaisir que Pétrone.

Par *feu* CHAMFORT.

FRAGMENT DU CHANT VIe

DE LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE (1).

HERMINIE *revêt l'armure de* CLORINDE, *et se dispose à voler au secours de* TANCRÈDE *blessé par* ARGANT. *Combattue long tems par la tendresse et le devoir, elle s'écrie enfin :*

« AMOUR, daigne conduire une jeune princesse !
« Guide ses pas errans sur les bords du tombeau ;
« Fais briller à ses yeux l'éclat de ton flambeau.
« Tu le sais : à ta voix des êtres plus timides,
« S'ils brûlent de tes feux, deviennent intrépides....
« Et moi je ne veux point affronter les hasards ;
« Puissé-je seulement sortir de ces remparts,!
« Obtenir un seul mot de l'objet qui m'enflamme,
« Lui peindre les ennuis, le trouble de mon âme,
« Le revoir, m'enivrer d'un moment aussi doux !...
« Que la mort vienne après...je ne crains plus ses coups.
« J'aurai du moins connu ce bonheur que j'envie,
« Et goûté dans un jour tout le prix de la vie.
« L'armure de Clorinde, en servant mon projet,
« Couvrira le succès des voiles du secret :

(1) Le C. *Baour Lormian* est auteur d'une traduction complette de ce Poëme, en vers françois, et se dispose à la faire imprimer.

« Les gardes consacrés aux portes de Solime,
« N'oseront s'opposer au dessein qui m'anime.
« Partons.... ce stratagême, aussi sûr qu'innocent,
« Va me rendre à la fois la paix et mon amant. »
  Herminie, à ces mots, dépouille sa parure.
Comme une fleur sortant des mains de la nature,
Belle de ses attraits, sans voile et sans atours,
Elle n'a pour témoins que l'essaim des amours.
Que de charmes trahis par la gaze infidelle,
Dont les plis transparens voltigent autour d'elle !
Que d'appas plus secrets !... chaque ornement ôté,
Fait éclore une grâce et naître la beauté.
  De l'amazone alors elle revêt les armes ;
Un fer dur et pesant a derobé ses charmes ;
Il presse de son col l'éclatante blancheur ;
Son front s'est animé d'une vive rougeur ;
Les trésors de son sein, sa blonde chevelure
S'enferment à regret sous cette énorme armure ;
Sa tendre main saisit le fatal bouclier....
Elle veut emprunter le maintien d'un guerrier.
Vains efforts ! ce fardeau, réservé pour l'audace,
Rallentit tous ses pas, la blesse, l'embarrasse :
Sa lance la soutient... son corps plie et frémit ;
L'amour veille sur elle, il la voit et sourit....
Tel il sourit jadis, quand l'invincible Alcide,
Oubliant la fierté de son cœur intrépide,
Près d'Omphale avilit le plus beau sang des Dieux,
Et tourna le fuseau, de son bras glorieux.

Par le C. BAOUR LORMIAN.

LA RICHESSE ET LA PAUVRETÉ.

FABLE.

DANS un pays lointain, Richesse et Pauvreté,
Je ne sais pourquoi, voyagèrent.
Un jour elles se rencontrèrent
Près d'un château fameux par l'hospitalité.
Au front de ce bel édifice,
On lisoit : « Cet asile, ouvert pour les Vertus,
» Est toujours fermé pour le Vice. »
Bien ! dit la Pauvreté, salut au saint hospice
Où tous les malheureux sont toujours bien reçus ;
Où l'homme tend à l'homme une main bienfaitrice ;
Où pour l'infortuné tous les cœurs sont émus.
Cependant la Richesse altière,
Aux portes frappe la première,
Frappe en maître.... On ouvre aussitôt.
Vous n'êtes point la Modestie,
Dit le joyeux portier, qui n'étoit pas un sot,
Et, si je me connois en physionomie,
Vous n'êtes pas non plus, certes, l'Humanité,
La Justice, la Fermeté,
Ou la Valeur, ou la Sagesse;
Quelle vertu cachée êtes-vous?.... — La Richesse.
— La Richesse !.... c'est différent,
Dit Jacques, de Dorval la Richesse est bien digne ;
Et son mérite éblouissant,

Près d'un ramier, sous un cyprès,
J'irai pleurer ma tendre mère,
Et regretter quelques bienfaits,
Qu'on m'ôte le pouvoir de faire.

Que n'ai-je reçu du destin
Au lieu d'épée une houlette,
Et que ne suis-je le Colin
D'une simple et tendre Lisette !
Pour tenir le jour d'un pasteur,
L'on ne me diroit pas coupable,
Et sur les seuls défauts du cœur,
L'amour seroit inexorable.

Des beaux ans et des doux desirs
Le feu s'éteint dans la tristesse,
Et s'il m'échappe des soupirs,
Ils ne sont plus pour ma maîtresse;
Mais dans un cœur qui sut aimer,
Je le sens malgré ma souffrance,
Il ne faut pour le rallumer,
Qu'une étincelle d'espérance.

Par le C. CROSMONT.

LA VERTU DU PERMESSE.

ODE ANACRÉONTIQUE.

Lassé de ses galants exploits,
Au Pinde, un jour le Dieu volage
Déposa son brillant carquois,
Et s'endormit sous un bocage.

Une Muse approche, et soudain
Reconnoît l'enfant de Cythère :
Il dort, dit-elle ! et l'inhumain
Aux pleurs abandonne la terre.

Dors, traître : avec tes javelots,
Périsse ton fatal génie !
La Muse les plonge à ces mots
Dans la fontaine d'Aonie.

Nymphe aveugle ! ah ! maudis ce jour ;
Quels maux causa ton imprudence !
En touchant les traits de l'Amour,
Ta main redoubla leur puissance.

Hélas ! tu les cachas en vain
Dans cette eau si claire et si pure :
L'amour les retrouva soudain,
Et leur atteinte fut plus sûre.

Ils obtinrent un don de plus,
Trempés dans les flots du Permesse :
Et de l'Amour et de Phébus,
Ils portèrent la double ivresse.

Adieu, Nymphes de l'Hélicon!
L'amour suffit à mon délire;
L'amour devient mon Apollon;
L'amour est le Dieu de ma lyre.

Par le C. TH. DÉSORGUES.

LA MODESTIE.

AU sujet d'une ritournelle,
Deux amateurs de l'opéra,
Dans le foyer prirent querelle,
D'où force quolibets, lazzis, *et cœtera*.

L'un d'eux, tranchant de l'Excellence,
Dit : « Je rabattrai bien vos discours insolens,
» Et vous ferai donner, pour votre impertinence,
» Cent coups de canne par mes gens. »
Le futur bâtonné, d'une douceur extrême,
Lui répondit : « Je n'ai pas le bonheur
» D'avoir des gens, mais, mon petit Seigneur,
» Si vous daignez sortir, je me ferai l'honneur
» De vous les appliquer moi-même.

Par le C. B. P.

LA JEUNE CAPTIVE,

ODE.

L'ÉPI naissant mûrit, de la faulx respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
Boit les doux présens de l'aurore ;
Et moi, comme lui, belle et jeune comme lui,
Quoique l'heure présente aît de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un Stoïque, aux yeux secs, vole embrasser la mort :
Moi, je pleure et j'espère. Au noir souffle du nord,
Je plie, et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain :
J'ai les aîles de l'espérance.
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel,
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille, je m'endors ;
Et tranquille, je veille ; et ma veille, aux remords,
Ni mon sommeil ne sont en proie.

Ma bien venue au jour me rit dans tous les yeux :
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux,
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement, mes lèvres ont pressé
La coupe, en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printems, je veux voir la moisson ;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

O mort ! tu peux attendre : éloigne, éloigne-toi ;
Vas consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verds ;
Les Amours, des baisers ; les Muses, des concerts :
Je ne veux point mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveilloit, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le faix de mes jours languissans,
Aux douces loix des vers je pliois les accens
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux,
Chercher quelle fut cette belle.
La grace décoroit son front et ses discours;
Et comme elle, craindront de voir finir leurs jours,
Ceux qui les passeront près d'elle.

Par André Chénier. (1)

IN-PROMPTU

A MADAME DUPIN.

1751.

Raison! ne sois point éperdue;
Près d'elle, on te trouve toujours.
Le sage te perd à sa vue,
Et te retrouve en ses discours.

Par *Jean-Jacques* Rousseau.

---

(1) Massacré le 7 Thermidor avec le malheureux Roucher et vingt autres prisonniers de St. Lazare, convaincus, comme eux, d'être auteurs ou complices de la conspiration des prisons.

André Chénier n'avoit que trente ans. Il avoit beaucoup étudié, beaucoup écrit, et publié fort peu. La poésie, la philosophie et l'érudition antique ont fait en lui une perte irréparable.

LA LIBERTÉ DE LA PRESSE.

EH quoi ! ce droit sacré, garant de l'existence
De tous les autres droits de la société,
Ce droit républicain d'écrire ce qu'on pense,
Est dans le Sénat même encore contesté !

Des sophistes ont dit : « Ce droit a des limites ;
» Il faut à son abus opposer un rempart ;
» S'il ose aller plus loin que les bornes prescrites,
» La déportation punira son écart. »

Sous un gouvernement guidé par la sagesse,
Que peut donc un écrit, quelqu'en soit le poison ?
Il peut calomnier, mentir avec adresse :
Mais sera-t-il jamais plus fort que la raison ?

L'erreur est sans pouvoir où la raison domine ;
Le peuple a l'œil ouvert sur tous ses intérêts :
A l'armer contre vous vainement on s'obstine,
Si la raison, Sénat, dicte tous vos décrets.

Oui, le gouvernement que la sagesse inspire,
Se rit d'un vain écrit dans la foule jetté ;
Et jamais il ne craint ce que l'on peut écrire,
S'il n'a point à rougir aux yeux de l'équité.

ROMANCE.

JE possèdois la jeune Aglaure,
Mon ardeur sembloit l'enflammer :
Mais elle cesse de m'aimer ;
Et moi, malheureux, j'aime encore.
O mon bonheur, oh! qu'es-tu devenu?
Il vaudroit mieux ne t'avoir pas connu.

L'heure du matin étoit celle
Où je la voyois constamment :
Cette heure sonne en ce moment ;
Mais ce n'est plus moi qu'elle appelle.
O mon bonheur, oh! qu'es-tu devenu?
Il vaudroit mieux ne t'avoir pas connu.

Voilà le bois où, plus humaine,
Elle payoit mon tendre amour.
Elle y vient encor chaque jour ;
Mais ce n'est plus moi qui l'y mène.
O mon bonheur, oh! qu'es-tu devenu?
Il vaudroit mieux ne t'avoir pas connu.

Jour naissant, aurore nouvelle,
Qui nous guidois sous ton flambeau,
Ton éclat me semble moins beau ;
Je ne te vois plus avec elle!
O mon bonheur, oh! qu'es-tu devenu?
Il vaudroit mieux ne t'avoir pas connu.

Doux bruit de l'onde bocagère,
Voix de l'oiseau qui chante auprès,
Vous n'avez plus pour moi d'attraits;
Je vous entends sans ma bergère.
O mon bonheur, oh! qu'es-tu devenu?
Il vaudroit mieux ne t'avoir pas connu.

Je crois du feu qui me dévore,
Prés d'autres beautés me guérir.
Il en est que l'on peut chérir:
Mais en est-il qui soit Aglaure?
O mon bonheur, oh! qu'es-tu devenu?
Il vaudroit mieux ne t'avoir pas connu.

Où trouver cet œil qui m'enchante,
Ce souris, ces traits gracieux?
Volage, elle est belle à mes yeux;
Que seroit-elle, étant constante?
O mon bonheur, oh! qu'es-tu devenu?
Il vaudroit mieux ne t'avoir pas connu.

Je le vois trop: mon cœur fidelle
Regrettera toujours sa foi.
Que n'a-t-elle aimé comme moi!
Ou que n'ai-je changé comme elle!
O mon bonheur, oh! qu'es-tu devenu?
Il vaudroit mieux ne t'avoir pas connu.

Par le C. Legouvé.

ÉPITRE A. ANDRIEUX.

Nil admirari.... *Hor. Ep.* 6.

AMI, pour vivre heureux il n'est qu'un sûr moyen;
C'est de n'être ébloui, de n'être ému de rien.
Dans Horace, en beaux vers, nous lisons ce système :
Plus heureux le mortel qui le trouve en soi-même !
Son ame inaccessible à tout choc étranger,
D'une atteinte imprévue ignore le danger.
Plaignons l'homme flottant au gré des destinées !
Si l'astre dont le cours mesure les années,
Si l'ordre des saisons, si les mois renaissans
A de si grands effets attachent peu nos sens,
De quel œil doit-on voir les biens de ce bas monde,
Le métal de Quito, la pierre de Golconde,
Les théâtres, les jeux, les attributs, les rangs,
Les suffrages du peuple et la faveur des grands?
Bien fou qui les poursuit, plus fou qui les regrette!
Sachons en mépriser la perte ou la conquête.
Le regret et l'espoir, ces deux tyrans des cœurs,
L'un à l'autre opposés font tous deux nos malheurs,
Et du bien ou du mal l'approche inattendue
Porte le même trouble à notre ame éperdue.
Qu'importe que ce soit la peine ou le plaisir,
La haine ou bien l'amour, la crainte ou le desir,

Si de ces passions les trop fortes atteintes
Laissent toujours en nous de funestes empreintes ?
Même de la vertu redoutons les accès ;
Le sage n'est qu'un fou, s'il est sage à l'excès.
Puis allez prodiguer votre sang et vos veilles,
Pour conquérir des arts les trompeuses merveilles ;
D'un regard dévorant, contemplez ces rubis,
L'éclat de ces palais et l'or de ces habits ;
Tressaillez de plaisir, lorsque votre éloquence
Enchaîne autour de vous tout un peuple en silence,
Ou qu'un heureux hymen, couronnant votre amour,
Fait crever de dépit cent rivaux en un jour,
Et triple de sa dot vos biens déjà célèbres :
Hélas ! le temps jaloux va tirer des ténèbres
Les trésors ignorés qui n'en sont pas sortis,
Et vos biens orgueilleux y seront engloutis.
Oui, lorsque tout Paris saura votre fortune,
Que vous aurez vingt ans illustré la tribune,
Rayonnant d'opulence et d'immortalité,
Vous irez où Beaujon et Voltaire ont été.

Est-on rongé de goutte, ou suffoqué de bile,
Des docteurs à la mode on prend le plus habile ;
Les avis de Dubreuil sont suivis en tout point :
Mais sur les maux de l'ame on ne consulte point :
Pourtant un bon conseil prévient plus d'une chûte.
Vous donc aux traits du sort qui vous croyez en butte,
Voulez-vous être heureux? - Belle demande ! - Hé bien !
Si la seule sagesse est le souverain bien,
Livrez-vous à ses loix, n'ayez pas d'autre guide.

Mais n'est-elle qu'un mot, qu'un fantôme perfide?
Allons, ne tardons plus, franchissons l'Océan,
Arrivons les premiers au Mexique, à Ceylan;
Doublons cent mille écus. quadruplons cette somme;
Que l'or soit notre Dieu, puisque l'or fait tout l'homme:
Au sang le plus obscur il donne de l'éclat,
Fait d'un sot un Delille, un seigneur d'un pied plat;
Il cache la laideur, fait éclore les graces;
Crédit, amour, hymen, tout brille sur ses traces:
Mais tout le reste échappe à qui n'a pas le sou.
J'aime fort Lucullus: on lit je ne sais où,
Qu'on vint lui demander cent habits de théâtre;
Cent, dit-il! passe encor si c'étoit trois ou quatre;
Je verrai cependant. On sait bientôt après
Qu'il a trouvé chez lui trois mille habits complets,
Et qu'il les offre tous. Le trait est exemplaire.
Qui vit sans superflu n'a pas le nécessaire.
Il faut pour vivre à l'aise et pour être apperçu,
Qu'un monde de valets vous pille à votre insçu,
Et que de vos grands biens la moitié reste en friche.
Bref! si le vrai bonheur va toujours au plus riche,
N'accusons plus Foulon, d'Espagnac, Beaumarchais.
Tels que nos proconsuls, calculant nos forfaits,
Dans des fleuves de sang cherchons notre Pactole.
Quand nous l'aurons trouvé, dès lors changeant de rôle,
Nous parlerons de mœurs, de vertu, d'équité;
Les fripons gorgés d'or prêchent la probité.

Un grand poste offre-t-il un bonheur sans nuage?
Des tribuns en crédit amorçons le suffrage;

Caressons l'anarchie, incendions les cœurs,
Et sur-tout, table ouverte à tous les électeurs.
Tel dirige vingt voix, tel dispose de trente :
Il faut pour les surprendre une marche savante.
Ces deux forts emportés, tout le reste est rendu ;
L'adresse en vient à bout, et non pas la vertu.
Mais sais-tu, téméraire, où tendent tes démarches ?
As-tu soin de sonder le terrein où tu marches ?
Tremble, c'est la carrière où Thouret et Vergniaud
Trouvèrent sur leurs pas la gloire et l'échafaud.

Non, dit Apicius, on n'est heureux qu'à table.
Soit ! assouvissez donc votre faim intraitable ;
Que dès le chant du coq vos valets dépêchés
Chez vous tous les matins transportent les marchés.
La cherté n'y fait rien : quand vous dinez, qu'importe
Qu'un triste créancier se présente à la porte ?
Vous n'en mangez pas moins, quoiqu'il se dise à jeûn.
Laissez crier aussi le devoir importun.
Et plaise encore au ciel, que de mets indigeste,
Vous puissiez éviter les vengeances funestes,
Et que de vos vieux ans le ténébreux lointain
Ne vous menace pas d'un plus fâcheux destin !

Vous, ami, sur les pas d'Euterpe et de Thalie ;
Vous combattez gaîment le vice et la folie ;
Du laurier de Molière, un immortel rameau
Sur votre jeune front prit un éclat nouveau ;
Il fesoit tous vos vœux : en sera-t-il le terme ?
Dans la félicité notre ame se renferme,

Et je vous vois courant vers de plus beaux succès,
A l'immortalité chercher un autre accès.

Que vous dirai-je encor ? Si la jeune Livie
Doit parsemer de fleurs le champ de votre vie ;
Qui peut vous arrêter ? Au temple des amours
Mille chemins aisés vous conduiront toujours ;
Allez ; mais dans un mois ayez soin de m'apprendre
Si Livie est plus belle et votre cœur plus tendre.

C'est ainsi qu'avec vous recherchant le vrai bien,
Pour guider votre cœur je vous ouvrois le mien.
Connoissez-vous, ami, de plus heureux préceptes ?
Parlez, et je me place au rang de vos adeptes.

Par le C. R. D. FERLUS.

LE CHANTEUR.

PAR un soir, fillette de bien,
Sous son balcon entend chanter un homme,
Qui par malheur étoit de Rome,
Et par malheur chantoit trop bien.
Déjà son jeune cœur murmure :
Ah ! pourquoi faut-il que ces chants
Soient des regrets de la nature,
Et soient encor si séduisans ?

LE PERROQUET RÉVOLUTIONNAIRE.

DANS un de ces cafés qui bordent le rempart,
En Messidor dernier, conduit par le hasard,
Près d'un groupe jaseur, je gardois le silence :
(Robespierre et la mort régnoient alors en France.)
Toutefois aux discours le calme présidoit ;
Les climats, les saisons en étoient le sujet.
Les uns des longs hyvers accusoient la nature ;
Moi.... des étés brûlans je redoute l'injure,
M'écriai-je. — A ces mots, d'un organe assuré,
J'entends articuler : *Le f.... modéré !*
Soudain autour de moi promenant des yeux sombres,
Déjà des malheureux je crois joindre les ombres ;
De mon accusateur je ne me doutois pas :
C'étoit un perroquet QU'ON AVOIT MIS AU PAS.

Par le C. P.

RÉPONSE

D'UN CI-DEVANT ACADÉMICIEN,

Aux sarcasmes de deux de ses Confrères.

VOUS connoissez Chamfort, ce maigre bel esprit,
Et ce pesant Rhulière, à face rebondie ;
Tous deux sont pleins de jalousie ;
Mais l'un en meurt et l'autre en vit.

Par le C. LAM.

LE CHANT RÉPUBLICAIN
DU DIX AOUT.

Musique de Chérubini.

S'IL en est qui veuillent un maître,
De rois en rois, dans l'univers,
Qu'ils aillent mendier des fers,
Ces François indignes de l'être :
Mais nous qui bravons les tyrans,
Nous, dignes des antiques Francs,
Nous venons célébrer ta fête,
Liberté ! descends parmi nous ;
Nos lyres chantent ta conquête ;
Rends leurs sons plus fiers et plus doux.

Salut ! salut au mois d'Auguste !
Sa dixième aurore avoit lui :
Nos tyrans, fiers d'un vain appui,
Se flattoient d'un triomphe injuste.
« O couple trop fallacieux !
Que de complots séditieux !
Que d'espérances homicides !
Vous vous armiez de nos bienfaits ;
Et vos mains, de carnage avides,
Nous payèrent par des forfaits. »

» Grand Dieu ! je crois entendre encore
Tonner les bronzes en courroux :

Hélas ! sur qui tombent leurs coups ?
Un trouble mortel me dévore.
O jour de sang ! ô jour d'effroi !
Qui vaincra d'un peuple ou d'un roi ?
Mais déjà cesse leur tonnerre ;
L'affreux despotisme a cédé ;
C'en est fait !... du sort de la terre
Un seul moment a décidé. »

Le peuple a vengé son injure ;
Le peuple a reconquis ses droits.
Les seuls rébelles sont les rois ;
Bannissons leur race parjure.
Eh ! que peuvent les vains efforts
Des traîtres vomis sur nos bords ?
Que veut leur infâme courage ?
Des chaînes et la royauté !
Qu'ils combattent pour l'esclavage :
Nous vaincrons pour la Liberté.

Le républicain intrépide,
Brave le fer, l'onde et les feux ;
Sables mouvans, ciel orageux,
Rien n'arrête son vol rapide.
Sur ce roc, nos drapeaux flottans
Attestent qu'à nos combattans
La victoire a prêté ses aîles ;
Et déjà la terre en courroux
A dévoré tous ces rebelles
Qu'Albion armoit contre nous.

Tu

Tu périras, île perfide,
Qu'abhorre Neptune irrité!
Frémis! son trident redouté
Menace ta flotte homicide.
Chargés d'or et de noirs complots,
Tes navires, tyrans des flots,
N'enrichiront que les abîmes;
Et tes léopards engloutis
Iront tous expier leurs crimes
Au fond des gouffres de Thétis.

Du couchant jusques à l'aurore,
Et de l'ourse au brulant midi,
Par-tout de l'empire aggrandi
Flotte le drapeau tricolore;
Tout cède au courage français;
Soleil! tu vis de nos succès,
La Victoire même étonnée,
Quand Luxembourg, à tes regards,
Nous livra son aigle enchainée,
Sur d'inaccessibles remparts.

D'âge en âge, de race en race,
Que le plus brillant souvenir
Porte jusqu'au sombre avenir
Les prodiges de notre audace!
Que nos neveux, que leurs enfans,
Par nous à jamais triomphans,
Nous doivent leur indépendance!
Que le monde brise ses fers!

I

Et que ce jour, cher à la France,
Soit la fête de l'univers!

Par le C. LEBRUN.

LE SCRUPULE.

SE confessant de maint enfantillage,
Un vieux Tailleur n'avoit articulé
Aucun point grave : « Allons! allons, courage! »
Dit le Pater ; « pécheur dissimulé
« N'aura jamais le céleste héritage.
« Dites le gros : par exemple, on sait bien
« Dans votre état que le vol est d'usage.
« Du drap d'autrui, vous seul n'auriez-vous rien?
« — Mon père, non : que le ciel me préserve
« D'être à vos pieds chargé d'un poids si grand!
« Lorsque je veux me confesser, j'observe,
« En bon chrétien, de vendre auparavant
« Ce que j'ai mis de morceaux en réserve.

Par le C. B.

A LAURE

Qui vouloit me rendre athée.

NON, ne crois pas, charmante Laure,
Pouvoir chasser de mon esprit
Cet être par qui tout, est, se meut, pense, agit:
Non : j'ai besoin de croire à ce Dieu que j'adore;
Tous tes argumens seront vains.
Pour démontrer son existence,
Il suffit de ces traits divins
Dont contre lui s'arme ton éloquence.
Si Dieu n'est pas, comment pourras-tu m'expliquer
Cet art de raisonner, le premier de tes charmes?
Ah! de lui seul tu tiens les armes
Dont tu te sers pour l'attaquer;
Lui seul il a formé cette bouche perfide
Qui plaît, même en le blasphémant;
Sur ton front calme et fier sa majesté réside,
Et de tes yeux l'irrésistible aimant
Est l'emblême de sa puissance.
Ce Dieu que tu combats s'est peint dans tous tes traits;
Par tes talens, par tes attraits,
Tous tes raisonnemens sont réfutés d'avance,
Et j'ai vaincu si tu parois.
Cesse donc de nier, toi, sa parfaite image,
Cet être en qui tout vit, et par qui tout est né,

Et paie au moins de ton hommage
Le droit qu'au nôtre il t'a donné.
Chacun, en te voyant si belle,
Forcé soudain au même aveu,
Dira : Laure, il existe un Dieu,
Puisque tu n'es qu'une mortelle.

Par le C. LUCE.

ÉPIGRAMME.

ORPHISE est pleine de raison ;
Orphise a même du génie ;
Qui plus est, Orphise est jolie,
Et joint à tout cela le ton
De la meilleure compagnie :
Mais par un travers innocent
Orphise veut acquérir de la gloire :
Pour satisfaire ce penchant,
Les jolis vers de son amant
Seront son passe-port au temple de mémoire.

Par le C. ROCHEMORE.

RÉCLAMATION DE L'E MUET,

AU CITOYEN SICARD,

Contre la proposition qu'il avoit faite de substituer un autre signe à cette voyelle.

RÉFORMATEUR de l'alphabet,
J'avois conçu quelqu'espérance,
A titre de sourd et muet,
D'intéresser ta bienveillance.
 Mais quand à la société
Tu rends mes malheureux confrères,
Pourquoi suis-je persécuté
Et proscrit par tes loix sévères?
 Nous sommes trois du même nom,
De sons divers, sous même forme;
Et voilà, dis-tu, la raison
Qui me soumet à la réforme.
 Il est vrai que nous sommes trois,
Et tous trois de même structure;
Mais, exprimant diverse voix,
Nous prenons diverse figure.
 Les deux qu'épargnent tes rigueurs
Sont marqués d'un signe interprête,
Et comme ils sont très-grands parleurs,
Ont une langue sur la tête.

Si pourtant, à quelqu'un de nous
Il falloit déclarer la guerre,
J'ose m'en rapporter à tous;
Est-ce à moi qu'il faudroit la faire?
Je marche seul et sans fracas,
Sans attirail et sans coëffure:
Je ne cause aucun embarras
Dans le bel art de l'écriture.
Je chéris la simplicité;
Je suis formé d'un trait unique;
Et fidèle à l'égalité,
Je conviens à la République.
Dans mon chemin, je suis souvent
Heurté d'une voyelle avide;
C'est ainsi qu'en proie au méchant,
Périt l'être foible et timide.
Mais alors même en expirant
Sous le froissement qui me presse,
D'un son barbare et déchirant
Je sers à briser la rudesse.
Dans la poésie où la voix
A l'hémistiche est suspendue,
Je n'en puis soutenir le poids;
Son repos m'accable et me tue.
Il est vrai: mais souvent ailleurs
Je rends sa touche plus agile,
Et j'en nuance les couleurs
Sous la main d'un poëte habile.
On ne me compte pas, dis-tu,
Dans les vers où je suis finale;

Ah ! c'est alors que ma vertu
Par d'heureux effets se signale.
Pour peindre un objet étendu,
J'allonge une rime sonore,
Et quand le vers est entendu,
La syllabe résonne encore.
Je rends le bruit retentissant
Du sein de l'orage qui *gronde*
Et que répète en mugissant
L'écho de la terre *profonde*.
Par le dernier frémissement
Du son qui doucement *expire*,
Je peins le doux gémissement
De l'eau qui murmure et *soupire*.
Quoique l'on m'appelle *muet*,
Je dis beaucoup plus qu'on ne pense;
Je ressemble au sage discret
Dont on écoute le silence.
A la voix je sers de soutien,
J'arrête le son qui s'envole ;
Tu parois le sentir si bien
Que tu n'a pas détruit mon rôle.
Même tu veux qu'un étranger
Le remplisse quand on me chasse :
Est-ce la peine de changer,
Pour mettre un muet à ma place?
Si donc tu voulois me laisser,
Par justice et reconnoissance,
J'aurois encore a t'adresser
Un voeu d'une grande importance.

Quand le signe de l'action
A pour sujet plusieurs personnes,
Ta sévère décision
Veut y supprimer trois consonnes.
Ah! réforme ce jugement;
Laisse-moi mes deux sentinelles,
Mon unique retranchement
Contre la fureur des voyelles.
Si tu renverses ce rempart,
Tu détruis par-tout la mesure;
Tu fais tomber de toutes parts
La poétique architecture.
Dans combien d'immortels écrits,
Tu vas mutiler le génie!
Je ne vois plus que des débris
Dans Phèdre et dans Iphigénie.
Des sourds-muets digne soutien,
Toi leur bienfaiteur, toi leur père,
Daigne aussi, daigne être le mien,
Et traite-moi comme leur frère.

Par le C. CROUZET.

LA DIFFICULTÉ.

De par le seigneur de Grisloir,
Salut! à tous on fait savoir
Que par la porte ou la fenêtre
Nul fripon n'entre en ce manoir.
Eh! par où diable entre le maître.

Par le C. B. P.

ORIGINE DU MONDE ET DE LA SOCIÉTÉ.

FRAGMENT

Du cinquième livre de Lucrèce.

LA terre plus fertile aux premiers jours du monde,
Prodiguant les gazons, les plantes et les fleurs,
Orna d'abord son sein de leurs mille couleurs.
Un luxe de verdure a chargé son enfance;
Ainsi l'oiseau naissant, la brebis sans défense
Revêt, pour éviter les rigueurs des saisons,
Ou la plume légère, ou les douces toisons.....
L'homme eut pour son berceau l'herbe tendre des plaines.
D'un suc laiteux et pur exprimé de ses veines,
La terre nourrissoit l'enfant débile et nu,
Sur des touffes de fleurs mollement soutenu.
Ainsi d'un lait nouveau le fécond hymenée
Grossit le jeune sein d'une épouse étonnée.
 Mais tout change avec l'âge, et tout est limité.
La terre s'épuisa par sa fécondité.
Telle à nos yeux repose une femme affoiblie
Que Lucine et les ans par dégrés ont vieillie.
 On dit qu'alors, on dit que du monde nouveau
Des êtres monstrueux ont souillé le berceau.
Je ne rejette point leur douteuse origine;
C'est peut-être en ce tems que naquit l'Audrogine,

Homme et femme à-la-fois, et dont le corps hideux
Des deux sexes formé, différoit de tous deux.
Peut-être on vit périr des espèces naissantes,
De la nature aveugle ébauches impuissantes.
Des membres imparfaits, ouvrage du hazard,
Bizarrement unis ou séparés sans art,
Ne pouvoient prolonger la stérile existence
De ces vils avortons qui rampoient sans défense.
Pour qu'un être animé vive et croisse en effet,
Il faut que la nature, achevant son bienfait,
Accorde à nos besoins des organes flexibles,
Et sur-tout qu'à leurs feux les deux sexes sensibles
Puissent en s'enflammant s'attirer tour-à-tour,
Et se multiplier dans le sein de l'amour.
Mais des fables aussi rejetons l'imposture.
Croirons-nous que Scylla, sous sa double figure,
Ait fait entendre aux flots une aboyante voix?
Croirons-nous qu'un Centaure ait pu joindre à-la-fois
De l'homme et du coursier le contraire assemblage?
Le cheval, à trois ans, dans la force de l'âge,
Bondit sur la verdure, ou court dans les combats,
Tandis qu'un foible enfant qui tremble à chaque pas
N'ose quitter l'appui de la main maternelle,
Et la nuit, en rêvant, cherche encor la mammelle.
Des germes si divers n'ont pu s'associer,
Et chaque être en un mot forme un tout régulier.
Il ne peut renfermer qu'une seule semence.
Si de l'affreux Centaure on admet l'existence,
L'ignorance et l'erreur vont publier encor
Qu'autrefois dans les champs couloient des fleuves d'or;

Que les perles brilloient aux arbres suspendues;
Qu'on vit l'homme élever sa tête dans les nues,
Et des mers en trois pas franchir l'immensité,
Comme ce Dieu des eaux par la fable inventé.....
Jadis au fond des bois, nos ancêtres sauvages
Des chênes nourriciers habitoient les ombrages.
Nul ne savoit encore amollir les métaux,
Forger le fer tranchant, et recourber la faulx.
Ils ignoroient l'amour, et de grossières flammes
Réunissoient les corps, sans confondre les ames.
La femme qui n'osoit refuser ni choisir,
Se livroit à la force, aux fureurs du desir,
Et quelques fruits payoient sa faveur la plus chère:
Déjà l'art de donner étoit un art de plaire.
Mais Vénus, mais l'amour rend les esprits plus doux:
A sa compagne enfin s'unit un seul époux,
Et sous les voiles saints du modeste Hymenée,
Ils dérobent tous deux leur couche fortunée.
Des fils, nouveaux liens qui les joignent encor,
Formés à leur image et leur commun trésor,
Rendront à leurs vieux ans les devoirs qu'ils remplissent;
La famille est formée, et les mœurs s'établissent.
Les mœurs ont devancé tous les ordres des loix.
Dès lors se rassemblant sous de rustiques toits,
Les humains réunis, forts de leur alliance,
Des femmes, des enfans assurent la défense:
Car un instinct sacré leur apprit sans effort
Que le foible est remis à la garde du fort.
De la société tel est déjà l'ouvrage;
Il s'accroît, et s'achève à l'aide du langage.

Le besoin, ce premier de tous les inventeurs,
Impose à chaque objet des noms imitateurs.
Les objets sont absens: la mémoire fidelle
Par un mot au regard les peint et les rappelle.
L'homme parle, et bientôt toutes ses passions
S'échappent de son ame en ses expressions.
De cet art étonnant quel fut le premier maître?
Qui l'apprit aux mortels? L'instinct seul le fit naître.
Chacun par son instinct dirigé sûrement
A bien-tôt de sa force un secret sentiment;
Au but de la nature il ne peut se méprendre.
Vois comme en son berceau l'enfant se fait entendre:
Ses gestes inquiets expliquent son desir;
Son doigt nomme de loin l'objet qu'il veut saisir;
Et quoiqu'en s'agitant, sa langue embarrassée
Ne puisse encor donner la voix à sa pensée,
Il te parle du moins, te répond par des cris;
Et tu comprends sans peine ou ses pleurs ou ses ris.
Avant que le taureau, sur son front jeune encore,
De ses dards recourbés aît vu la pointe éclore,
De sa corne invisible il fend déjà les airs.
Déjà le lionceau, dans le fond des déserts,
Veut s'armer de sa dent, de sa griffe impuissante;
Le tigre à peine éclos, et l'hyène naissante
Portent la soif du sang et la rage en leurs yeux.
En sortant de son nid, l'oiseau cherche les cieux;
Et couvert à demi de ses plumes nouvelles,
Tente un vol incertain sur ses tremblantes aîles.
Ne crois pas qu'un seul homme aît nommé les objets.
Puisqu'aux mêmes besoins ils vivent tous sujets,

Tous ils ont pour les peindre un talent nécessaire.
Ce que fit un mortel, d'autres ont pu le faire.
Que dis-je? ainsi que toi, les grossiers animaux
Peignent différemment leurs plaisirs et leurs maux.
Lorsqu'aux champs d'Albanie une chienne difforme
Dans un accès de rage ouvre sa gueule énorme;
Quand ses cruelles dents montrent à tes regards
Et leur tranchant ivoire, et leurs doubles remparts,
Son cri n'est point semblable à cette voix plaintive,
Qu'elle pousse dans l'ombre alors qu'elle est captive;
Et quand de ses petits, renversés sous ses pas,
Elle foule en jouant les membres délicats,
Les suspend sans danger, les pétrit, les caresse,
Et de sa dent légère innocemment les presse,
Combien diffère alors son joyeux aboîment
De ces sons de douleur prolongés longuement,
Lorsque, dans nos foyers, prompte à demander grace,
Elle fuit, en rampant, la main qui la menace!
Les oiseaux des forêts, des fleuves et des mers,
Pour leurs divers besoins poussent des cris divers,
Et même avec les tems ils changent de ramage;
Tel est ce noir corbeau, messager de l'orage.
Si la brute avec art sait gouverner sa voix,
L'homme, né plus habile, a de plus nobles droits;
Le don de la parole est pour l'être qui pense, etc.

Par le C. FONTANES.

LE GROS MOT.

Contre un jeune étourdi, la précieuse Hortense,
Un jour porta sa plainte au grand prévôt de Blois.
A l'ouïr, il étoit question d'une offense
Qui blessoit gravement le bon ordre et les lois,
Et partant réclamoit une prompte vengeance.
— « Or ça, dit le prévôt, de quoi nous plaignons nous?
« Jasons un peu tous deux, ma chère demoiselle. —
« Ah Monsieur! c'est un monstre, et cette injure est telle
« Que j'en rougis encor de honte et de courroux. —
« Que vous a-t-il donc fait? — Eh rien, lui répond-elle;
« Mais il m'a dit, ô ciel.... Eh bien? — *Sucre de vous.*
« Allons, vous vous moquez, c'est une bagatelle
« Qui ne mérite pas qu'on fasse autant de bruit.
« Où l'injure n'est pas, faut-il qu'on la suppose?
« — Mais, Monsieur, ce n'est pas aussi ce qu'il m'a dit,
« Et vous comprenez bien...— Ah! si c'est autre chose,
« Entendons-nous. Parlez nettement sur ce point. —
« Fi donc, Monsieur! jamais! - Eh pourquoi non? - Je n'ose.
« Oh! parbleu, parlez donc, ou ne vous plaignez point;
« Vous conviendrez qu'ici ma patience est grande. »
Force lui fut enfin de lâcher le gros mot,
Mais... là... tout de travers. Lors le malin prévôt:
Et vous nommez cela du sucre?.... Ah! la friande!

Par le C. Marandon.

PÉTITION

D'UNE JEUNE INFORTUNÉE.

SI la raison ramène la justice,
Mettez un terme à ma captivité.
Quel criminel souffrit pareil supplice?
Quel innocent l'avoit moins mérité?

Mon existence est mon crime peut-être.
Ah! si c'est moi que l'on en doit punir,
Pour expier l'instant qui me vit naître,
Lassez-vous donc de me faire mourir!

Si le destin, qui régla ma naissance,
Sur mon état eût consulté mon choix,
J'aurois passé ma paisible existence
Sous la chaumière ou l'ombrage des bois.

Aux douces loix que la nature impose,
J'aurois borné ma gloire et mes plaisirs,
A moins qu'un jour la couronne de rose (1),
A dix-huit ans, n'eût tenté mes desirs.

---

(1) La couronne de la Rosière.

A mes parens je serois encor chère.
Ma main peut-être auroit fermé leurs yeux.
Entre mes bras, mon respectable père
M'auroit souri dans ses derniers adieux.

Ah! pénétrez dans ma sombre demeure :
Le jour, la nuit, dans ce morne désert,
Mon cœur flétri souffre seul, en une heure,
Ce qu'en cinq ans tous les miens ont souffert.

Mes bourreaux même, en voyant mes allarmes,
Sembloient me plaindre et presque s'attendrir :
Mais la terreur leur défendoit les larmes,
Et me fermoit leur cœur prêt à s'ouvrir.

Je savois bien qu'aux princes de la terre
Le sort jaloux refusoit l'amitié ;
Mais j'ignorois qu'au sein de la misère,
Il les privât même de la pitié.

Ah! délivrez une tendre victime,
Que la douleur va bientôt consumer.
J'irai chercher un azile, où, sans crime,
On puisse encore et me plaindre et m'aimer.

Par le C. Demoustier.

LES FÊTES DU GÉNIE.

DYTHYRAMBE.

SECONDE JOURNÉE.

Du Génie, en ce jour, multiplions les fêtes ;
De chêne et de laurier enlaçons nos cheveux.
C'est aux Républicains à chanter ses conquêtes.
Jamais du despotisme il n'écouta les vœux.
Ah ! si vous en doutez, volez aux murs d'Athènes :
Demandez la tribune où tonna Démosthènes,
Ce lycée où Platon daigna former des rois,
Ces jeux où de Pindare on adoroit la voix.
Courez à ce théâtre, à cette illustre scène,
Où Sophocle, Euripide ont disputé le prix.
O divin Apollon, à mes regards surpris,
De ton double côteau fais jaillir l'hypocrène.
Lisez-moi, filles de Mycène,
Du chantre d'Ilion les immortels écrits.
Que je l'admire encor dans la ville d'Hélène.
Est-ce là cette Mytilène,
Ce séjour enchanteur des graces et des ris ?
Lesbos, de ta Sapho redis-moi le délire.
Cythère, couvre-moi de tes berceaux fleuris.
Théos, de ton vieillard que j'entende la lyre.
Vain espoir ! tout se taît ; un silence de mort,
Le silence de l'esclavage
Interprête muet des volontés du sort,
Pèse sur des débris que l'ignorance outrage,

Des talens et de la vertu
Un stupide Ottoman recueille l'héritage ;
Et sa verge insolente écrit sur le rivage :
« Avec la liberté la Grèce a disparu. »

Grandes ombres de Salamine,
A quoi servit votre valeur ?
Pindare, ta lyre divine
N'a plus que des sons de douleur.
Pleurons leur gloire fugitive ;
Mais quelle corde assez plaintive,
Pourra répondre à leur malheur ?

Ah ! plutôt, que nos chants consacrent leur mémoire !
Le tems n'a point détruit Platée et Marathon ;
J'en jure par les vers, les arts et la victoire.
L'Olympe a reconnu leur gloire ;
Et de leur récompense a chargé l'Hélicon.

Le Génie, au double vallon,
De l'immortalité déposa les richesses.
C'est sur-tout aux fils d'Apollon,
Qu'il aime à prodiguer ses fécondes largesses.
C'est par eux qu'à son vol il donne un noble essor ;
C'est par eux qu'en sa chûte il se relève encor.
Aussi, l'enfant du Pinde est sacré sur la terre :
Bellone le protège au milieu des combats.
Mars, touché de sa voix, le ravit au trépas,
Et les Dieux sur son front suspendent leur tonnerre.

Heureux dans son exil, et libre dans les fers,
Il défend aux tyrans d'attenter à sa vie.
Du champ de ses ayeux dépouillé par l'envie,
Pour domaine il a l'univers ;
Et lorsqu'entraînant tout dans le torrent des âges,
Le néant s'enrichit par d'illustres naufrages,
Du sort capricieux il brave les revers ;
Et calme, au milieu des orages,
Sur l'abîme des temps il plane avec ses vers.

D'une illusion soudaine
Mes sens seroient-ils trompés?
Ah! d'une image incertaine
Mes yeux ne sont point frappés.
Oui, de l'immortel domaine
Je ravirai les trésors ;
Et d'une espérance vaine
Les Nymphes de l'Hypocrène
N'ont point flatté mes accords.

Où suis-je? Quel transport m'agite?
Quel songe égare mes esprits?
Arion, au sein d'Amphitrite,
S'offre-t-il à mes yeux surpris?
Par un prodige véritable,
Les Dieux, réalisant la fable,
Renouvellent l'antiquité.
L'avenir pour moi se déroule,
Et chaque siècle qui s'écoule
Me parle d'immortalité.

Voyez-vous ce vaisseau qui, flottant sur les ondes,
Des états de l'aurore accourt victorieux?
Dominateur des mers, explorateur des mondes,
Sur la vague orgueilleuse il semble atteindre aux cieux.
Les despotes captifs, les richesses de l'Inde,
Ce prix des longs travaux repose dans ses flancs.
Mais un trésor plus rare, honneur sacré du Pinde,
Le chantre heureux des Castillans,
Le Camoens, assis sur un noble trophée,
Au milieu des héros, des belles et des rois,
La lyre en main, nouvel Orphée,
De ces Jasons nouveaux consacre les exploits.

Comme on voit une main habile
Sur la toile vivante allier les couleurs,
Il nuance les tons sur la corde mobile,
Et de transports divers fait tressaillir les cœurs.
Il célèbre les jeux, les combats et les fêtes;
Mais il chante sur-tout ce géant des tempêtes,
Ce fier Adamastor, sentinelle des mers,
Éternel possesseur de ces vastes déserts,
Qui, les bras étendus, et la voix mugissante,
Arrête des vaisseaux la voile frémissante,
Et leur ravit l'espoir d'un second univers.
Que son luth sur les cœurs a d'empire et de charmes!
Tout s'émeut; les rois même ont oublié leurs fers;
Et mêlant dans leurs yeux le sourire et les larmes,
Ils s'enivrent de gloire et d'amour et de vers.

La mer agitée
Suspend tous ses flots.

Pour ses chants, Protée
Quitte ses troupeaux.
La plaine liquide
Voit fuir l'Aquilon.
Dans son vol rapide
S'arrête Alcion.
Sur son char humide,
S'élève Triton :
Et la Néréide,
D'un œil moins avide,
Suivit de Jason
L'élite intrépide,
Qui de la Colchide
Ravit la toison.

Neptune, tout à coup, du palais d'Amphitrite,
Sur ce calme offensant promène au loin ses yeux;
Il voit, il reconnoît ce pin audacieux
Qui franchit de ses flots la dernière limite.
Il s'indigne que son orgueil
Ose encor l'insulter par les sons de la lyre;
Il rappelle les vents, soulève son empire;
Et du trident fatal, repoussant le navire,
Il le brise contre un écueil.

C'en est fait! dans la mer profonde,
Avec ses voiles, ses drapeaux,
S'abîme, après quinze ans de gloire et de travaux;
Le vaisseau conquérant d'un monde.

Les trésors de l'Indus, les rois et les héros,
Tout disparoît, tout s'engloutit dans l'onde,
Et se confond dans le cahos.

Seul, sur le gouffre immense un malheureux surnage:
Dieux! prètez-lui votre secours;
C'est le Cygne sacré du Tage:
D'un bras il protège ses jours;
De l'autre il soutient son ouvrage.
Il succombe... A l'instant des gouffres entr'ouverts,
S'élève avec fracas, entouré d'un nuage,
Un superbe géant, rival du Dieu des mers,
Qui, blanchi par les flots, et bravant leur outrage,
A le pied dans l'abîme et le front dans les airs.
Du poëte guerrier ranimant le courage,
Vers lui, sur l'Océan, il s'élance d'un pas;
Il le dispute aux flots, l'enlève dans ses bras,
Et le porte sur le rivage.
Rassure-toi, dit-il au chantre épouvanté.
Des dieux et des mortels tu peux braver l'envie;
Reconnois le géant que ta muse a chanté.
Adamastor te rend la vie,
Et s'acquitte envers toi de l'immortalité.

Il dit: dans sa joie imprévue,
Le poëte élève ses yeux:
Il ne s'offre plus à sa vue
Qu'un roc informe et ténébreux.
Il presse, il parcourt, il visite
Cette barrière d'Amphitrite,

Ce cap, effroi des matelots,
Divinisé par son délire.
Adamastor lui rend sa lyre,
Et se replonge dans les flots.

Héros de la Castille, enfans de la victoire,
Et toi, noble vaisseau, conquérant de l'Indus,
Consolez-vous ; le chantre de Lusus
Vous ravit à Neptune et vous rend à la gloire.
A l'ombre de son nom, le vôtre est immortel.
Vous ne craindrez plus de naufrage,
Et vos lauriers unis, chers aux nymphes du Tage,
Reverdiront sur son autel.....

Par quels tableaux le Ciel put-il mieux nous instruire
Du sublime ascendant des maîtres de la lyre ?
La plus haute vertu languit sans leur appui.
Ce qui touche au Génie est sacré comme lui ;
Et lorsque du héros le souvenir s'efface,
L'avenir, du poëte adore encor la trace.
En vain du vieux Priam l'on cherche la cité :
Sigée abandonné sur sa rive infertile,
Ne s'énorgueillit plus de la tombe d'Achille,
Et le berceau d'Homère est encor disputé.

Salut, art créateur, auguste poésie !
Par toi, l'homme s'élève à la divinité.
Accourez, accourez, enfans de Polymnie,
Pères de l'immortalité ;
De vos chants, de vos luths confondez l'harmonie ;
Que tout dise en ce jour : Génie et Liberté !

Par le C. T. Desorgues.

ÉPIGRAMME.

A TORT l'envieuse critique
Répand que Dorimon, maître en arithmétique,
N'a pas un seul bon écolier.
Pour moi, sans soutenir qu'il brille,
Je puis prouver qu'il a mainte élève gentille,
Qui, grace à ses leçons, sait bien multiplier.

Par le C. LELONG.

INSCRIPTION

POUR LE CABINET DE LA CITOYENNE V.

ON ne connoît ici que l'amour et l'étude :
Fuyez oisifs ; fuyez indifférens !
Ne tentez point l'accès de cette solitude,
Sans y porter un cœur ou des talens.

Par le C. V.

LA POULE AU RIZ.

SAILLIE DE LA FEUE DUCHESSE D.

CONTE.

1750.

UNE fringante et joyeuse Duchesse
Fatigue vingt chevaux par jour,
Courant, non les temples à messe,
Mais les chapelles de l'Amour,
Dont cette fervente prêtresse
Dessert vingt autels tour à tour.
Bourguignon, son cocher, a du mal comme un fiacre;
Et comme un fiacre il jure, il sacre
Contre l'amour et ses autels,
Qu'il traite de lieux tels que tels.
Après avoir couru sans cesse,
Le jeu, les boudoirs et le bal,
Toute une nuit du carnaval,
Par la neige et le froid, l'altesse
Rentre enfin au Palais-Royal.
Brûlante encor d'un feu lubrique,
Elle y trouve un billet pressant,
D'un style plus gai que décent,
Contenant ce gaillard distique :
« Chez Melfor, l'Amour à Cypris
« Offre un cœur et la poule au riz. »

Des deux mets l'appétit la presse :
« Qu'on ne dételle point, qu'on laisse
« Mes chevaux! » L'ordre à Bourguignon
Est donné de par son altesse.
Sacredi! j'ai bien du guignon,
Dit le cocher plein de colère!
Que son altesse aille se faire!....
Bourguignon a le verbe haut;
Au loin va retentir ce mot
Si dur dans sa bouche grossière,
Si doux dans l'amoureux mystère;
Ce mot, d'un usage ordinaire
A son altesse en ses ébats;
Elle l'entend, rit aux éclats:
« C'est justement là que je vas.
« Bourguignon, touche, et ventre à terre. »
Déjà les vigoureux coursiers
Bondissent, et des quatre pieds
Font jaillir le feu sur la neige.
Bourguignon, du haut de son siége,
Jure, éclabousse les passans,
Et rit de leurs cris maudissans.
Le char vole, et l'altesse arrive.
Il n'est besoin que je décrive
Les apprêts du banquet exquis;
C'est l'Amour qui l'offre à Cypris.
Les graces, la délicatesse
En font les honneurs et les frais;
Tout est digne de la déesse:
Sallon bien chaud, nectar bien frais,

Couvert brillant, chère divine,
Et, pour raison que l'on devine,
Force truffles dans tous les mets.
Au milieu de vingt plats domine
Le succulent chapon au riz,
Doré par un jus de perdrix.
Melfor, et Cypris, tête à tête
Se suffisent pour cette fête;
Ils sont à table, et le chapon,
Sur lequel l'appétit prélude,
Est trouvé si juteux, si bon,
Qu'on lui livre un choc assez rude.
Le Pomar, l'Aï, le Tokay (1),
Eveillent l'aimable saillie;
Elle prend sa place au banquet
Entre Bacchus et la Folie;
Cette excellente compagnie
Est quittée enfin pour l'Amour,
Qui veut avoir aussi son tour,
Et terminer la douce orgie.
De la table, on passe au boudoir;
La chère n'y sera la même;
Ce sera chère de carême,
Ce sera.... rien, comme on va voir.
Melfor, loin de remplir l'espoir
De la voluptueuse altesse,
Est de glace; et dans sa détresse,

(1) Si Tokay et banquet ne riment pas à l'œil, ils riment parfaitement à l'oreille. *(Note de l'auteur.)*

Il s'en prend à la poule au riz,
Qui vient d'engourdir ses esprits;
Il est nul ; on se désespère ;
Ambre, pastilles, rien n'opère,
Pas même les soins de Cypris.
L'enchantement est invincible.
Et toujours Melfor, à grands cris,
De maudire la poule au riz.
Mais soudain, quel tapage horrible?
Les juremens de Bourguignon
Ébranlent toute la maison.
On entend sa voix de tonnerre
Se mêler aux cris des chevaux,
Et sous leurs pieds tremble la terre.
La cour est pleine de badauds
Fort empressés, pour ne rien faire.
Les amans courent au balcon.
Qu'est-ce, dit Melfor en colère?
C'est le diable, dit Bourguignon,
Le diable de la paillardise
Qui, nuit et jour, me tyrannise,
Et me fait détester mon sort.
Je ne sais quel est le butord
Qui fait sortir de l'écurie
Votre infernale jument pie ;
Ribaude, toujours en chaleur,
Elle a si fort mis en humeur
Mes chevaux, qu'ils font peste et rage.
Ils ont brisé tout l'équipage.
Tenez, voyez-en les débris.

« Donne-leur de la poule au riz, »
Dit l'altesse éclatant de rire ;
» C'est le moyen de les réduire :
« Donne-leur de la poule au riz. »

Par le C. CAILLY.

VERS

Faits pendant la marche de la translation du corps de J.-J. ROUSSEAU *au Panthéon.*

DÉJA vers les bosquets de l'heureux Élysée,
J'ai guidé tes mânes errans ;
Je te vois aujourd'hui du haut de l'Empyrée
Avec les Dieux partager notre encens.
Pour la dernière fois, ombre toujours trop chère,
Reçois mes vœux reconnoissans :
Par tes leçons, mes enfans ont un père ;
Par elles, moi, j'ai des enfans.

Par le C. OLIVIER-CORANCEZ.

L'ABBÉ TRIGAUD.

FRAGMENT

D'un des derniers chants du Poëme sur la Musique. (1780.)

DUNI (1) chantoit, on annonça Trigaud (2).
Ah ! dit la Muse en voyant sa figure,
Du coin du roi (3), n'est-ce pas le hérault ?
Fi ! je me sauve. — « Envoyé du Parnasse,
« Je viens, dit-il, rendre hommage au talent ;
« J'ai beaucoup lu Denis d'Halicarnasse,
« Et je compose un ouvrage excellent
« Sur l'Anapeste : ainsi j'ose prétendre,
« Homme célèbre, au droit de vous entendre. »
Duni prélude, et sourit finement

(1) Le premier compositeur italien qui ait travaillé sur des paroles françoises ; auteur du *Peintre amoureux*, des *Chasseurs*, de la *Clochette*, etc.

(2) L'auteur désignoit sous ce nom un homme de lettres de beaucoup de mérite, mais qu'on assure n'avoir pas été exempt des petits ridicules qu'on lui donne dans ce morceau et dans quelques autres endroits de ce Poëme.

(3) Dans les premières guerres de la musique en France, le côté du roi à l'opéra, étoit le tenant de la musique française.

A ce début. « Bravo ! belle fabrique !
« Vous procédez par le rythme ïambique ;
« Vous irez loin ; je veux absolument
« Vous diriger. — Me diriger ! Comment?
« — Par mes conseils. — Vous savez la musique?
« — Oui, je solfie assez passablement ;
« De la tonique et de la dominante
« Je sais les noms ; j'en parle à tout moment.
« J'ai de l'oreille, une tête sonnante,
« Un feu de diable, une verve étonnante ;
« C'est un Vésuve. — Oui, je le vois fumant.
« — Bon ! ce n'est rien ; et quand ma voix tonnante
« Mugit du grec.... — Du grec!.... — Assurément,
« Je sais le grec ; mais voyons notre affaire,
« Et chantez-moi l'air que nous allons faire.
Duni, cédant à l'importunité,
Du bateleur fixa la vanité.
A tous les sons, le froid Énergumène
Sur son trépied s'écrie et se démène.
« Voilà des traits inconnus et hardis !
« Quelle savante et profonde harmonie !
« Courage ! ayons du talent, du génie ;
« Tous nos rivaux en seront étourdis. »
Quand l'air fut fait : « Ça, dit-il, pour la base,
« Vous l'écrirez ; j'ai la tête un peu lasse ;
« Et puis Vanlô m'attend pour composer
« Certain tableau qui manquoit à sa gloire,
« Et qu'au salon nous devons exposer.
« Caylus aussi me demande un mémoire.
« Il faut pourtant que j'aille, avant dîner,

« A Bouchardon apprendre à dessiner.
« Je suis à tous leur démon, leur génie ;
« On reconnoît quand mon œil a passé
« Sur un morceau : Demandez à Vassé !
« Mais je me voue au dieu de l'harmonie ;
« Et quoiqu'en dise et Pigal et Caylus,
« Mon cher Duni, je ne vous quitte plus.
— « Ah ! quel hableur, s'écria le bon-homme !
« Me voilà pris ! comment me dégager ?
« Le poids est lourd ; allons ! quoiqu'il m'assomme,
« Cela peut nuire : il faut le ménager.

Par le C. MARMONTEL.

LE POËTE LILLIPUTIEN.

CE petit homme, à son petit compas,
Veut sans pudeur asservir le génie :
Au bas du Pinde il trote à petits pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie.
Au grand Corneille il a fait avanie :
Mais à vrai dire, on rioit aux éclats
De voir ce nain mesurer un Atlas,
Et redoublant ses efforts de Pygmée,
Burlesquement roidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée.

Par le C. LE BRUN.

A MADAME ***

Qui avoit écouté avec intérêt le Tableau de quelques circonstances de ma vie (1).

Mes récits vous ont peint ma jeunesse fragile,
Et les feux dont je fus si long-tems consumé.
Louer un tel écrit, c'est vertu d'évangile;
C'est dire : *Excusons tout, il a beaucoup aimé.*
Il n'est rien en effet que l'amour ne répare :
Cette maxime en vers est d'un sens très-profond;
C'est dommage qu'au fond
Des plus parfaits amans le bonheur soit si rare;
Mais peut-être qu'aussi de tels amans le sont.
Par une adresse peu commune,
Praxitelle autrefois illustrant ses travaux,
De vingt beautés en sut faire une
Pleine de grace et sans défauts.
Ce procédé me plait; il est à votre usage;
Vous en pourriez tirer quelque parti,
Et de vos mille amans, tous imparfaits, je gage,
Vous former en idée un amant accompli.

(1) Cet ouvrage où Chabanon s'est peint lui-même comme J.-J. Rousseau dans ses Confessions, vient d'être publié chez Forget, Imprimeur-Libraire, rue du Four-Honoré, n°. 487.

Ce ne seroit qu'un être imaginaire,
Et bien vous prendroit qu'il fût tel;
Si le prodige étoit réel,
Dieu sait ce qu'il en faudroit faire.
Quoi! sans être un prodige on ne peut donc vous plaire?
Quoi! pour vous conquérir il faut vous ressembler?
La loi me semble un peu sévère,
Et le dieu qui peut tout devroit tout égaler.
Faire un heureux, dit-on, *c'est passe-tems céleste* :
Ce principe toujours fut cher à la beauté;
Et quoique gravement plus d'un sage l'atteste,
C'est une loi d'amour plus que d'humanité.

Par *feu* CHABANON.

A UNE JEUNE ORLÉANOISE

Qui m'avoit envoyé du pain.

Air *de Joconde.*

COMBIEN votre envoi généreux
Soulage ma misère!
La céleste mâne aux Hébreux
Étoit moins nécessaire.
Les Hébreux, au-delà d'un jour,
N'en pouvoient faire usage:
Mais votre mâne et mon amour
Se gardent davantage.

Par le C. NOEL.

PORTRAIT

D'OLIVIER GOLDSMITH (1)

Traduit de David Garrick.

JUPITER ET MERCURE,

FABLE.

MERCURE, ici, Mercure! hola! qu'on se dépêche,
Dit un jour Jupiter, un peu chaud de nectar!
Ai-je là de l'argile fraiche?
Qu'on m'en donne! je veux modeler un gaillard
D'une plaisante espèce, une œuvre de caprice.
Je mêlerai le mal avec le bien,
Du plomb avec de l'or, trois vertus pour un vice;
Pour rien il boudera, s'amusera de rien.
Il faut qu'ensemble je pétrisse
Toutes les contradictions,
L'amour des vérités, et l'art des fictions;
La passion du jeu, l'ardeur de la science,
La fureur des plaisirs, les goûts de l'innocence;

---

(1) Auteur du charmant roman du *Vicaire de Wakefield*; du *Village abandonné*, du *Voyageur*, petits poëmes pleins de sensibilité, d'images et de philosophie; né en Irlande en 1729, mort en 1774.

Très-peu chaste en ses mœurs, mais pudique écrivain,
Dans sa bouche, je mets l'obscène hardiesse;
Dans sa plume, la grace et la délicatesse;
Qu'il soit par-dessus tout poëte et libertin:
J'enflammerai ses sens, j'enflammerai sa tête,
Afin que chaque sexe y trouve son profit.
Savant, paillard, dévôt, dupe, joueur, poëte,
Qu'il aille de la terre habiter la planète;
Et parmi les humains, charmés de son esprit,
Que son nom soit fameux; que son nom soit Goldsmith.
Quand ce singulier météore
Cessera de briller là bas,
Ici, pour nos plaisirs, tu nous l'amèneras:
A ses talens les Dieux applaudiront encore.

Par le C. ANDRIEUX.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN auteur disoit: j'ai voulu m'exercer
Sur des sujets de tragédie:
Mais qui m'a fait y renoncer?
Le plus désespérant génie,
Racine, dont jamais on ne prendra le ton;
Et du comique enfin j'ai couru la carrière.
— Oh! c'est étonnant, lui dit-on!
Vous n'avez donc pas lu Molière?

Par le C. GUICHARD.

TRADUCTION

DE L'ÉPITRE DE POPE, (1)

AU DOCTEUR ARBUTHNOT.

FERME la porte, Jean, et qu'on me baricade ;
Qu'on mette les verroux ; dis que je suis malade,
Dis que je suis mourant, dis que je ne suis plus.
Dieux! quels flots de rimeurs, près d'ici répandus!
Mon œil épouvanté, croit voir sur cette place
Tout l'hôpital des fous, ou bien tout le Parnasse.
Les vois-tu, récitant, courant en furieux,
Un papier dans les mains, et le feu dans les yeux?

(1) Cette épitre qui sert de prologue aux satyres de Pope, et qui devroit plutôt se trouver à la tête de sa Dunciade, est elle-même une excellente satyre. Pope avoit confié au docteur Arbuthnot son projet de ridiculiser, dans un poëme, tous ces écrivailleurs qui le poursuivoient dans leurs écrits. Arbuthnot, redoutant, comme médecin, le mauvais effet de ces querelles, et comme ami la vengeance de la cabale puissante que Pope alloit susciter contre lui, chercha à le détourner de son dessein. Il persista, par les motifs rapportés dans cette épître. Elle fut composée à différentes époques, par morceaux, la plupart dictés par l'occasion, et qui ne furent réunis que lors de la publication des Satyres.

Contre ce vil essaim qui fourmille sans cesse,
Quel rempart assez sûr, quelle ombre assez épaisse?
Il m'attaque par terre, il m'assiège par eau,
Se glisse dans ma grotte, investit mon berceau,
Inonde mes bosquets, borde mon avenue,
Me poursuit dans l'église, et m'atteint dans la rue;
Ou, chassé par la faim, de son noir galetas,
M'aborde.... justement à l'heure du repas.
 Est-il un vil rimeur dont la verve grossière
Exhale en plats écrits les vapeurs de la bière;
Est-il un Grand-seigneur, auteur de petits vers,
Un poëte en jupon, qui rime de travers,
Un clerc encor poudreux, qui, déserteur du code,
Sache, au lieu d'un contrat, me griffonner une ode,
Un fou, qui renfermé sans encre et sans papier,
Ait charbonné de vers les murs de son grenier?
Tous viennent m'assaillir dans leurs fureurs étranges,
Outrés de ma critique, ou fiers de mes louanges.
Arthur voit-il ses fils négliger le barreau?
Ce sont mes maudits vers qui troublent leur cerveau.
Et le pauvre Cornus, trahi par ce qu'il aime,
S'en prend aux beaux-esprits, à ma muse, à moi-même!
 Toi qui sauvas mes jours, toi, sans qui l'univers,
Et pour et contre moi n'eût point vu tant de vers,
Quel remède contre eux? Comment fuir cette peste?
Parle, lequel pour moi crois-tu le plus funeste,
De la haine des sots ou de leur amitié?
D'un et d'autre côté, que mon sort fait pitié!
Ami, je crains leurs vers; ennemi, leurs libelles.
D'une part de l'ennui, de l'autre des querelles.

On frappe, c'est Codrus! Je suis mort. Le bourreau,
Pour me lire ses vers, me tient sous le couteau.
Forcé de les juger, conçois-tu ma misère?
Moi, qui n'ose mentir et qui ne puis me taire!
Rire aux yeux de l'auteur seroit trop inhumain:
Écouter de sang froid, je l'essaîrois en vain,
Quel tourment! je m'assieds, composant mon visage;
Poliment je m'ennuie; en silence j'enrage,
Et lâche enfin ces mots très-peu satisfaisans;
« M'en croirez-vous? Gardez votre pièce neuf ans. »
Neuf ans! crie un auteur forcé de faire un livre,
Et par besoin d'écrire, et par besoin de vivre,
Qui dès le point du jour rime entre deux rideaux
Dont le tendre zéphir caresse les lambeaux.
« Vous blâmez donc mes vers! Je vais vous les remettre.
Ajoutez, retranchez; vous m'y verrez soumettre.
— Deux grâces seulement, dit l'autre, et rien de plus:
Votre amitié, d'abord. — Et puis quoi? — Cent écus.
— Monsieur, lisez ces mots que Damon vous adresse:
Vous connoissez le Duc, parlez à son altesse.
— Mais ce Damon, monsieur, m'a cent fois outragé.
— Ah! par son repentir vous êtes bien vengé;
Ne le refusez pas; sa haîne est redoutable:
Il écrit un journal, Curl (1) l'invite à sa table. »
Bon! D'où vient ce paquet? J'ouvre et je lis ces mots:
« C'est un drame, monsieur, nouvellement éclos.
L'auteur veut se cacher: attendant qu'il prospère,
A ce pauvre orphelin daignez servir de père. »

(1) Libraire de Londres.

Si je dis qu'il est mal, Dieu sait quelles fureurs ;
Si je dis qu'il est bien, parlez-en aux acteurs.
Je respire à ces mots ; grace à certaines rimes,
Les histrions et moi, ne sommes pas intimes ;
La pièce est refusée. Outré de désespoir,
« Morbleu, dit-il, je veux l'imprimer dès ce soir.
Parlez-en à Lintot. — Lui ! ce fat de libraire,
En l'imprimant gratis, croira déjà trop faire.
— Et bien, retouchez-la ; je suis bien importun :
Mais, me dit-il tout bas, le gain sera commun. »
A ces mots, je le chasse ; et lui rouvrant la porte :
Vous et vos vers, monsieur, de grâce que l'on sorte.

Quand du plus opulent et du plus sot des rois
L'oreille s'allongea pour la première fois,
Son ministre indiscret (d'autres disent sa femme),
Plutôt que de se taire, eût cent fois rendu l'ame.
Le secret fut trahi ; le garderai-je mieux,
Moi qui vois tant de sots en porter à mes yeux ?
— Modérez-vous, craignez des accidens sinistres ;
Et ne nommez ni rois, ni reines, ni ministres.
— Je méprise les sots et n'en parle jamais.
— Laissons l'âne montrer ses oreilles en paix.
Quel mal peut-il vous faire, et quel si grand désordre ?...
— Quel mal il peut me faire ! il peut ruer et mordre.
Ces sots sont des méchans ; lâchons-le, je le veux,
Ce secret qui n'est plus un secret que pour eux.
La reine, pour dormir, sema cette nouvelle :
Pour sommeiller en paix, publions-la comme elle.
Je vous parois cruel ; retenez bien ce mot :
De tous les animaux, le plus dur c'est un sot.

Intrépide Codrus, les loges, le parterre,
Par d'affreux sifflemens, te déclarent la guerre:
Quel tumulte! quels cris! inutile revers;
Codrus verroit en paix s'écrouler l'univers.
Vois filer dans un coin cet animal infame:
Que l'on brise sa toile, il renoûra sa trame.
Confondez les discours de ce vil rimailleur:
Il revient à l'ouvrage, avide écrivailleur;
Et fier d'un vain tissu, qui d'un soufle s'envole,
L'insecte admire en paix son ouvrage frivole.
Mais quels sont donc mes torts? qu'ont perdu
tous ces fous?
Ce poëte a-t-il moins son sourire jaloux?
Milord, ce fier sourcil où son orgueil éclate?
Cibber, sa courtisanne et ce seigneur qu'il flatte?
Henley de sa canaille est-il moins l'orateur?
Moor de ses francs-maçons le zélé sectateur?
Bavius n'est-il plus admis à cette table?
Ce prélat trouve-t-il Philips moins admirable?
Sapho.. — Bon Dieu! paix donc! de pareils ennemis...
— Ah! je crains plus encor de semblables amis.
Alors qu'il vous outrage, un sot n'est pas à craindre;
C'est lorsqu'il se repent qu'on est le plus à plaindre.
L'un me dédie un tome, et son ton empesé,
Plus que cent ennemis, m'a ridiculisé.
L'autre, la plume en main, chevalier de ma gloire,
Pour moi, contre un journal dispute la victoire.
L'autre vend mes écrits lâchement enlevés;
L'autre crie après moi: souscrivez, souscrivez.
Plusieurs de mon corps même admirent la disgrace...
« Ovide eut votre nez; vous toussez comme Horace;

« Alexandre portoit l'épaule comme vous ;
Vos yeux ..— Bon, mes amis ! cet éloge est bien doux ;
Ainsi de ces mortels, fameux par leur mérite,
Ce sont précisément les défauts que j'hérite.
Quand je languis au lit, dites-moi poliment :
Virgile reposoit comme vous justement ;
Et quand j'expirerai, contez-moi, pour me plaire,
Qu'autrefois, comme moi, mourut le grand Homère.
Ciel ! quel fâcheux démon m'a mis la plume en main?
Que de papier perdu dans un métier si vain !
Dès le berceau, (combien la nature est puissante !)
Je bégayois des vers d'une voix innocente.
Age heureux, où l'on sent des plaisirs sans douleurs,
Où, sans craindre d'épine, on recueille des fleurs !
Mais du moins, en rimant j'ai suivi mon génie ;
Je n'ai point de mon père empoisonné la vie ;
Ma muse ne m'apprit qu'à chanter la vertu,
Qu'à surmonter les maux dont je suis combattu,
Qu'à bénir tes bienfaits, tendre ami que j'honore,
Qu'à supporter ces jours que tu soutiens encore.
Mais pourquoi, dira-t-on, vous imprimer? Pourquoi?
Eh ! qui n'auroit été séduit ainsi que moi?
Walsh, ce fin connoisseur, le délicat Granville,
M'ont dit : vous charmerez et la cour et la ville ;
Garth, le généreux Garth, daignoit guider mes pas ;
Congrève me louoit ; Swift ne me blâmoit pas.
Sheffield, Talbot, Somers, consentoient à me lire :
Le grave Atterbury m'accordoit un sourire ;
Et Bolinbroke, ami de Dryden vieillissant,
Embrassoit avec joie un poëte naissant.

Heureux mes vers, de plaire à leur esprit sublime!
Mais plus heureux l'auteur, de gagner leur estime!
Par eux on jugera mon cœur et mon esprit;
Et que m'importe après ce qu'un Burnet écrit?
Rappelle-toi l'essor de ma muse novice.
Elle n'osoit encor livrer la guerre au vice;
Elle peignoit des fleurs, des vergers, des ruisseaux.
Qui pouvoit s'offenser de ces rians tableaux?
Gildon pourtant dès-lors outragea ma personne:
Il veut dîner, me dis-je, hélas! je lui pardonne.
Qu'un censeur moins fougueux critique mes écrits,
S'il dit vrai, j'en profite; et s'il a tort, j'en ris.
Mais je connois trop bien nos graves Aristarques,
Stériles en génie et féconds en remarques.
Le zèle, le travail, la mémoire, ils ont tout,
Excepté du bon sens, de l'esprit et du goût.
Ils savent avec art placer une virgule;
Pas un accent n'échappe à leur docte scrupule;
Un mot, une syllabe épuisent leurs efforts;
Ils jugent les vivans, ils commentent les morts;
Et par l'éclat d'autrui, dissipant leurs ténèbres,
Joignent leurs noms obscurs aux noms les plus célèbres.
Tel le chêne soutient l'arbuste dans les airs;
Tel l'ambre offre à nos yeux de la paille et des vers.
Mais que d'auteurs choqués! j'approuve leur murmure,
Je les appréciai, c'est sans doute une injure.
Damon, que j'ai loué, n'est pas content de moi.
Hélas! c'est que Damon est trop content de soi.
Pour louer un auteur, il nous faudroit connoître
Non pas tout ce qu'il est, mais tout ce qu'il croit être;

Les beaux esprits, ainsi que les vieilles beautés,
Trouvent leurs portraits faux, s'ils ne sont pas flattés.
L'un en un faux sublime égare sa pensée,
Et nomme poésie une prose insensée;
L'autre, faux bel-esprit, tient mon esprit tendu,
Veut être deviné, mais jamais entendu.
L'autre, des vers d'autrui s'est enrichi sans honte,
Traduit pour un écu quelque insipide conte,
De son étroit cerveau tire dix vers par an,
N'écrit que pour prouver qu'il écrit sans talent,
Revêt de cent lambeaux une Muse postiche,
Pille, dépense peu, mais n'en est pas plus riche.
Cependant si ma Muse, à ces minces auteurs,
Veut bien donner le nom d'heureux compilateurs,
Quels cris! Oui, disent-ils dans leur fureur extrême,
Il lancera ses traits contre Addisson lui-même.
Eh bien? qu'ils meurent donc dans leur obscurité.
Mais représentez-vous un écrivain vanté,
Plein de grâce et d'esprit, sachant penser et vivre;
Charmant dans ses discours, sublime dans un livre;
Partisan du bon goût, amoureux de l'honneur;
Fait pour un nom célèbre, et né pour le bonheur;
Mais qui, comme ces rois que l'Orient révère,
Pense ne bien régner qu'en étranglant son frère;
Concurrent dédaigneux et cependant jaloux,
Qui, devant tout aux arts, les persécute en vous;
Blâmant d'un air poli; louant d'un ton perfide;
Cherchant à vous blesser, mais d'une main timide;
Flatté par mille sots, et redoutant leurs traits;
Tellement obligeant qu'il n'oblige jamais;

Dont la haine caresse et le souris menace;
Bel esprit à la cour et ministre au Parnasse;
Faisant d'une critique une affaire d'état;
Ainsi que son héros (1), dans son petit sénat,
Réglant le peuple auteur; tandis qu'en son extase,
Tout le cercle ébahi, se pâme à chaque phrase.
Parle, qui ne riroit de ce portrait sans nom?
Mais qui ne pleureroit si c'étoit Addisson?
Et qui n'auroit pitié du contraste bizarre
D'une ame si commune et d'un talent si rare?
Mes écrits, je l'avoue, affichés en cent lieux,
Etalent sur nos murs leurs titres orgueilleux,
Et deux cents colporteurs, au lecteur qui s'empresse,
Les vendent tout mouillés au sortir de la presse.
Mais me voit-on bouffi d'une folle hauteur,
Vouloir en souverain régir le peuple auteur?
A ce peuple imposteur, encor plus que risible,
Tel qu'un sultan altier, je me rends invisible.
Après les vers nouveaux je ne vais point courir;
Sans savoir s'ils sont nés, je les laisse mourir.
Je ne vais point, trottant au travers de la ville,
Colporter des couplets, répandre un vaudeville,
Remettre à l'imprimeur un écrit clandestin,
Des drames nouveaux-nés décider le destin,
Une orange à la main, soulever le parterre,
Dans l'ombre d'un café, réformer l'Angleterre.
Las de prose, de vers, des muses, d'Apollon,
J'abandonne à Bardus tout le sacré vallon.

---

(1) Caton.

Tel qu'Apollon assis sur la double coline,
L'épais Bardus s'étale avec sa lourde mine;
Trente rimeurs gagés le parfument d'encens:
Mécène et lui déjà vont de pair dans leurs chants.
Son cabinet, orné d'un Pindare sans tête,
S'ouvre indifféremment à tout mauvais poëte.
Chaque auteur, de son goût vient recevoir la loi,
Demande ses avis, et sur-tout un emploi;
Admire ses tableaux et sa magnificence,
Et pour dîner un jour, pendant un mois l'encense.
Mais hélas! il commence à devenir frugal:
Les uns d'un froid éloge ont le maigre régal;
D'autres, un rendez-vous pour réciter leurs pièces;
Quelques-uns sont payés en simples politesses.
A ses yeux que toujours le vrai talent frappa,
Dryden, qui le croiroit! Dryden seul échappa.
Mais un Grand éclairé, tôt ou tard se détrompe:
Si Dryden meurt de faim, on l'enterre avec pompe.
Oh! puissent désormais tous ces vils protecteurs,
Grossir leur triste cour de tous ces vils auteurs!
Que tout rimeur vénal trouve un Grand qui l'achète;
Que tout patron stupide ait un client plus bête!
Ainsi, tandis qu'un sot pour un fat rimera,
Tandis que la bassesse à l'orgueil se vendra,
Tous ces fous, loin de moi, fuiront l'un après l'autre:
O Grands! mon intérêt s'accorde avec le vôtre:
Je hais la flatterie, et vous la bonne-foi;
Cibber rampe chez vous, et Gay vécut pour moi.
Ciel! fais-moi, comme Gay, vivre et mourir sans maître!
Savoir vivre et mourir, c'est le seul art peut-être.

Puissai-je, indépendant de l'univers entier,
Paroître noblement dans un noble métier;
Vivant pour mes amis, existant pour moi-même,
Lisant ce qui me plaît et voyant ceux que j'aime,
Du faquin qui protège implacable ennemi,
Mais aux Grands, quelquefois donnant le nom d'ami.
Non, je n'étois point né pour les grandes affaires;
Je crois Dieu, ne dois rien, récite mes prières:
Je dois, grâces au ciel, sans rimer en rêvant;
Et ne sais si Dennis est ou mort ou vivant.
Qu'allez-vous imprimer? vient-on souvent me dire:
Ciel! n'étois-je donc fait que pour toujours écrire?
Insensé, n'ai-je donc rien de mieux à songer;
Point d'amis à servir, de pauvre à soulager?
— J'ai trouvé Pope et Swift, enfermés tête-à-tête,
Dit l'indiscret Balbus; quelque chose s'apprête.
— J'ai beau lui protester... — Eh! non, je vous connois:
Votre verve, dit-il, ne s'épuise jamais.
— Et la première horreur qu'un méchant distribue,
Ce connoisseur profond d'abord me l'attribue.
Hélas! malheur au vers le plus harmonieux
Qui blesse l'innocent d'un trait calomnieux,
Dont la pudeur rougit, dont la vertu s'allarme,
Qui peut de deux beaux yeux arracher une larme!
Me confonde le ciel, si l'on voit mes discours
Des jours d'un honnête homme empoisonner le cours!
Mais ce méchant, fléau des vertus les plus belles,
Qui compose dans l'ombre, ou répand des libelles;
Qui déchire avec art, mais avec cruauté,
Le talent malheureux, l'indigente beauté;
Ce Grand, qui près des rois adulateur servile,

Sous un ruban d'azur, me cache un ame vile;
Ce fat qui me protège avec un air si vain;
Qui, vantant mes écrits, néglige l'écrivain;
Qui n'ose me défendre alors que l'on me blesse,
Me voit par vanité, me trahit par foiblesse;
Qui, s'il n'est pas méchant, est du moins indiscret;
Qui donne un ridicule, ou révèle un secret;
Qui, prêtant à mes vers des tournures malignes,
Va dire aux Grands, c'est vous que l'on peint dans
ces lignes;
Voilà ceux qu'à mes pieds je veux voir abattus:
Je suis l'effroi du vice, et l'appui des vertus.
Que Sporus tremble. — Qui, cette chétive espèce,
Automate de soie, extrait de lait d'ânesse!
Chenille que colore un brillant vermillon!
Quoi! faut-il dans la mer noyer un papillon?
— Du moins écrasez donc cet orgueilleux insecte,
Ce ver aux aîles d'or, qui me pique et m'infecte,
Qui, formé dans la fange, est fier de ses couleurs,
De la société flétrit toutes les fleurs,
Parcourt, en bourdonnant, le Pinde et les ruelles,
Mais sans goûter les arts, mais sans jouir des belles.
Ainsi, dans le gibier qu'il mordille en grondant,
L'épagneul bien dressé n'ose imprimer la dent.
Son sourire éternel annonce une ame aride;
D'un ruisseau peu profond ainsi l'onde se ride.
Voyez cette poupée au teint pétri de fard,
S'exprimer par ressort, gesticuler par art;
Il siffle ou calomnie, il chansonne ou blasphême;
Il lance une épigramme, ou discute un systême.

Être

Etre indéfinissable; équivoque animal;
Avantageux et bas; doucereux et brutal;
Tour-à-tour, grand seigneur ou petite maîtresse;
Mignard comme une fille, ou fier comme une Altesse;
Frivole par l'esprit, infâme par le cœur;
Fat auprès d'une femme, auprès des rois flatteur.
Belle Eve, ainsi l'on peint ton séducteur funeste,
Ange par la figure et serpent par le reste;
C'est un être choquant, même par sa beauté,
Affable par orgueil, rampant par vanité.
Libre d'ambition, insensible aux richesses,
Courageux sans hauteur, complaisant sans bassesses,
Voilà le vrai poëte, il plait, mais noblement;
De l'orgueil d'un ministre il n'est pas l'instrument.
Flatter, même les rois, à ses yeux est coupable.
De mentir, même en vers, sa bouche est incapable.
Chez lui la poésie est plus que de vains sons;
La sublime morale embellit ses chansons.
Il fait briller le vrai dans la fiction même;
Ce n'est point un vain nom, c'est la vertu qu'il aime.
Il respecte les Grands et ne les trompe pas:
Il dompte ses rivaux, sans livrer de combats.
Il voit avec mépris le louangeur stupide,
L'aggresseur furieux, le défenseur timide,
Le critique implacable et qui mord sans pitié;
Le bel esprit jaloux, et qui loue à moitié;
Tant de coups sans effet, tant de traits sans blessure;
Et la haine impuissante et l'amitié peu sûre.
Qu'on réchauffe cent fois des contes pleins d'ennui;
Que l'on charge son nom de sottises d'autrui;

Qu'un méchant affamé défigure, pour vivre,
Ses traits dans une estampe, et ses mœurs dans un livre;
Qu'on l'outrage dans ceux qui lui sont les plus chers:
Qu'on blâme sa morale au défaut de ses vers;
Que l'on poursuive encor, par une lâche envie,
Ses amis dans l'exil et son père sans vie;
Qu'enfin, jusqu'à son roi, les vils échos des cours,
Fassent de ces méchans retentir les discours;
Adorable vertu, c'est à vous qu'il s'immole,
C'est pour vous qu'il souffrit: par vous il se console.
— Mais j'insulte le pauvre, et je brave les Grands.
— Oui, pour moi l'homme vil est vil dans tous les rangs.
Je le hais sous le froc ainsi que sous la mitre;
Chevalier d'industrie ou chevalier en titre;
Ecrivain mercenaire, ou courtisan vénal;
Assis sur la sellette, ou sur le tribunal;
Triomphant dans un char, ou rampant dans la boue;
Admis auprès du trône, ou conduit à la roue.
Cependant cet auteur si terrible et si craint,
Sapho sait qu'il n'est pas aussi noir qu'on le peint.
Dennis même avoûra, s'il veut être sincère,
Qu'en méprisant ses vers, il aida sa misère.
On l'accuse d'orgueil; il étoit si peu fier,
Qu'il visita Thibald et but avec Cibber.
Un prêtre contre lui vomit un gros volume:
L'a-t-on vu pour répondre user en vain sa plume?
Pour plaire à sa maîtresse, un fat l'ose outrager:
Ah! qu'elle soit sa femme, et c'est trop le venger.
Que Pope soit l'objet d'une satyre amère;
Mais pourquoi dénigrer et son père et sa mère?

Sa mère a-t-elle, hélas! médit de son prochain?
Vit-on jamais son père outrager son voisin?
Lâches, écoutez-moi, respectez sa famille,
Et ne ternissez plus l'éclat dont elle brille;
Son nom sera sacré, tant que cet univers
Chérira les vertus et lira les beaux vers.

Ceux dont il tient le jour, et l'époux et la femme,
Etoient nobles de nom comme ils l'étoient par l'ame.
Leurs ayeux pour l'honneur combattirent cent fois,
Quand de l'honneur encor nous connoissions les lois.
— Mais qu'étoient leur fortune et leurs biens? — Légitimes.
Ils laissèrent Crassus s'engraisser par des crimes.
Ce bon père, aujourd'hui l'objet de ses regrets,
Gentilhomme sans morgue, héritier sans procès,
Citoyen sans cabale, époux sans jalousie,
Traversa doucement l'espace de la vie.
Jamais il ne parut au tribunal des loix;
Jamais d'un faux serment n'appuya de vains droits.
Il n'étoit point enflé d'une vaine science;
Le langage du cœur fut sa seule éloquence.
Eclairé par l'usage, et poli par bonté,
Sain par la vie active et la sobriété,
Ses vénérables jours furent longs sans souffrance:
Son paisible trépas fut court, sans violence.
Ciel! accorde à son fils et sa vie et sa mort;
Et les enfans des rois vont envier mon sort!

Ami, jouis toujours de ta douce folie.
Pour moi, mon cœur se plaît dans sa mélancolie.
Puissai-je encor long-tems, par de pieux secours,

Conserver une mère et prolonger ses jours ;
Sur le bord du cercueil soutenir sa foiblesse,
Egayer ses langueurs et bercer sa vieillesse,
Prévenir ses besoins, les lire dans ses yeux,
Et retarder encor son départ pour les Cieux!

Par le C. DELILLE.

FIN.

TABLE.

L 5

ANONYMES.

Fin de la Table.

NOTICE DES OUVRAGES DE POÉSIE

QUI ONT PARU L'AN TROISIÈME.

POËMES.

ROUSSEAU, ou l'Enfance, poëme, suivi des Transtéverins et de poésies lyriques, par le citoyen Théodore Désorgues. Paris, Jansen, petit in-8°. de 88 pages avec une gravure.

Titre qui n'annonce pas précisément l'objet de l'ouvrage : fiction patriotique.

J.-J. Rousseau conduit l'auteur vers les limbes, séjour de l'enfance après la mort, ne l'accompagne que jusqu'aux bords du Léthé que l'ordre du ciel lui défend de jamais franchir. Bientôt le poëte apperçoit le berceau de la vie, les enfans ravis dès la mamelle aux baisers de leurs mères, ceux qui ont été moissonnés au sortir de l'enfance, etc. Berquin, *leur sensible ami, se mêle à leurs jeux. Il sert de second guide à l'auteur. Celui-ci se croit transporté sur ce mont cher au dieu Mars qui domine les remparts de la Seine. Il revoit de là, de jeunes enfans de la patrie écrasés par un char près la place de Thionville ; puis d'autres petits*

héros de patriotisme sur lesquels il s'est élevé depuis bien des doutes.

Des tableaux intéressans, de la poésie, des négligences.

A la suite, un autre poëme bien supérieur, intitulé : les Transtèverins, *qui, inséré dans la* Décade littéraire *et le dernier* Almanach des Muses; *avoit, au jugement des connoisseurs, placé le C. Désorgues au rang de nos versificateurs les plus distingués.*

Enfin, quatre hymnes patriotiques, et un joli poëme italien sur le printems.

Roxane, poëme héroï-comique en cinq chants, par le citoyen Verny, suivi de pièces fugitives du même auteur. Paris, Royez, in-8°. de 231 pag.

Petit poëme dans le genre de la Boucle de cheveux enlevée, *de* Pope. *Quoique d'ancienne date, il n'avoit pas encore été rendu public.*

Le sujet est l'enlèvement d'un épagneul, objet de toutes les affections de la jeune Zémis. *L'amour en est jaloux : il va implorer le secours de la déesse de la mode :* Zémis *choisit des ajustemens, et tandis qu'elle fait ses apprêts pour un bal, on lui enlève l'épagneul chéri.*

Charmant badinage. Brillans détails fécondés par la plus riante imagination. Quelques-uns de mauvais goût, comme celui d'un gros cuisinier qui court après le petit chien dans la rue. Des traits de satyre assez déplacés. Du talent.

A la suite, des poésies fugitives beaucoup plus foibles que ne sembloit le promettre l'ouvrage qui les précède.

Les Noces de Rosine, par le citoyen Guyètand, du Mont Jura. Clousier, in-8°. de 16 pages.

Espèce d'Héroïde qui auroit fait plus de sensation dans des temps plus calmes. C'est un amant qui

ose assister à la cérémonie qui lui enlève pour jamais une maîtresse adorée.

Passion vraie, exprimée d'une manière brûlante. Quelques défauts de goût, bien rachetés par l'énergie des sentimens.

La Caverne, poëme, par Hyacinthe Morel, ci-devant professeur d'éloquence et de poésie au collége d'Aix, département des Bouches-du-Rhône, etc. Marchands de nouveautés.

Ouvrage réellement composé dans une caverne, où l'auteur, repoussé par ses amis même, et poursuivi par les terroristes, fut obligé de chercher un asile parmi les bêtes fauves.

Peinture de la vraie liberté. Contraste avec le vandalisme et le terrorisme. Apostrophe au chef des brigands:

Par toi, la liberté voit blasphémer son nom,
Et tu ferois bénir le règne de Néron.

D'autres traits fort énergiques. Quelquefois des disparates, comme les monts où Jéhova prononçoit ses oracles, *mêlés avec la* grotte d'Égerie *et celle de* Calipso.

Les crimes des terroristes, poëme, par Granger, artiste du théâtre italien, 6 pages. Marchands de nouveautés.

Des sentimens honnêtes. Versification foible et facile. Plusieurs traits d'une grande vérité; celui-ci, par exemple :

Une moitié gémit, et l'autre est abusée.

Le despotisme, poëme, et autres poésies, par le citoyen Mercier, de Compiègne, chez l'auteur.

La champétréide, ou les beautés de la paix et de la nature, poëme publié par le citoyen Henrion. Paris, Henrion, in-8°. de 60 pages.

Dieu et les prêtres, fragment d'un poëme philosophique, par Sylvain M., avec cette épigraphe :

L'homme a dit : faisons Dieu ; qu'il soit à notre image ;
Dieu fut, et l'ouvrier adora son ouvrage.
Paris, Deroy.

ODES, FABLES, etc.

Odes républicaines au Peuple francois, etc. par le citoyen Lebrun, précédées de l'ode patriotique sur les événemens de 1792, imprimées par ordre du Comité d'instruction publique. Paris, imprimerie des lois, in-8°. de 50 pages.

Odes très-connues, et dignes de leur réputation. Plusieurs sont insérées dans les derniers Almanachs des Muses *et dans celui-ci.*

Ode sur la réhabilitation de la commune de Bédoin, décrétée par la Convention nationale, et exécutée par le représentant du peuple Jean Debry. Avignon, Raphel.

*Paroles d'*Hyacinthe Morel, *musique du C.* Blaze. *Pièce exécutée sur les ruines de Bédoin, le 15 floréal de l'an trois, jour de la réhabilitation solemnelle de cette commune.*

Odes d'Anacréon. Traduction nouvelle, en vers, par le citoyen A.... Paris, Dupont, in-12 de 178 pag.

Entreprise qui semble exiger la touche des Chaulieu *ou des* Lafontaine. *Ce qu'il y a de plus difficile à transporter d'une langue dans une autre, est certainement la grace et la délicatesse qui caractérisent* Anacréon. Henri Etienne *y a réussi dans sa traduction en vers latins. Aucun écrivain n'a eu le même bonheur en françois.*

Ici plusieurs traductions qui se font lire avec plaisir, et qui réunissent l'élégance à la fidélité ;

telles que celles des odes 4, 5, 19, 21, 28, 33, 37, 47 et 51.

Quelquefois un mélange de rimes peu harmonieux.

Fables d'Antoine Vitallis. Paris, Dupont, ou chez l'auteur, rue du Jardinet, n°. 2.

Environ cent fables; tâche ordinaire de la plupart des fabulistes. A celles-ci toujours une épigraphe à la tête, sans préjudice de la moralité de la fin, qui tantôt est juste et ressort de l'action, tantôt est froide ou peu piquante. Souvent de l'agrément dans la narration, souvent aussi de la négligence poussée trop loin. Plusieurs fables très-jolies; d'autres offrant de tristes vérités, et de frappantes allusions.

ÉPITRES.

Épître aux Jacobins. Paris, Chéron, in-8° de 7 p.

Vers d'un homme d'esprit qui s'abandonne trop à sa facilité; elle est quelquefois un peu trop vuide.

Épître à un ami, in-8°. de 6 pages. Marchands de nouveautés.

Tâche de t'attacher à ces femmes aimantes,
Qu'à chérir leurs devoirs on vit toujours constantes:
Ton hommage à leurs yeux ne peut être suspect;
Montre-leur une estime égale à ton respect:
Dans le fond de ton cœur, fais-les d'abord descendre;
Elles te chériront: car le leur est si tendre!
Comme des sœurs enfin, aime-les si tu peux.

Épître sur ma vieille culotte, in-8°. de 4 pages. Marchands de nouveautés.

Culotte! hélas! ton règne passe;
Et quand tu vas me délaisser,
Je suis privé, dans ma disgrace,
Des moyens de te remplacer.
Que faire? etc.

POÉSIES DIVERSES.

L'Automne, pastorale traduite de Pope, par le citoyen Luce, professeur de belles-lettres en la ci-devant université de Paris. Marchands de nouveautés, in-8°. de 6 pages.

Élégante traduction d'une des meilleures églogues de Pope. *Quelques négligences faciles à corriger.*

Mémorial anglois, ou précis des révolutions d'Angleterre jusqu'à nos jours, en 360 vers, par Malingre, etc. Maradan.

Tableau historique dans le genre du père Buffier, *mais très-supérieur à ceux du jésuite. Rapprochemens heureux des traits les plus saillans de l'histoire d'Angleterre, lequel peut être utile, non pour apprendre cette histoire aux jeunes gens, mais pour leur servir de* mémorial, *comme l'auteur en a eu le dessein.*

Il seroit à souhaiter qu'il eût fait le même travail sur l'histoire de France.

Précision extraordinaire, et plus de tournure et d'élégance que la matière ne sembloit le comporter.

Recueil de morceaux détachés, par madame la baronne de Stael de Holstein. Paris, Fuschs, in-8° de 203 pages.

Une épître au malheur, *en vers, suivie de quatre opuscules en prose, genre d'écrire où l'auteur paroît plus exercé.*

Les nuits de la Conciergerie, rêveries mélancoliques, et poésies d'un proscrit, fragmens échappés au vandalisme. Mercier, de Compiègne.

Les droits de l'homme et du citoyen, mis en vers françois par le citoyen M. . . Paris, Morin, 32 pages.

RECUEILS.

Il y a quatre journaux dans lesquels on insère ordinairement des poésies fugitives ; le Magasin encyclopédique, *la* Décade philosophique et littéraire, *le* Mercure, *le* Bulletin de littérature *et* l'Esprit des journaux (1). *On en imprime aussi quelquefois dans le* Moniteur, *le* Journal de Paris, *les* Affiches de Paris *et le* Messager du soir. *D'autres se bornent à donner l'analyse des pièces de théâtre.*

THÉATRE DE LA RUE FEYDEAU,

OU DES COMÉDIENS FRANÇOIS.

TRAGÉDIES REPRÉSENTÉES.

Pausanias, tragédie en cinq actes et en vers, par le citoyen Trouvé, l'un des rédacteurs du Moniteur. 8 germinal.

Histoire du 9 *Thermidor et de Robespierre, sous le nom de Pausanias. Séduit par l'or des Perses et sa féroce ambition, le général lacédémonien forme le projet d'assujettir sa patrie : voilà tout ce qui lui est commun avec le moderne conspirateur. On voit dans l'ouvrage du citoyen* Trouvé *la convention, les tribunes, la commune, le tribunal révolutionnaire, les complices du tyran, et jusqu'au général Henriot. Pausanias veut aussi se tuer, préci-*

---

(1) Le *Magasin encyclopédique* et la *Décade*, sont les plus féconds en poésies fugitives. Ils ont fourni à ce volume d'excellens morceaux.

sément comme Robespierre, auquel pourtant il ressembloit très-peu.

Des rapprochemens forcés, plusieurs scènes intéressantes. Descriptions énergiques de la tyrannie décemvirale. Des incorrections.

Pison, tragédie en cinq actes et en vers, par le citoyen Petitot, 12 prairial.

Conjuration contre Néron, même sujet que celui d'Épicharis. Beaucoup d'événemens horribles. Peu d'intérêt. Bonne scène entre Lucain et Sénèque.

TRAGÉDIES NON REPRÉSENTÉES.

Barnevelt ou le Stathoudérat aboli, tragédie en trois actes, par le citoyen Fallet. Paris Desenne.

Hormidas, tragédie en trois actes, en vers, par le C. Luce, etc. Paris, marchands de nouveautés. in-8°. de 48 p.

COMÉDIES REPRÉSENTÉES.

Paméla ou la vertu récompensée, comédie en cinq actes, en vers, représentée pour la première fois par les Comédiens françois, le premier août 1793, et remise au théâtre de la rue Feydeau, le 6 thermidor dernier. Par le citoyen François de Neufchâteau. Barba.

Sujet si connu qu'il n'a pas besoin d'explication: c'est le même que Voltaire a traité sous le titre de Nanine.

Un plan bien suivi, des caractères bien exprimés, d'heureux développemens, de l'aisance, de la pureté, de l'élégance dans la versification.

Le

Le double divorce ou le bienfait de la loi, comédie en un acte, en vers ; 5 vendémiaire de l'an trois, par Forgeot. Paris, Prault.

Effort de générosité assez extraordinaire ; une femme se sépare d'un jeune époux qu'elle aime, pour l'unir à une autre femme dont elle le sait épris. Scènes bien liées entre elles et qui naissent les unes des autres. Style pur et naturel : de l'esprit.

Le lendemain de la bataille de Fleurus, en un acte, mêlé de musique. Paroles du citoyen d'Antilly, musique de Kreutzer. 24 vendémiaire.

Facétie assez gaie.

Le mariage de J.-J. Rousseau, intermède mêlé de musique. Musique du citoyen Bruni. 4 brumaire.

Anecdote de J.-J. Rousseau qui prend deux de ses amis à témoin de ses engagemens irrévocables avec Thérèse le Vasseur.

Le Commissionnaire, fait historique en deux actes, en prose. 3 frimaire.

Fait célèbre d'un commissionnaire de la prison de Saint-Lazare, qui touché du sort d'un détenu plongé dans l'indigence, et ne possédant lui-même que cent livres, en porte cinquante à la femme de la part du mari, et autant au mari de la part de sa femme.

Agathine, drame en cinq actes, en vers, par le C. Lourdet-Santerre, ou la Fille naturelle. 14 ventose.

Pièce qui n'a eu qu'un foible succès ; action très compliquée, des détails agréables.

Le Mensonge officieux, comédie en un acte, en vers, mêlée de musique. Paroles du C. Forgeot, musique du citoyen Lemoine. 23 ventose.

Jolie comédie ; intrigue très-simple. Duval et sa femme ont l'un une pupille, et l'autre un neveu qui s'aiment et qu'ils ne veulent pas unir. Lafleur, valet du jeune homme, imagine de forcer par un mensonge adroit, ces deux époux à consentir à l'himen des jeunes gens.

Le bon Fermier, comédie, par le C. Ségur puiné. 27 ventose.

Trait généreux d'un fermier qui a acheté la ferme de son propriétaire tombé sous la hache des assassins, a sauvé de leurs fureurs son fils et sa fille, et les a cachés dans un lieu sûr. Lorsque le danger est passé, il les tire de leur retraite, et leur remet un acte de cession du bien de leur père.

La plupart des événemens antérieurs à l'ouverture de la scène ; action qui roule principalement sur l'embarras qu'éprouve le fermier pour faire accepter son acte de cession.

Le Tolérant, comédie en cinq actes, en vers libres. Par le citoyen Demoustier. 4 floréal.

C'est un déiste qui sachant apprécier les divers préjugés, sait en tolérer les effets dans autrui. Parmi les autres personnages, un Athée, un Juif, un Chrétien, un Turc, un Tartare, un Indien et un Chinois. Peu de vraisemblance et de conduite. Des détails brillans ; une excessive facilité.

Une Faute par amour, comédie en un acte, en prose, mêlée d'ariettes, par J.-B. Vial, musique de Mengozzi. 27 Floréal.

Jolie bagatelle qui a réussi.

Delmon et Nadine, opéra en deux actes; par le citoyen Derieux, musique du citoyen Savaux. 25 prairial.

Anecdote d'un jeune homme et d'une jeune fille, enfans de père et de mère condamnés par un tribunal révolutionnaire et généreusement recueillis par leur fermier.

Élisa, ou le Voyage du Mont-Bernard, comédio-opéra en deux actes.

Point de vraisemblance, mais de l'effet théâtral. De brillantes décorations; des ponts, des ravins, des glacières, des cascades.

Savante musique; musique de Chérubini.

Agnès et Félix, ou les deux Espiègles, opéra en trois actes; musique de Devienne. 5 fructidor.

Intrigue un peu compliquée. On veut marier Agnès au père de Félix son amoureux. Les deux pères ayant surpris les jeunes gens ensemble, celui de Félix qui est juge et dispose de la prison, y fait enfermer son fils. Agnès se déguise en garçon, et gagne le guichetier qui en fait une sentinelle; puis les deux espiègles trouvent moyen d'enfermer le juge et le geolier, et de s'évader. Après quelques autres incidens, on leur pardonne.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE.

TRAGÉDIES REPRÉSENTÉES.

Mutius Scœvola, tragédie en trois actes, en vers, par le citoyen Luce, professeur de Belles-lettres

en la ci-devant Université de Paris. 27 juillet 1793. Paris, Louvet.

Trait, si connu, de Mutius Scœvola, qui refuse de révéler les noms de ceux qui ont conspiré avec lui contre Porsenna. Il tient sa main suspendue sur un brasier ardent, pour prouver qu'il sait se taire. Générosité de Porsenna, qui a paru fort scandaleuse à l'époque de la première représentation.

Quelques belles scènes. De l'inégalité dans le style.

Quintus Cincinnatus, tragédie, par Arnault, suivie de l'acte d'Horatius Coclès. 21 *frimaire*, Mérigot jeune.

Sujet austère, intérêt foible.

Spurius Melius, riche Citoyen de Rome a fait venir des grains dans un tems de disette; il les distribue au peuple pour le gagner et s'ouvrir un chemin à la tyrannie. Cincinnatus, qui, de sa retraite, a pénétré les projets de Mélius, accourt à Rome et l'accuse devant le Sénat. Il est nommé dictateur, et donne ordre d'arrêter Mélius. Celui-ci résiste et provoque le peuple à la sédition. Servilius, général de la cavalerie, aime Emilie, fille de Melius qui lui offre sa main : Servilius n'en persiste pas moins à vouloir l'emmener devant le dictateur; puis le voyant se réfugier parmi les séditieux, il le poignarde au milieu de ses cliens. Emilie se tue sur le corps de son père, après avoir remis au dictateur la liste des conjurés.

De beaux développemens. Le rôle d'Emilie assez inutile. Succès peu soutenu.

Abufar, ou la Famille Arabe, tragédie en quatre actes. 23 Germinal. Par le C. Ducis. (Barba) in-8. de 79 pages.

Peinture des mœurs patriarchales, mises en contraste avec l'influence d'un climat brûlant, sur

les affections des hommes. Intrigue purement romanesque, puisqu'elle roule sur l'ignorance où sont la plupart des personnages de la naissance de Saléma. C'est un enfant qu'Abufar a recueilli dans le désert et dont la mère a péri en lui donnant la vie. Pour que cette orpheline ne fût pas traitée dans sa famille en étrangère, il la fait passer pour sa fille. Mais Farhan, son fils, a conçu pour elle le plus violent amour, et le lui a inspiré : il s'en suit que tous deux se croyent coupables de desirs incestueux, et que des remords combattent le feu qui les consume. Farhan s'est long-tems absenté: il revient toujours dévoré de la même passion. Son père exige qu'il se marie, et n'essuie que des refus. Il s'imagine long-tems que cé fils malheureux aime sa fille Obéide ; ce qui contredit ses vues : nœud mesquin, méprise peu vraisemblable. Dès qu'il connoît le véritable objet de l'amour de Farhan, il leur découvre le secret de la naissance de l'orpheline, et les unit. Ainsi il n'y a dans la pièce aucun événement tragique : mais ce qui est vraiment digne de la tragédie, c'est l'énergie des sentimens, c'est la profonde et sombre mélancolie qui caractérise la passion de Farhan et de Saléma.

Style riche, abondant, mais traînant et embarrassé. Réussite équivoque la première fois. Au moyen de plusieurs coupures et corrections, grand succès aux représentations suivantes.

Quintus Fabius, ou la Discipline Romaine, tragédie en trois actes, en vers, par le C. Legouvée. 13 thermidor.

Trait historique de Quintus Fabius Maximus, qui, étant général de la cavalerie, livra combat aux Samnites, contre les ordres du Dictateur Papirius.

Danger que court Fabius d'être condamné à mort pour avoir vaincu, en désobéissant. Idole du

peuple et de l'armée, accusé, mis trois fois en jugement; sa situation est long-tems la même, mais l'intérêt va toujours en croissant; et le dénouement, qui est heureux, complette la satisfaction du spectateur.

Gradations bien ménagées; de belles scènes, de beaux détails, du talent.

COMÉDIES REPRÉSENTÉES.

La Jeune hôtesse, comédie en trois actes, en vers, par le C. Carbon Fleins. 24 décembre 1791. Barba.

Jolie pièce. Toujours le même succès depuis quatre ans.

La Loi d'accord avec la Nature, comédie nouvelle en un acte, en vers, par le C. Deschamps. 14 vendémiaire.

Fils naturel qui rentre dans l'héritage de son père et épouse sa maîtresse.

Cange, ou le Commissionnaire de Saint-Lazare, fait historique, en un acte, en prose, par le C. Gamas. 9 brumaire. Toubon.

La Perruque blonde, comédie en un acte et en prose. Par le C. L. B. Picard. 22 brumaire. Maradan.

Sujet tiré d'un conte inséré dans la Décade philosophique et littéraire, *sous le titre de* l'inconvénient des Perruques des Dames.

Première représentation fort orageuse; ensuite du succès.

La Bayadière, ou le François à Surate, par la C. Candeille. 5 pluviose.

Pièce où l'Auteur jouoit le principal rôle : sujet romanesque et dépourvu d'intérêt. Elle n'a point réussi. Raynal *a fait une description voluptueuse des* Bayadères, *dans son histoire philosophique des deux Indes. Ce sont des Chanteuses indiennes qui font le métier de courtisanes. Dans la pièce de la C. Candeille, la* Bayadère *est une femme vertueuse et remplie de talens.*

Galatée, scène lyrique, suivie d'une Epître à J. J. Rousseau, par le C. Poultier. 14 pluviose. Imprimerie des Discours décadaires.

Tartuffe révolutionnaire, comédie en trois actes, en vers, par le C. Lemercier, auteur de Méléagre. 21 prairial.

Pièce où l'on a suivi fidèlement l'intrigue de celle de Molière. *Au lieu de se cacher sous la table pendant que Tartuffe cherche à séduire sa femme, Orgon est dans une armoire sur laquelle on a mis les scellés. Irrité par la résistance de celle qu'il aime, ce scélérat annonce qu'il a tout prévu, que les biens de son mari vont passer dans ses mains, et qu'il consent encore à les partager avec elle. Il s'avance pour briser les scellés de l'armoire. L'épouse d'Orgon frémit. Tartuffe, sans s'émouvoir, répond, au lieu de ce vers fameux.*

Madame, je sais l'art de lever les scrupules.

Par celui-ci :

Madame, je sais l'art de lever les scellés.

Il les brise en effet. Orgon sort de sa retraite : la confusion de Tartuffe est au comble. Il cherche

à reprendre son audace : mais elle est confondue par l'arrivée des meilleurs Républicains de sa Section, éclairés sur ses crimes. L'imposteur révolutionnaire reçoit le châtiment qu'il préparoit à l'innocence, et menace encore au dernier moment.

Les Africains, ou le triomphe de l'humanité, comédie en un acte, en prose, par le C. Larivalière. Paris, Meurant.

COMÉDIE NON REPRÉSENTÉE.

La prise de Paris, ou la Journée des dupes, comédie en deux actes, en prose, par le C. Gilbert Duclos. Paris, Barba.

Le politique Rêve-creux, *Bourgeois de Bruxelles, a promis de marier sa fille Angélique au jeune Dorival aussitôt la prise de Paris. On fait imprimer un faux supplément à la Gazette où l'on insère cette grande nouvelle. Mariage d'Angélique. Rêve-creux n'est détrompé que quand on lui présente le drapeau tricolore, qui atteste la prise de Bruxelles au lieu de celle de Paris.*

OPÉRA COMIQUE NATIONAL.

L'Ecolier en vacance, opéra en un acte, en prose, par Picard, musique de Jardin. 22 vendémiaire.

Merval a laissé sa femme à Beauvais, et vient vivre à Paris avec une courtisanne. Son fils, pendant les vacances, vient à sa maison de campagne, et s'absente souvent. Le père le suit, et sous prétexte de louer un appartement, entre dans la maison,

et surprend son fils chez sa mère. Elle étoit venüe secrètement à Paris pour se rapprocher de son mari; et privée par une faillite de la légère pension qui lui étoit assignée, elle y subsistoit des épargnes de son fils avec une fille et un vieux serviteur. Tant de vertus font changer de conduite à Merval; il se jette aux pieds de sa femme qui lui pardonne.
Scènes touchantes fort applaudies.

Les Détenus, ou Cange, Commissionnaire de Lazare, fait historique en un acte et en prose, mêlé d'ariettes, par J. J. Marsollier, musique de Daleyrac. 28 Brumaire. Maradan.

Sujet qui a électrisé beaucoup d'auteurs : il a été traité sur presque tous les théâtres.
De l'intérêt, et des tableaux piquans dans la pièce du C. Marsollier.

L'Elève de la Nature, comédie en un acte, en vers, par le C. Vial. 18 Ventose.

Situation d'un jeune homme jeté dans le monde sans jamais avoir connu la société. Le but de l'Auteur est de convaincre un aristocrate que l'égalité est dans la Nature. Scène graveleuse entre ce novice et une jeune personne avec laquelle il est sur le point de s'instruire fort amplement, lorsque la leçon est interrompue.

On respire, comédie en un acte, en prose, mêlée de musique; par le C. Tissot, musique du C. Kreutzer. 19 ventose.

Pièce contre les Jacobins. Un père de famille avoit promis sa fille à un anarchiste, et retire sa parole lorsque la terreur est passée.

Doria, opéra en trois actes, par Legouvé et Davrigny, musique de Méhul. 22 ventose.

Entreprise de Doria contre le Gouverneur de Gênes qui tyrannise cet Etat. Ce Gouverneur s'empare, au moyen d'une trahison, de la personne de Doria. Le Peuple se soulève. Le tyran paroît sur les murs d'un fort, tenant le poignard levé sur son prisonnier et menaçant de le tuer si on ne rentre dans le devoir : mais il est lui-même atteint et frappé par un ami de Doria, qui avoit trouvé moyen de pénétrer dans la forteresse.

Le Cabaleur, comédie en un acte, en vers, mêlée d'ariettes. Paroles de Lebrun-Toca, musique de Jadin.

Intrigue pauvre et mal imaginée.

La vieille Dolmen aime et poursuit l'amant de Rosalie, qui n'a que du mépris pour elle. Ce jeune homme est auteur d'une pièce que l'on va représenter. Pour se venger, Dolmen projette de la faire tomber, et charge en conséquence Solfa, l'un de ses amans payés, de cabaler de son mieux. Malgré ses efforts, la pièce est applaudie. On veut arrêter Solfa parce qu'il a sifflé : on se contente de se moquer de lui, et de la vieille ; les amans sont unis.

Les Epreuves du Républicain, ou l'Amour de la Patrie, essai patriotique en trois actes, mêlé de chants, paroles du C. Laugier, musique du C. Champein. 17 thermidor. Maradan.

Adèle et Dorsan, comédie en trois actes, par le C. Marsollier, musique du C. d'Aleyrac. 8 floréal.

Jeune villageoise abandonnée par Dorsan, qui est sur le point d'épouser une jeune veuve. Adèle

survient au moment de la cérémonie. Les deux amans se réunissent et fuyent ensemble; le père les poursuit, les atteint, et se laisse fléchir à la fin en entendant les vœux qu'ils forment pour lui sans qu'ils puissent soupçonner qu'il les écoute.
De l'intérêt, des situations, des longueurs.

La Supercherie par amour, comédie mêlée d'ariettes, par le C. d'Avrigny, musique du C. Jadin, 23 floréal.

Comédie qui a paru en 1788. *Des longueurs.*

La pauvre femme, opéra en un acte, par le C. Marsollier, musique de Daleyrac. 19 Germinal.

Pièce fort accueillie. La pauvre femme court un grand danger en donnant retraite au frère, à la femme et au petit enfant d'un détenu avant le 9 thermidor; elle remet fidèlement un porte-feuille garni d'une forte somme en assignats qui lui a été confiée du vivant de son mari. Il se trouve que celui qui vient les revendiquer est l'époux de la jeune mère et frère du proscrit.
Pièce de circonstance. Quelques scènes invraisemblables ou languissantes; de l'intérêt; de charmans détails.

Le Brigand, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes. 8 thermidor, par Hoffman, musique de Kreutzer.

Ce Brigand est un nommé Kirke, *colonel aux ordres de Cromwel, célèbre par ses cruautés.*
De l'intérêt dans le premier acte, des allusions.

THÉATRE DES AMIS DE LA PATRIE.

Rue de Louvois.

Helena, opéra en deux actes, en vers, paroles du C. Saint-Cyr, musique du C. Foignet. 6 vendémiaire.

Espèce de pantomime. Des effets, des décorations, du bruit.

Au plus Brave la plus Belle, comédie en un acte, en prose, par le C. Phlipon, musique du C. Plantade. 14 vendémiaire.

Sapho, tragédie mêlée de chants, en trois actes, en vers, par la C. Pipelet, musique du C. Martini. 22 frimaire. Marchands de nouveautés.

Essai d'une jeune femme qui annonce du talent pour la poésie.

Plan un peu embrouillé; poëme surchargé de paroles. Vers en général bien tournés. Un brillant spectacle : du succès.

Musique digne de la réputation du C. Martini.

La Tête sans cervelle, comédie en un acte, en prose, avec des vaudevilles, par le C. Laus. 25 frimaire de l'an deux. Cailleau.

Les Suspects, opéra-comique en un acte. Par Alexandre Duval et Picard, musique de Lemière. 30 floréal.

Sujet plaisant, sur la ridicule barbarie qui avoit prescrit à chaque commune de désigner un certain nombre

nombre de gens SUSPECTS *en proportion de sa population.*

Dans un hameau ignoré, de bonnes gens s'imaginent que c'est un emploi, et procèdent gravement à l'élection de ces prétendus fonctionnaires publics.

Bella, opéra en trois actes, par Duval, musique de Deshayes. 27 prairial.

Sujet qui a quelque ressemblance avec la pièce de Zélia, tant de fois représentée au même théâtre.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Christophe Dubois, fait historique, en un acte, en vaudevilles, par le C. Léger. 21 vendémiaire.

Trait d'un Avare qui ayant perdu une bourse de cent pièces d'or, fut la réclamer chez celui qui l'avoit trouvée, et prétendit que sa bourse étoit de plus de cent pièces, pour se dispenser de la reconnoissance. On décida que la bourse trouvée ne pouvoit être celle que l'Avare avoit perdue, puisque celle-ci ne contenoit pas toute la somme qu'il réclamoit.

Les Marchandes de la Halle, vaudeville en un acte, par le C. Demautort. 2 brumaire.

Bienfaisance de Fanchon qui refuse du beurre et des œufs à un cuisinier, et envoie tous les jours son propre dîner à une famille malheureuse.

Dialogue rapide, jolis couplets.

La Fille soldat, comédie en un acte, par le citoyen Desfontaines. 5 nivose.

La Lettre, comédie en vaudevilles, en un acte, par le C. d'Avrigny. 7 nivose.

Le Muet malgré lui, vaudeville en un acte, par le C. Deschamps. 13 ventose.

Des couplets piquans : beaucoup de sorties vigoureuses contre les terroristes.

La Maitresse de pension, parodie de Sapho, en un acte, par le C. Demautort. 26 ventose.

De l'esprit, de la bonne plaisanterie.

Les Chouans de Vitré, fait historique, en un acte, mêlé de vaudevilles. 14 prairial.

Maitre-Adam, ou le Menuisier de Nevers, opéra-comique, en un acte. prairial.

Le Souper de Molière, ou la Soirée d'Auteuil, opéra-vaudeville. prairial. Marchands de nouveautés.

Anecdote très-connue, tirée de la vie de Molière, par Grimarets.

VARIÉTÉS, MAISON ÉGALITÉ.

Le Hableur, comédie en trois actes; en vers, par le C. Ducancel. frimaire.

Beaucoup de rapports avec les caractères du Menteur *et de* l'Avantageux. *Ce* Hableur *est mis en opposition avec un rival qui l'emporte sur lui à force de modestie et de générosité.*
Du comique de situation.

Les Empyriques, comédie en trois actes, en prose, par le C. Pigault-Lebrun. premier nivose. Barba.

Le Concert de la rue Feydeau, ou l'agrément du jour, vaudeville en un acte, par Hector Chaussier et Martinville. premier ventose. Toubon.

Les Suspects et les Fédéralistes, opéra-vaudeville, en un acte, par le C. Martinville. 23 germinal.

L'Intérieur des Comités révolutionnaires, ou les Aristides modernes, comédie en trois actes, en prose, par le C. Ducancel. premier floréal.

Tableau des vexations de tous genres, exercées par les nouveaux Brutus, Caton, Torquatus, etc. *Grand succès.*

CITÉ-VARIÉTÉS.

Le mari coupable, comédie, par la C. Ville-neuve.

Les mœurs et le divorce, par le C. Pigault-Lebrun.

Deux petites pièces à peu près sur le même sujet, données sur le même théâtre le même jour, 4e jour supplémentaire de l'an deux.

Le Plan d'Opéra, comédie en un acte, en prose, mêlée d'ariettes, par Gamas, musique de Foignet. 7 brumaire. Toubon.

Sujet imité d'une anecdote de Scudery qui, étant dans une auberge avec sa sœur, lui demande comment il fera mourir la princesse Mazare. Des gens qui les écoutent les prennent pour des assassins. On les arrête. C'étoit le plan d'une pièce de théâtre qui les occupoit.

Le Cri de la Nature, ou le Fils repentant, comédie en deux actes, en vers, par C. L. Tissot. 10 brumaire de l'an deux. Toubon.

Le Combat des Thermopyles, ou l'Ecole des guerriers, fait historique, en trois actes, en prose, par Loaisel. 5 Thermidor de l'an deux. Toubon.

Le Théâtre de la rue Feydeau, ou l'Agrément du jour.

THÉATRE DE LA RUE MARTIN.

Le Souper des Jacobins, comédie en un acte, en vers, par Armand Charlemagne. 25 ventose. Barba.

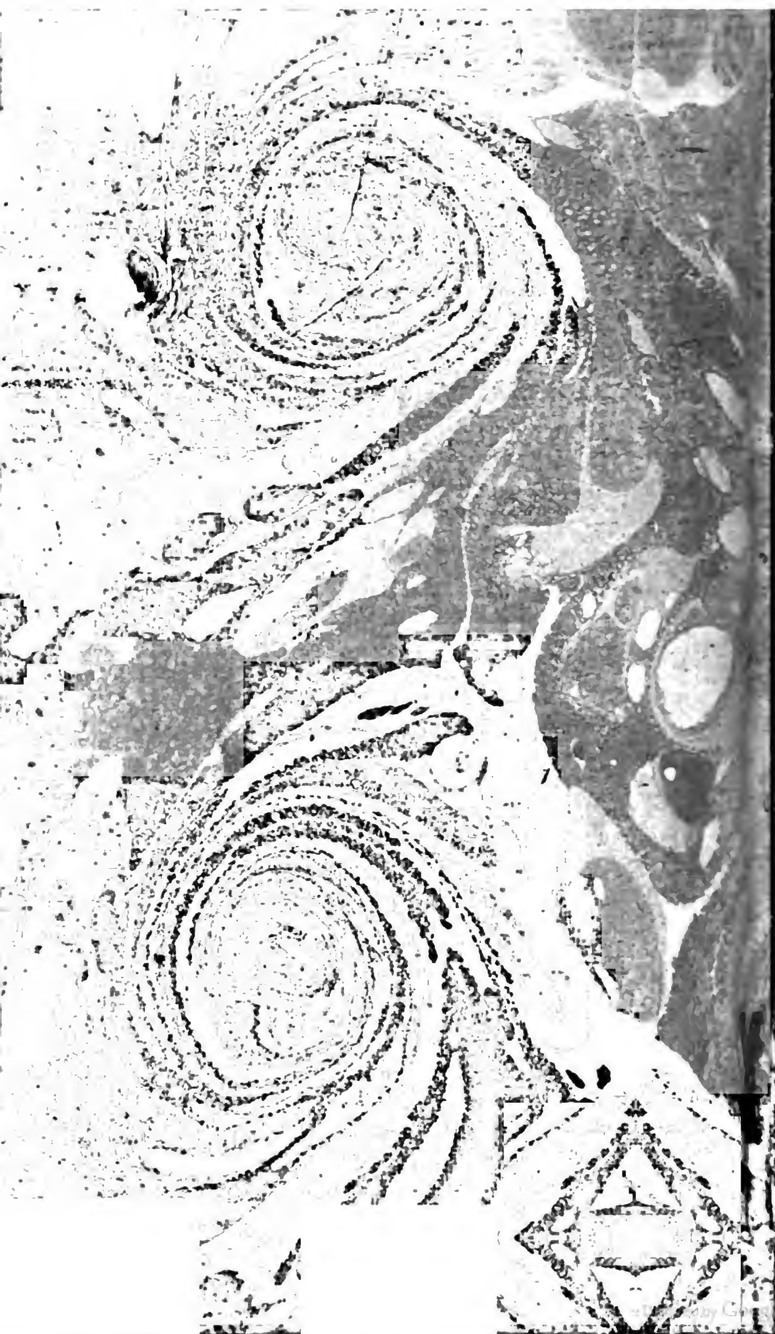
De l'esprit, de la gaîté, comme dans la plupart des petites comédies de cet auteur.

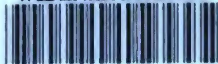
L'homme de lettres et l'homme d'affaires, comédie en un acte, en vers, par le même. 14 floréal. *Idem.*

LYCÉE DES ARTS.

La Perruque blonde, ou le Bourru généreux, comédie en un acte, en prose, par le C. Laus. 13 frimaire de l'an trois. Cailleau.

Fin de la Notice.


1


WIDENER LIBRARY
HX 66MA 8

